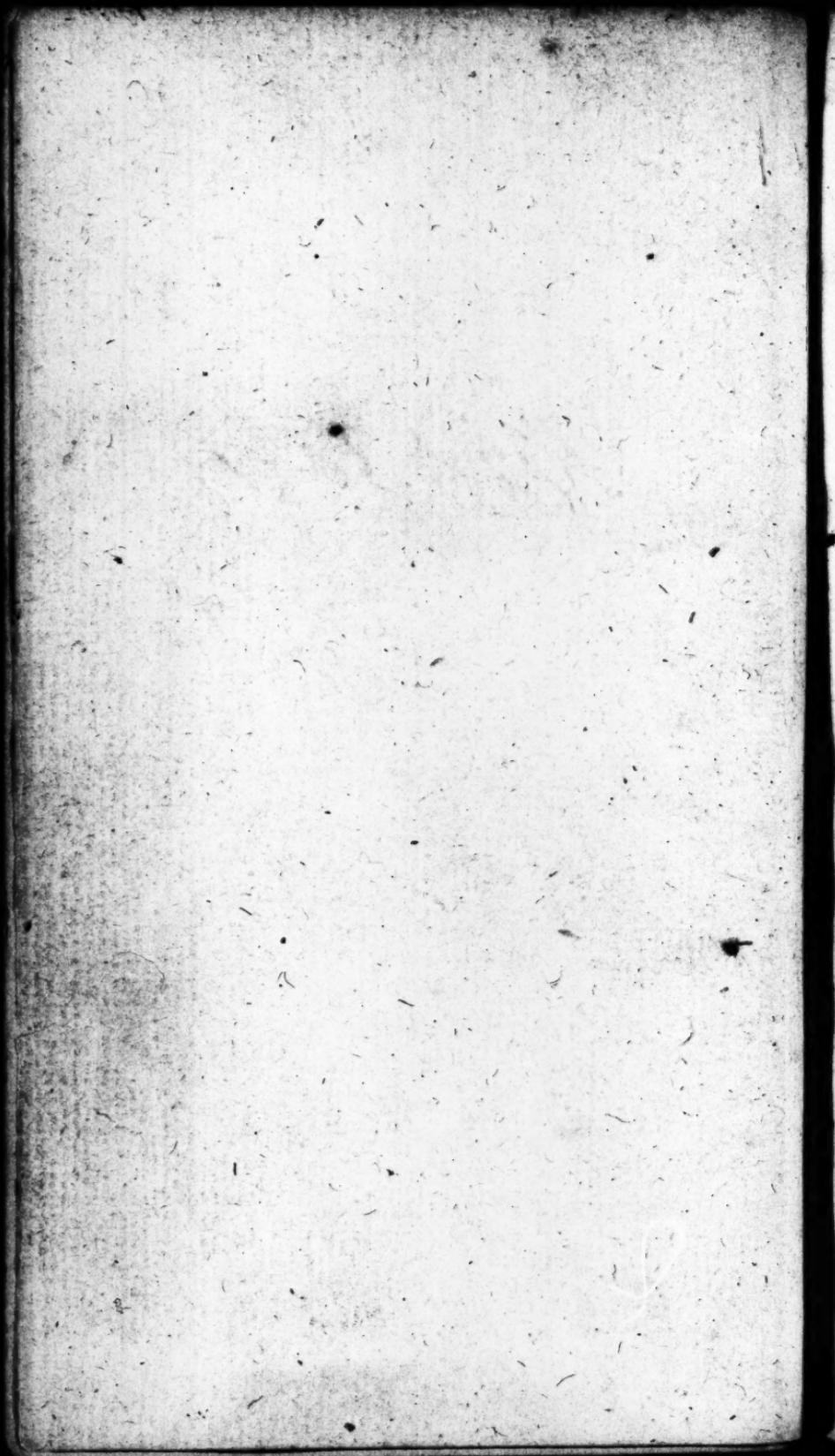


Anonymes 5997

112p 50-1



*Du Cabinet
De M^r Josse*



RECUÉIL
DE ROMANS.

K
244617

BRANILORI



RECUIEL
DE ROMANS
HISTORIQUES.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. XLVI.

ЯЩИКИ
ЗИМОЙ БД
ЗАУДІЯОТАІН
ДЛЯ МІДЯ П ЗМОТ



ЗАДІЯОЛЯ
БІБЛІОТЕКА

P R E F A C E.

L'ON nous accable tous les jours d'un si grand nombre de mauvais Romans, que j'ai cru faire plaisir au Public, de lui remettre devant les yeux les plus rares, les mieux écrits, & les plus curieux de ceux qui ont paru dans le temps que cette agréable Littérature étoit traitée avec autant d'esprit que de ménagement pour les mœurs. On sait que l'amour étant également un bien & un mal nécessaire, on est obligé d'en donner des leçons de pratique. Il est utile de faire voir les avantages qu'il produit comme vertu, quand il est sagement conduit : & l'on doit faire appercevoir aussi les tristes & fâcheux inconveniens où il jette, quand on s'y comporte d'une maniere peu convenable. Il y a long-temps qu'on a dit : Ce n'est pas l'amour qui nous perd, c'est la maniere de le faire. C'est ce qu'on peut appliquer aux Livres qui en parlent : ce n'est pas

Tome I.

2

la matière qui en est odieuse, mais la manière d'en écrire.

Le but que j'ai eu d'écartier ce desordre, aujourd'hui si commun, m'a porté à présenter ce Recueil, qui ne sera pas, comme je l'espere, moins bien reçu, à titre de collection, que l'ont été en particulier les petits Ouvrages qu'on y verra; autrement je n'aurois point hazzardé de les publier de nouveau.

Je n'ai pas cru devoir donner de longs Romans, qui rebutent par l'étendue de leurs Volumes, & quelquefois même par leur fadeur. Comme dans la matière qui en fait le sujet, la diversité est un des plus grands agréments, j'ai pensé que cette aimable variété ferroit aussi le mérite de ma collection.

Mais j'ai fait une remarque, c'est que dans la portion du siècle où nous vivons, on aime l'Histoire, ou du moins ce qui en approche, ou qui en a l'air; j'ai suivi ce goût, & je n'ai choisi pour amuser utilement le Public, que des Romans historiques. Rarement ai-je emprunté des Histoires étrangères. On y verra briller le

plus souvent les Héros de notre Histoire. Leur nom déjà connu & illustré par de grandes actions, doit aussi décorer ma collection.

Je vais donc dire un mot de chacun en particulier. Je ne les flaterai point sur leurs fautes ; mais on se souviendra toujours que ce sont des Romans, & non pas des Histoires que je publie ; & que s'il est deshonorant aux Historiens d'aller contre la vérité, il est permis aux Romanciers de négliger souvent le vrai pour donner dans le vraisemblable ; c'est même par-là qu'on a coutume de distinguer le Roman de l'Histoire.

Je commence à rendre compte de ma collection par le morceau intéressant qui regarde le Connétable Charles de Bourbon, dont le nom célèbre dans l'Histoire du seizième siècle, est devenu odieux aux François par la fatale démarche que fit ce Prince, en abandonnant le parti du Roi François I. son légitime Souverain, pour se jeter en 1522. dans celui de l'Empereur Charles-Quint, aussi connu par sa mauvaise

foi & son ingratitude que par ses grandes actions.

Quoique le motif de la désertion du Connétable fût une injustice & un amour méprisé, cependant on ne sauroit excuser cette démarche criminelle. Un Prince est toujours condamnable d'abandonner la maison paternelle, c'est-à-dire le Royaume, pour se jeter entre les bras d'un étranger, & par conséquent d'un ennemi. Il doit souffrir avec dignité sans rien faire qui déroge à sa naissance. Aussi l'honneur du Connétable en souffrit doublement. Le Parlement le condamna comme criminel de l'esc-Majesté ; & Charles-Quint y mit le comble, en ne lui tenant aucune des paroles qu'il lui avoit données. Et pour comble de malheur, le Connétable se vit mourir en attaquant la Ville de Rome, que Charles-Quint fit inhumainement assiéger & piller en 1527.

Ce petit Ouvrage, qui conserve la vérité des faits principaux de l'Histoire, ne tourne au Roman, que lorsqu'il parle d'amour. On sait que Monsieur Baudot de Juilli, connu par

P R E F A C E

d'autres Ouvrages, le fit paroître en 1696. Sa rareté & son élégance m'a fait penser à lui donner ici la premiere place.

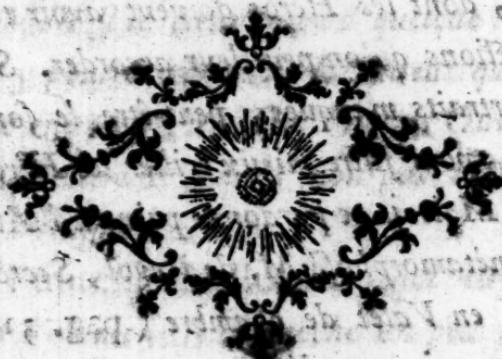
L'Histoire de la Comtesse de Montfort, qui suit, vient d'une main peut-être moins délicate ; mais elle ne doit pas faire moins de plaisir. On y remarque la preuve d'une maxime dont jamais on n'a douté, que le courage & la vertu héroïque ne connoissent point de sexe. On y voit une Princesse qui sçait soutenir par les armes & par les négociations les droits que le Comte Jean de Montfort son fils avoit au Duché de Bretagne. Loin d'implorer le secours des larmes, que l'on dit trop familières à son sexe, elle met en usage tous les moyens qui sont du ressort de la valeur, de l'industrie, & de la prudence, afin de se procurer un succès favorable. Et enfin elle viene à bout, après bien des traverses soutenues d'un cœur digne du Trône, de pacifier les troubles de la Bretagne. Elle inspire même au jeune Comte de Montfort son fils, la vertu dont elle étoit animée ; & le rend à la fin tranquille.

possesseur de son Duché. Mais ce qui doit encore fraper dans cette Princesse , est de lui voir abandonner noblement le Gouvernement , pour goûter une retraite douce & tranquille : modèle qui n'a pas toujours été suivi par les Princesses qui dans les siècles postérieurs se sont trouvées à la tête du Gouvernement. Il n'y a peut-être à reprendre dans cet Ouvrage qu'un ton trop historique , qui l'écarte un peu du Roman. Mais si le cœur y perd quelque chose , l'esprit y pourra gagner. L'Auteur qui le fit paroître en 1697 , a publié d'autres Ouvrages , dont quelques-uns , mais non pas tous , ont eu de la réussite.

La Princesse de Portien , qui termine le premier Volume , se rapproche un peu plus de nos jours. Il semble en lisant cette petite Histoire , que notre siècle touche à la fin du seizième , tant nous sommes informés & curieux de tout ce qui s'y est passé. Les noms qui paroissent dans ce petit Roman , ne sont pas moins présents à notre mémoire , que si les événemens s'en étoient passés sous nos yeux. On voit avec

plaisir *Henri Duc d'Anjou*, qui fut depuis *Roi de France*, & *Henri Duc de Guise*, qui manqua de l'être, porter leurs vues autant du côté de l'amour que du côté des actions militaires ou des coups d'Etat. Si le portrait qu'on y fait du *Duc d'Anjou*, n'est pas entièrement conforme à ses tableaux & à ses médailles, on ne l'a vraisemblablement embelli qu'en faveur de l'amour. Et ce n'est pas un défaut dans un Roman, dont les Héros doivent avoir toutes les perfections qu'on peut leur accorder. S'il y a des portraits manqués, peut-être le sont-ils par dessin, pour faire mieux briller les Héros du Roman. Mais je ne pardonne point à l'Auteur d'avoir métamorphosé *M. de Revol*, Secrétaire d'Etat, en *Valet de chambre* (pag. 318); c'est-là ce qui peut défigurer un Roman, où on ne doit jamais changer ses personnages que pour leur donner une fortune plus brillante que celle dont ils jouissent. Il en coûte si peu pour leur accorder des grades honorables, qu'on ne doit pas les leur épargner. D'ailleurs l'Historie du temps y est assez agréablement mêlée avec l'amour.

Voilà ce qui regarde le premier Volume de cette collection : chacun des autres aura son Avertissement particulier. Mais je dois avertir que si le commencement de ce Recueil est goûté, je le continuerai avec toute l'attention que mérite le Public.





LE CONNETABLE DE BOURBON.

LA Cour de Louis XII. Roi de France s'etoit rendue la plus célébre de l'Europe, en suivant des maximes opposées à celles des autres Rois. La vertu & le mérite y étoient seuls en recommandation. Le luxe & la fasterie en étoient bannis. L'exemple du Roi attaché uniquement à procurer le bien de ses peuples, étoit assé par une contagion heureuse, à tous les Seigneurs qui la composoient; & il se faisoit un scrupule de ne distribuer les honneurs & les récompenses qu'à ceux qui entroient dans ses intérêts.

La Cour ne laissoit pas d'être pompeuse & magnifi-

Tome I.

A

que. La Reine Anne de Bretagne en soutenoit l'éclat dans toute sa majesté ; elle sçavoit parfaitement faire la Reine ; elle avoit une grandeur d'ame , qui paroifsoit dans la moindre de ses actions ; son visage étoit toujours serein ; son cœur n'étoit troublé que par le chagrin qu'elle avoit eu de ne pouvoir élever de fils ; elle donnoit ses soins à l'éducation de deux filles qui lui étoient restées ; elle tâchoit de rendre Madame Claude , qui étoit l'aînée , digne de l'époux qu'elle lui destinoit : c'étoit l'Archiduc Charles , Prince des Pays-Bas.

Une infinité de jeunes Princes & Seigneurs ne contribuoient pas peu à la splendeur de la Cour de France. Charles de Bourbon , Comte de Montpensier , étoit l'un des plus considérables. Il étoit le troisième Prince du Sang Royal ; & l'on n'avoit encore jamais vu tant d'éminentes qualités réunies dans un même sujet : la majesté de son visage , la régularité de ses traits , l'agilité de son corps , la grace de son parler , & une taille proportionnée à de si heureux talens , ne laissoient rien à desirer en lui pour les perfections du corps. Les vertus de l'ame effaçoient , pour ainsi dire , ces avantages extérieurs , tant elles étoient brillantes & solides. Il étoit parfaitement honnête homme , & encore plus grand Prince ; son esprit pénétrant & profond , sa générosité , sa franchise , sa magnificence , le distinguoient de la maniere du monde la plus noble ,

Ce Prince si grand à la Cour , qu'il ne lui manquoit aucune des qualités d'un parfait Courtisan , si l'on en excepte la dissimulation & la flaterie , étoit encore plus estimé dans les Armées ; & quoiqu'il fût à la fleur de son âge , il avoit déjà acquis la réputation d'un des plus grands Capitaines du monde. Il avoit joint une connoissance parfaite de toutes les regles de l'Art militaire à une expérience de huit années. Il avoit fait autant de campagnes ; aucune ne s'étoit passée sans qu'il s'y distinguat sur tous les autres Princes ; il avoit commandé en chef dans les deux dernières un corps considérable. Enfin ce Prince alloit si vite dans le chemin de la gloire , qu'il obscurcisoit les plus expérimentés Capitaines.

Monsieur de Montpensier étoit un Prince d'un si grand mérite , qu'il ne se pouvoit qu'il ne fût très-cher au Roi , qui lui avoit donné la charge de Grand Chambrier de France , & une pension très-considerable. Ces biensfaits le mettoient en état de paroître à la Cour avec avantage , mais non pas avec tout l'éclat dont sa naissance & son mérite pouvoient le flater. Il n'étoit descendu que d'une Branche puinée de la Maison de Bourbon , & il se voyoit réduit à un domaine très-succint , pendant que le Duc de Bourbon , aîné de sa Maison , possédoit les Provinces de Bourgogne , Forêts , Beaujolois , Auvergne , & la Marche ; mais comme si la fortune de concert avec la nature , eût voulu éprouver ses faveurs pour Monsieur de

Montpensier, Monsieur de Bourbon mourut, & ne laissa qu'une fille unique que sa succession ne regardoit point, parce qu'il y avoit une substitution en faveur des mâles, contractée dans la Maison de Bourbon entre le pere de Monsieur de Bourbon & celui de Monsieur de Montpensier. Il est vrai que Madame de Bourbon, fille du Roi Louis XI. & toute puissante à la Cour, s'opposa ouvertement à cette convention. Elle prétendit qu'elle étoit injuste, comme opposée aux loix naturelles, qui rendent tous les enfans héritiers de leur pere au moment de leur naissance. On intenta donc un procès entre Monsieur de Montpensier & Mademoiselle de Bourbon, où il s'agissoit de la propriété de cinq Provinces, & dont le gain devoit rendre l'un des deux le plus riche héritier de France, & dont la perte eût réduit l'autre à une condition extrêmement bornée.

Il y avoit de part & d'autre de puissantes raisons, & les amis communs conseillèrent à tous les deux de terminer ce différend par une alliance. Cette proposition étonna Monsieur de Montpensier : ce n'est pas que Mademoiselle de Bourbon ne fût un parti très-avantageux ; car outre qu'elle étoit fille du Roi Louis XI. elle avoit été élevée par la plus belle & la plus spirituelle Princesse de la terre ; elle possédoit elle-même ces deux qualités dans un souverain degré. Elle devoit avoir du côté de sa mere plus de cinquante mille livres de rente ; mais le nom seul de mariage

faisoit peur au Comte de Montpensier. Il aimoit la liberté ; il avoit vu les charmes de Mademoiselle de Bourbon ; il les avoit admirés , mais il n'en avoit point été touché. Il étoit persuadé que le mariage n'est jamais heureux , quand il est l'ouvrage de l'intérêt , & que la seule inclination en peut adoucir le joug.

Cependant les persuasions de ses amis , la vue d'une succession opulente qui alloit l'égaler aux Souverains , les sollicitations du Roi , qui eut la bonté de l'en préférer , le déterminerent à faire la recherche de Mademoiselle de Bourbon. Il supplia le Roi de la demander pour lui à Madame de Bourbon. Cette Princesse en ressentit une joie extrême ; elle s'étoit apperçue que sa fille aimoit Monsieur de Montpensier , & elle-même l'estimoit infiniment. Ce mariage fut conclu en trois jours. Dans le Contrat de mariage , où le Roi fut présent , les Epoux se firent une donation réciproque de tous leurs biens , & même de leurs droits. Monsieur de Montpensier épousa Mademoiselle de Bourbon. Les noces furent accompagnées d'une magnificence Royale. L'Epoux prit le nom de Duc de Bourbon.

Ce Prince goûta d'abord une joie assez pure. Il trouva une femme aimable , & qui l'aimoit passionnément : sa vertu , sa sagesse , & son esprit lui donnerent de l'estime & de la considération pour elle ; mais il sentoit bien qu'il n'avoit pas les sentimens

qu'il trouvoit en elle à son égard. Madame de Bourbon le reconnoissoit aussi ; elle espéroit du tems un changement favorable. Au reste elle n'avoit pas à se plaindre du Prince son Epoux ; il lui avoit donné un train magnifique , & lui-même en avoit un d'autant plus superbe , qu'il étoit toujours entretenu sur le même pied.

La tranquillité de la Cour fut troublée par la mort de la Reine. Le Roi sentit vivement cette perte : il l'avoit aimée dès le tems qu'il n'étoit que Duc d'Orléans , & les liens du mariage sembloient avoir augmenté sa tendresse. Elle pria le Roi en mourant , d'accomplir au plutôt le mariage de Madame avec l'Archiduc ; mais l'utilité publique l'emporta dans l'esprit de ce Prince , sur la passion qu'il avoit eue pour la Reine. Madame devoit succéder à la Reine au Duché de Bretagne. La Loi Salique appelloit à la succession du Royaume François d'Orléans , Duc de Valois , cousin germain du Roi : ainsi ce puissant fief du Duché de Bretagne , réuni si heureusement à la Couronne par le mariage de Charles VIII. & ensuite par celui du Roi avec la Reine Anne , alloit encore en être séparé. Madame en le portant pour sa dot à l'Archiduc , alloit enrichir ce Prince , déjà trop puissant , & exposer la Monarchie aux mêmes malheurs que le voisinage des Maisons de Bretagne & de Bourgogne lui avoit fait ressentir.

Le Roi touché par ces raisons , & pressé par les in-

stances des bons François, qui avoient toujours auprès de lui un accès facile, résolut de la marier à Monsieur de Valois, & il lui écrivit de se rendre à Paris. Ce Prince avoit toujours été élevé à Cognac par les soins de Louise de Savoie, Comtesse d'Angoulême, sa mère. Le Roi lui avoit donné pour Gouverneur Artus Gouffier, Seigneur de Bois, qui l'avoit rendu l'un des Princes de l'Europe les plus accomplis. Il n'étoit âgé que de dix-huit ans, mais il étoit formé à toutes les vertus qui font les grands Rois : il avoit l'air & la taille d'un Héros, les yeux à fleur de tête & pleins de feu, le front grand, la bouche admirable, le nez un peu gros, & les jambes un peu courtes ; mais il n'en étoit pas moins adroit à tous les exercices du corps, à la danse & aux tournois. Il avoit l'esprit relevé, prompt & entreprenant ; un fonds inépuisable de bonté, de générosité, de sincérité, de grandeur d'âme ; une valeur & une intrépidité surhumaine ; enfin la plus grande partie des dispositions avec lesquelles on vit monter sur le Trône le fameux Alexandre ; mais aussi presque tous ses vices. Trop sensible aux plaisirs de l'amour, y sacrifiant ses plus chers intérêts ; présomptueux & téméraire.

Lorsqu'il parut à la Cour, ses vertus qui seules éclatoient, & qui dans le fond l'occupoient bien plus souvent que ses vices, enchanterent tellement les peuples, que leurs cœurs allerent pour lui jusqu'à l'a-

8 LE CONNETABLE

doration. La joie des François étoit universelle, lorsqu'ils pensoient qu'un tel Successeur étoit destiné au bon Roi Louis XII. & que leur félicité n'étoit pas prête de finir. Le Roi reçut Monsieur de Valois avec la bonté qui lui étoit naturelle, & comme un Prince à qui il destinoit sa fille : il admira les excellentes qualités dont il étoit orné ; mais il démêla cet amour des plaisirs, qui étoit la passion dominante du jeune Prince. Il reconnut la pente qu'il avoit à dépenser ; il soupira des maux qu'en auroit un jour à souffrir le peuple, le seul objet de tous ses soins.

La plus grande partie de la Cour voyant le Roi vieux & cassé, & Monsieur de Valois, son Successeur désigné, se tourna vers ce jeune Prince, & commença à s'insinuer dans ses affections. Monsieur de Bourbon eut une conduite différente ; il en redoubla son assiduité auprès du Roi, mais il ne négligea pas l'amitié d'un Prince qui devoit être bientôt son Maître. Monsieur de Valois rechercha la sienne avec empressement : ils étoient de même âge, presque de même inclination. Monsieur de Valois étoit charmé de la haute réputation que Monsieur de Bourbon avoit acquise dans les armes, dans un âge où les Princes quittaient à peine leurs exercices. Le Roi serra lui-même leur union ; il reconnoissoit le génie de Monsieur de Bourbon plus solide que celui de Monsieur de Valois ; il desiroit qu'il le prît un jour pour l'appui de son Rgne. Monsieur de Valois ne portoit pas ses pensées

si loin : Monsieur de Bourbon lui plaisoit , sa franchise appprochoit de la sienne ; & il y eut bientôt entre eux l'amitié la plus étroite.

Madame d'Angoulême , mère de Monsieur de Valois , Mademoiselle de Valois sa sœur , & toute la Noblesse , qui avoit composé sa Cour à Cognac durant ses jeunes années , le suivirent à Paris. Monsieur de Boisi , son Gouverneur , Monsieur Bonnivet , frere de Monsieur Boisi , les jeunes Montmorenci , Chabot , Chenu , Brion , Monberon , tous de même âge que Monsieur de Valois , & qui avoient été nourris auprès de lui en qualité d'Enfans d'honneur , étoient de ce nombre , & ne laisserent pas de grossir & d'embellir la Cour de France. Madame d'Angoulême entroit dans sa trente-septième année , & pouvoit encore passer pour une belle personne : elle étoit restée veuve à vingt-un ans , & s'étoit toujours beaucoup conservée ; elle avoit insiniment d'esprit , mais elle étoit fiere , impérieuse & vindicative. Monsieur de Valois avoit toujours été élevé dans une grande crainte de cette Princesse : elle sçavoit tourner son esprit , & il n'y avoit rien au monde qu'il pût lui refuser.

Mais si Madame d'Angoulême vouloit que sa beauté fit du bruit à la Cour , elle ne devoit pas y produire Mademoiselle de Valois , sa fille. Cette jeune Princesse avoit les traits si vifs & si perçans , qu'il ne lui échapoit aucune conquête de celles qu'elle daignoit entreprendre. Elle étoit à la fleur de sa jeu-

nesse , & avoit tout ce qu'il falloit pour inspirer la passion la plus impétueuse : sa taille étoit grande & fine , ses cheveux bruns , ses yeux avoient une douceur & une vivacité incomparable , le reste de ses traits étoit dans la plus parfaite régularité ; elle avoit je ne sçais quoi de touchant dans la phisonomie , la plus belle bouche du monde , une gorge naissante capable d'animer les plus insensibles , la peau unie & d'un blanc éblouissant. Enfin tous les agrémens s'étoient rassemblés en elle , & les autres beautés étoient ternies auprès de la sienne. Son esprit avoit encore plus de charmes : elle parloit avec facilité , on l'écutoit avec ravissement ; & quoiqu'elle ne possédât pas encore cette science & cette éloquence qui la fit depuis appeler la dixième Muse , dès ce tems-là elle sçavoit persuader les choses les plus incroyables ; elle étoit douce , généreuse , modeste , & faisoit consister tout son plaisir à faire du bien. Elle aimoit la véritable gloire , protégoit le mérite & la vertu ; enfin elle étoit enjouée dans la conversation , heureuse en bons mots , éloignée de la médisance parmi la raillerie , attachée à la plus austere sagesse au milieu de son enjouement.

Il n'y avoit pas eu au monde un plus parfait couple que Monsieur & Mademoiselle de Valois : aussi étoient-ils bien moins unis par les biens de la nature , que par le rapport de leurs humeurs & de leurs excellentes qualités , & il regnoit entr'eux une amitié vive &

tendre qu'ils cultivoient avec soin, qu'ils trouvoient plus douce & plus charmante que les grandeurs aux-
quelles ils étoient destinés.

Ils arriverent à Paris au commencement de l'hiver, où les plaisirs abondent dans cette superbe Ville. Le mariage de Madame avec Monsieur de Valois, qui devoit se faire au carnaval, les devoit augmenter considérablement. Monsieur de Bourbon se hâta d'aller rendre ses devoirs à Madame d'Angoulême ; Monsieur de Valois voulut l'y conduire : presque tous les Seigneurs de la Cour y étoient. Après que Monsieur de Bourbon eut fait son compliment, Monsieur de Valois le conduisit à l'appartement de Mademoiselle de Valois : » Voilà Monsieur de Bourbon (lui dit-il) » que je vous amene moi-même ; il est mon ami, » je vous prie qu'il soit le vôtre, & qu'il fasse le tiers » dans notre amitié ». On peut à peine exprimer l'effet que produisit dans ces deux personnes cette première vue. Ils avoient tous les deux entendu parler l'un de l'autre d'une maniere à en sentir de l'admiration, même avant que de s'être vus ; mais en se voyant, ils se trouverent si fort au-dessus de ce qu'ils avoient appris, que leurs cœurs ressentirent je ne fais quelle émotion, qui jusques-là leur avoit été inconnue. Leur trouble parut sur leur vifage : on y voyoit la joie & la confusion peintes. Enfin cette sympathie, qui lie les cœurs si indissolublement, agit en même tems sur Monsieur de Bourbon & Mademoi-

selle de Valois ; & quoiqu'ils eussent peut-être vu quelques personnes aussi accomplies qu'eux (ce qui véritablement étoit assez rare) aucune ne les avoit touchés si sensiblement , & n'avoit laissé dans leurs cœurs une si forte impression.

Monsieur de Valois remarqua leur trouble , & devina une partie de leurs pensées. Il alloit leur en faire la guerre , lorsque Mademoiselle de Valois confuse de l'état où elle étoit , prit enfin la parole. Ce qu'elle dit , fut tout-à-fait obligeant pour Monsieur de Bourbon ; mais ce Prince ne lui répondit qu'avec un air embarrassé , qui ne déplut pas à Mademoiselle de Valois.

Madame d'Angoulême arriva dans la chambre de sa fille. La vue de Monsieur de Bourbon ne lui avoit pas été moins fatale qu'à Mademoiselle de Valois : charmée de son air , elle avoit été surprise de sa majesté ; son cœur frapé vivement , ne s'étoit point défendu du penchant qu'elle avoit senti pour lui , ou plutôt elle ne s'en étoit point apperçue. Elle avoit remarqué que Monsieur de Valois l'avoit emmené ; elle avoit jugé qu'il le conduisoit chez sa fille ; & s'étant débarrassée de la foule de Seigneurs qui étoient avec elle , elle s'y étoit rendue. Il se commença entre ces quatre personnes une conversation assez agréable ; elles vouloient plaire les unes aux autres ; elles avoient toutes de l'esprit. Monsieur de Bourbon en fit voir de si solide & de si brillant , qu'il acheva ces

deux conquêtes si glorieuses. Lorsqu'il fut de retour à son hotel , il réfléchit sur les mouvemens de son cœur. Jusques - là l'amour lui avoit été inconnu ; mais les descriptions qu'on lui en avoit faites , lui découvrirent assez qu'il étoit vaincu. » Voilà (disoit-il en lui-même) les sentimens que je me demandois pour Madame de Bourbon , avant que je l'épousassè. Ah ! (disoit-il) devois-je m'engager avec elle sans être sûr de l'aimer ? Mais (reprit-il) il n'y avoit que Mademoiselle de Valois qui pût m'inspirer de l'amour : qu'elle est belle ! qu'elle a d'esprit ! qu'elle est touchante ! Je vais l'aimer toute ma vie.

Il n'avoit pas été le premier à porter les chaînes de cette belle Princesse. Parmi les jeunes Seigneurs qui avoient été élevés auprès de Monsieurs de Valois , il n'y en avoit point eu qui eût plus de mérite que Monsieur de Bonnivet. Il étoit frere de Monsieur de Boisy , Gouverneur de Monsieur de Valois ; mais il étoit beaucoup plus jeune que lui , n'étant que de l'âge de ce Prince. On ne pouvoit être plus beau ni mieux fait que Monsieur de Bonnivet , & l'amour sous des traits humains ne pouvoit donner de plus belle idée que celle qu'inspiroit ce jeune Seigneur : son corps étoit formé comme son visage , c'est-à-dire , que c'étoit le modèle de la plus belle taille du monde ; il avoit de l'esprit & de la délicatesse infiniment. Il avoit mis son unique étude à plaire à Monsieur de

Valois, comme s'il eût prévenu dès son enfance sa future grandeur. Il avoit eu pour lui une complaisanceachevée ; il avoit prévenu ses désirs ; il n'avoit introduit dans son ame aucune inclination que celles de ce Prince ; il en étoit aimé avec tendresse. Il avoit eu l'adresse en gagnant entièrement le fils , de se maintenir bien auprès de Madame d'Angoulême sa mère. Avec le reste des hommes Monsieur de Bonnivet étoit fier , insolent & méprisant ; & il est certain que sa faveur & sa beauté n'ont jamais eu sa pareille.

Il eût été heureux , s'il ne se fût jamais mêlé d'aimer ; mais comment s'en fût-il défendu , étant toujours avec Mademoiselle de Valois ? Dès ses plus tendres années il s'accoutuma à la servir , & il ne commença à connoître la raison , que pour s'exciter à l'aimer. Il s'y abandonna avec ardeur , & il eut bientôt fait remarquer sa passion à la Princesse ; mais ce présomptueux Seigneur , qui la croyoit honorer , en lui donnant l'Amant le plus accompli de la France , vit briser son orgueil contre un écueil imprévu. On a ignoré la source de l'invincible aversion de Mademoiselle de Valois pour Monsieur de Bonnivet ; mais il est certain qu'elle ne le pouvoit souffrir. Toutes ses actions aigrisoient son cœur contre lui ; & soit que le défaut de naissance de Bonniver , qu'elle considéroit comme un domestique de son frere ; soit que sa trop grande beauté qui le lui faisoit regarder comme

un Rival, excitassent cette aversion, la meilleure & la plus douce Princesse de la terre étoit fiere & méprisante pour le seul Monsieur de Bonnivet.

Le soir même du jour qu'elle avoit vu Monsieur de Bourbon, elle se sentit cruellement tourmentée de l'impression que ce Prince avoit faite sur son esprit : elle en voulut souvent bannir l'idée ; mais autant de fois elle lui revint devant les yeux, & toujours comme celle d'un Prince aimable, recommandable par mille belles qualités. » Je m'étonnois (disoit-elle) » de mon aversion pour Bonnivet, en considérant sa » beauté & son esprit. Hélas ! que l'un & l'autre sont » éloignés du mérite de ce Prince ! c'est ici une » beauté male & digne de son sexe. Combien lui ai- » je plus trouvé de force & de modestie ? Un moment après elle étoit combattue par d'autres pensées. » Pourquoi fais-je réflexion sur le mérite de Monsieur de Bourbon ? Quelle inquiétude sens-je en moi-même ! quel trouble ! quel désir ! n'est-il pas marié avec Madame de Bourbon ? N'ai-je pas oui dire que cette Princesse est infiniment belle & vertueuse ? Monsieur de Bourbon l'aime sans doute autant qu'il la doit aimer. Quand il ne l'aimeroit pas, que m'importe » ? Elle vouloit étouffer son agitation, elle en étoit sans cesse possédée.

Madame d'Angoulême s'appercevoit avec bien plus de tranquillité de l'affection naissante qu'elle sentoit pour Monsieur de Bourbon : elle croyoit être sur

de sa vertu. Elle trouvoit ce Prince aimable, elle se plaitoit de se l'attacher pour ami ; elle se trouvoit digne de l'être, ne songeant pas que l'amour se déguise sous ce vain nom d'amitié, & que toute amitié est amour entre deux personnes d'un sexe différent, capables d'aimer & d'être aimées.

Monsieur de Bourbon faisoit assidument sa cour à Monsieur de Valois & à Madame d'Angoulême : il y trouvoit souvent Mademoiselle de Valois ; ses regards inquiets, sa contenance troublée marquoient toujours son agitation, lorsqu'il la voyoit. La Princesse crut le remarquer : elle ne put s'empêcher de s'en applaudir. Il avoit aussi de grands égards, pour Madame d'Angoulême : les bontés qu'elle lui prodiguoit, l'engageoient assez ; il ne croyoit pas qu'elle eût pour lui d'autres sentimens que ceux de l'estime ; ses complaisances étoient autrement expliquées par cette Princesse ; ellesacheverent d'enflammer son cœur déjà prévenu d'une forte passion.

Le tems s'approchoit du mariage de Monsieur de Valois avec Madame. Ce Prince en témoignoit peu d'empressement. Elle étoit petite, laide & boiteuse. Monsieur de Valois en parloit un jour à Monsieur de Bourbon : il n'y avoit avec eux que Mademoiselle de Valois. » Je sens (disoit ce Prince) une grande répugnance à épouser Madame : elle a le Duché de Bretagne pour sa dot ; le Roi & Madame d'Angoulême le souhaitent ; je ne suis point prévenu d'autre

» chose

» une passion : cependant je retarde autant que je
» puis ce mariage. » Ah ! Monsieur (répondit Monsieur de Bourbon) ne l'épousez pas avec cette ré-
» pugnance. La cruelle chose qu'un mariage d'inté-
» rêt ! Votre cœur trouvera un jour la beauté qui
» doit vous vaincre , vous serez alors le plus mal-
» heux de tous les hommes. D'ailleurs quel chagrin
» ne causerez-vous point à Madame ? ce n'est point
» à un Prince comme vous destiné au Trône , à ren-
» dre par intérêt une Princesse infortunée ». Sur ces
entrefautes le Roi entra chez Mademoiselle de Valois ;
Monsieur de Vendôme , Monsieur de Longueville , &
Monsieur de Bonnivet étoient auprès de lui. La con-
versation devint générale ; Monsieur de Bourbon se
trouva entre Mademoiselle de Valois & Monsieur de
Bonnivet. Il ne sçavoit pas que ce dernier pris quel-
que intérêt à la Princesse ; il se tourna vers elle , &
qui dit à demi-bas : » Détournez , Mademoiselle , Monsieur de Valois d'un mariage auquel il repugne :
c'est le dernier des malheurs de se trouver dans un
pareil engagement. J'en fais l'expérience ; j'ai vu
depuis quinze jours une personne qui eût fait tout
le bonheur de ma vie , si je l'eusse connue deux
mois plutôt ; & pour l'avoir vue si tard , elle en fera
toute l'infortune ». Ses yeux s'exprimoient ten-
tement à Mademoiselle de Valois , pendant qu'il pro-
onçoit ces paroles. Monsieur de Bonnivet les avoit
tendus ; il remarqua leur trouble ; ce fut un coup

de poignard pour ce malheureux. Il avoit démêlé une partie de leurs sentimens depuis quelques jours ; il se confirma dans tous ses soupçons de la maniere du monde la plus cruelle.

Depuis ce jour-là il les observa plus particulièrement ; mais comme Monsieur de Bourbon ne trouvoit pas facilement les occasions de parler à Mademoiselle de Valois , Monsieur de Bonnivet ne put remarquer que leurs yeux & leurs contenances. Comme un Amant se trompe rarement sur cette matiere , rien n'échapa à sa curiosité ; & il demeura persuadé qu'ils s'aimoient , & même que Monsieur de Bourbon s'étoit expliqué.

Sa conjecture alloit trop loin ; mais il étoit vrai que ce Prince entraîné rapidement par son inclination , brûloit du desir de parler à cette Princesse. Un jour que l'on tenoit le cercle chez Madame , il se trouva fort heureusement auprès d'elle. Le Roi & Monsieur de Valois , entre lesquels ils étoient , se trouverent occupés à parler , l'un avec Monsieur de Boisi , l'autre avec Madame , Monsieur de Bourbon adressa la parole à Mademoiselle de Valois. » Voilà (lui dit-il) » le premier cercle qu'on ait tenu depuis la mort de » la Reine ; mais il ne me souvient pas d'en avoir » jamais vu aucun , même pendant sa vie , si superbe , ni si bien rempli. » J'ai ouï dire cependant » (répondit la Princesse) qu'elle avoit une majesté » qui se communiquoit à tous les lieux où elle étoit

« Ah ! Mademoiselle (reprit Monsieur de Bourbon)
» vous n'y étiez pas : son plus bel éclat y manquoit.
« En vérité, Monsieur, (interrompit Mademoiselle
» de Valois) vous m'avez attrapée bien grossière-
» ment, & par ma réponse naïve je ne pensois pas
» m'attirer une galanterie si forte. » Ne la prenez
» point, s'il vous plaît, pour une simple honnêteté
» (reprit le Prince avec un air extrêmement sé-
» rieux) je vous jure que je le pense comme je vous
» le dis. Quand vous voudriez vous en défendre,
» vous ne m'en desabuserez pas. Rien encore ne s'est
» présenté à mes yeux de si beau, ni de si charmant
» que vous ; & la vie du plus grand Prince du mon-
» de ne pourroit être mieux employée, qu'à servir &
» à adorer une si grande & une si généreuse Prin-
» cesse. Je sc̄ais que je n'ai plus à vous offrir (ajou-
» ta-t-il avec beaucoup de timidité) que des vœux
» indignes de vous, qu'un cœur que vous ne pouvez
» légitimement recevoir : cependant je proteste..... »
Dès le commencement de son discours, Mademoiselle
de Valois avoit prévu où il alloit venir. Son visage
étoit couvert d'une rougeur qui l'avoit encore ren-
due plus belle. Elle vouloit arrêter le cours du dis-
cours de Monsieur de Bourbon : cependant elle sou-
haitoit qu'il le continuât. » Qu'allez-vous dire (in-
terrompit-elle) n'achevez pas, Monsieur, je vous
supplie, un discours qui m'offense. » Ne craignez
point (ajouta ce Prince) je ne dirai pas une parole

B ij

» qui vous rende coupable. Pour moi comment le
» pourrois-je être , en vous disant que je meurs d'a-
» mour pour vous ? Non , Mademoiselle (continua-
» t-il rapidement) je ne suis que malheureux. J'é-
» tois né ennemi du mariage , ou plutôt je ne pou-
» vois croire qu'il fût heureux , si l'inclination ne s'y
» joignoit. On n'a consulté que l'intérêt pour m'en
» faire contracter un. Plaignez-moi. Je vous ai vue
» depuis , je vous ai aimée. Pouvois-je avoir des yeux
» & de la raison , & ne le pas faire ? Je ne vous de-
» mande pas que vous répondiez à ma passion. Quand
» vous m'aimeriez , je sciais que votre vertu va me
» défendre de vous voir. Je n'ai pu cependant vous
» cacher plus long-tems ce que je sentois pour vous ;
» mais avant de me dire toutes les duretés que votre
» devoir va vous inspirer , je vous conjure de son-
» ger que nous ne sommes point les maîtres & d'ai-
» mer & de haïr , & que ma tendresse est accompa-
» gnée d'une soumission si profonde , que je ferai
» tout ce que vous voudrez me prescrire , pourvu que
» vous ne me défendiez pas de vous aimer , parce que
» c'est une chose absolument impossible.

Mademoiselle de Valois s'étoit remise insensible-
ment de sa premiere surprise. » Je sciais (lui répon-
» dit-elle en souriant) que je suis ici obligée d'hon-
» neur à m'emporter bien fort contre vous , & à pa-
» roître fort irritée ; mais je vous trouve si raison-
» nable & de si bonne foi , que je veux vous répon-

» dre de même. Vous êtes marié, Monsieur, &
» vous aimez. Rendez-vous justice sur la déclaration
» que vous me faites. Vous deviez me la laisser igno-
» rer toute ma vie. Vous étiez l'ami de mon frere,
» & je vous estimois. Je serai obligée de vous éviter;
» & j'en suis fâchée, parce que vous avez du mérite,
» & que votre conversation ne me déplaisoit pas:
» au reste ne me parlez jamais d'une passion qui
» m'offense. Si cela vous arrive, vous me contrain-
» drez à ne vous voir jamais. Je vous prie de ne me
» pas gêner jusques-là ». Elle se tourna ensuite du
côté de Monsieur de Valois, & se mêla à la conversa-
tion avec Madame.

Plusieurs personnes s'étoient apperçues que Monsieur de Bourbon parloit avec attache à la Princesse ; mais Monsieur de Bonnivet fut-tout, il n'avoit ôté les yeux de dessus eux. Il étoit auprès de Madame d'Angoulême, à qui il fit appercevoir leur conversation. Madame d'Angoulême n'ignoroit pas la passion de Monsieur de Bonnivet pour sa fille. Elle crut d'abord que le chagrin ou la jalouſie le faisoit parler ; mais s'étant attachée elle-même à les regarder, elle vit avec douleur leur embarras, les changemens de leur visage, leurs yeux enſin remplis de feu & de tendresse : alors le cœur de cette Princesse se trouva pos- fédé d'une furieuse jalouſie, & d'autant plus redoutable, qu'elle la couvrit d'abord de l'intérêt qu'elle de- voit prendre dans la conduite de sa fille. Monsieur de

Bonnivet lui confirma toutes ses pensées. Il lui raconta ce qu'il avoit entendu, & il lui donna ses imaginations pour des vérités certaines. Elle le pria d'observer les démarches de Monsieur de Bourbon, & de l'en avertir.

Il s'établit une confidence entre ces deux personnes, d'autant plus fidèle, qu'elles étoient également intéressées; & dès lors Monsieur de Bonnivet s'apperçut bien du foible de Madame d'Angoulême pour Monsieur de Bourbon.

Le temps du Mariage de Madame approchoit. Monsieur de Valois ne pouvoit vaincre sa répugnance; mais Monsieur de Boisi son Gouverneur, qui n'étoit pas prévenu des maximes de Monsieur de Bourbon, lui fit si bien remarquer les conséquences du refus qu'il vouloit faire, & l'outrage sensible qu'il feroit au Roi, qu'il engagea ce Prince d'aller lui-même trouver le Roi, afin que Sa Majesté avançât l'honneur qu'il vouloit bien lui faire, de le recevoir pour son Gendre. Ce bon Prince l'embrassa tendrement, & donna ordre que tout fût prêt pour cette auguste cérémonie. Enfin Monsieur de Valois épousa Madame, de laquelle il étoit passionnément aimé.

Il se fit à ce mariage toutes les réjouissances, qui étoient en usage dans ce temps-là, & qui étoient proportionnées à la naissance & à la dignité des deux Epoux. Il se fit un magnifique Tournoi, où toute la jeunesse de la Cour se distingua. Monsieur de Bourbon

» y signala par-dessus les autres , & la victoire qu'il
tempora sur le Comte de Saint-Pol , le plus robuste
Seigneur de la Cour , lui acquit une gloire , qui lui fut
beaucoup enviée. Monsieur de Bonnivet , qui ne le re-
gardoit qu'avec des yeux de jalousie , entra dans la lice
pour lui disputer le prix , que Madame d'Angoulême
devoit donner au Vainqueur. Il s'approcha de lui assez
fièrement. » Voulez-vous bien , Monsieur (lui dit-il
à demi-bas) que je vous demande à rompre une
lance : aussi-bien nous servons la même Maitresse » .
Monsieur de Bourbon fut choqué de la hardiesse de ce
jeune homme , & de la familiarité de sa comparai-
son ; aussi lui répondant sur le même ton : » Vous
allez juger (lui dit-il) par le succès de ce combat , de
la réussite de votre témérité » . Ils coururent ensuite
l'un contre l'autre , plutôt comme deux fiers rivaux ,
que comme deux Cavaliers animés par le seul plaisir ;
mais la partie n'étoit pas égale. Bonnivet fut terrassé
par une main puissante , sans ébranler son ennemi.
Monsieur de Bourbon se tourna aussi-tôt d'un autre
côté , comme pour chercher un nouveau combatant.
Monsieur de Bonnivet honteux & confus sortit de la
lice , & retourna chez lui. Monsieur de Valois eut
quelque dépit de la victoire de Monsieur de Bourbon :
car il étoit sensible à tout ce qui regardoit Bonnivet.
Il demanda un équipage , & voulut courir contre le
Vainqueur ; mais Monsieur de Bourbon , quoiqu'il
seignit de recevoir avec honneur la course de Monsieur

de Valois , baissa la lance , lorsqu'il fut joint par le Prince , & se laissa desarçonner. Monsieur de Valois rougit de son honnêteté , & refusa le prix que Monsieur de Bourbon lui déferoit. Ils revinrent joindre les Dames dans cette contestation , & enfin le Roi l'adjudgea à Monsieur de Bourbon. Il alla le recevoir de Madame d'Angoulême. C'étoit un Ecu d'un acier très-fin , sur lequel étoit gravée la mort de Gaston de Foix , neveu du Roi , accablé sous la victoire de Ravenne. Madame d'Angoulême le lui présenta avec un air riant : » Tenez (lui dit-elle) Monsieur , c'est le moindre des présens qu'on voudroit faire à un Chevalier aussi accompli que vous ». Le Prince se baissa profondément ; mais le sens caché de ces dernières paroles l'étonna. Il avoit cru voir dans les yeux de cette Princesse une partie de ce qu'elles signifioient.

La disgrace de Monsieur de Bonnivet servit quelque temps d'entretien à la Cour. On l'avoit vu attaquer Monsieur de Bourbon avec animosité. On publia que Monsieur de Bonnivet étoit au désespoir , que Monsieur de Bourbon partageât avec lui la faveur de Monsieur de Valois. Mademoiselle de Valois avoit démêlé leurs mouvemens : elle n'avoit pu être insensible à la victoire du Prince ; aussi la conversation s'étant tournée sur ce sujet dans la chambre de Madame de Valois , elle n'avoit pu s'empêcher de railler un peu Monsieur de Bonnivet. Cet Amant désespéré s'oublia : » J'aurois été aussi heureux que lui (lui dit-il ,

„ en la regardant avec un air outré, mais cependant „ d'un ton assez bas) si vous eussiez partagé vos sou- „ haits ; mais je ne sais que trop qu'il les occupoit „ lui seul ». Il la quitta après ces paroles, & la laissa dans une véritable colère. Monsieur de Bourbon arriva sur ces entrefaites. Elle ne put s'empêcher, en le comparant à son rival, de le regarder assez favorablement ; & le Prince animé par cet heureux accueil, fit voir tant d'esprit & d'enjouement, que tout le monde crut lui devoir tout l'agrément de la conversation.

Madame d'Angoulême étoit sœur de Monsieur de Savoie. Lorsqu'elle étoit venue en France pour épouser le Comte d'Angoulême, elle avoit amené avec elle une Damoiselle Piémontaise, pour laquelle elle n'avoit point de secret : elle s'appelloit Dona Léonora. Mademoiselle de Valois jusques-là l'avoit assez négligée : elle commença à lui faire quelques honnêtetés. Dona Léonora s'aperçut avec joie de ces avances : elle y répondit mieux que la Princesse ne l'espéroit. Elle lui découvrit les plus secrètes pensées de Madame d'Angoulême ; qu'elle avoit une forte inclination pour Monsieur de Bourbon ; que d'abord elle l'avoit prise pour de l'amitié, mais qu'elle commençoit à connoître que c'étoit de l'amour, par la jalou-
sie qu'elle avoit prise de sa propre fille.

Ce Prince malheureux pour être trop aimé, avoit cru reconnoître les sentimens de Madame d'Angou-

lème. Ils lui avoient causé une peine mortelle, non seulement parce qu'il étoit bien éloigné de l'aimer, mais encore parce qu'il prévit que ce seroit un puissant obstacle à l'amour dont il étoit dévoré pour Mademoiselle de Valois. Il lui sembloit que cette aimable Princesse n'avoit pas été trop fâchée de la déclaration qu'il lui avoit faite; & encore que sa vertu ne lui fit rien espérer, il lui paroisoit bien doux de n'être pas haï d'une Princesse si accomplie.

Cependant Mademoiselle de Valois évitoit Monsieur de Bonnivet, depuis la liberté qu'il s'étoit donnée avec elle. Ce malheureux Amant fut encore obligé de demander pardon à cette Princesse; mais elle ne refusa pas moins de le voir. Monsieur de Bonnivet en tomba dans une mélancolie, qui dégénéra en une fièvre violente. Monsieur de Valois, qui l'aimoit d'une tendresse infinie, devina la cause de son mal. Il alla trouver sa sœur, qu'il conjura de lui rendre son favori. La Princesse avoit un grand foible pour son frere: elle suivit Madame d'Angoulême chez Monsieur de Bonnivet: c'en fut assez pour lui rendre la santé. Monsieur de Bourbon en témoigna adroitemment sa jalouſie à Mademoiselle de Valois; & elle avec la même adresse lui fit entendre qu'elle y avoit été comme forcée par Madame d'Angoulême.

Monsieur de Bourbon en haït davantage cette Princesse, qui de jour en jour sentoit croître l'ardeur qui l'embrasoit. Un jour qu'elle étoit indisposée, Mon-

sieur de Bourbon l'alla voir, & la trouva seule : ce Prince lui fit la guerre sur son embonpoint & sa bonne mine , qui ne laissoient pas juger que sa maladie fut bien considérable. Elle prit occasion de l'honnêteté de ce Prince , pour lui dire mille douceurs , qui eussent donné lieu à tout autre qu'à Monsieur de Bourbon de s'enhardir auprès d'une Princesse , dont la beauté n'étoit pas médiocre ; mais soit que ce Prince se piquât d'une chasteté , assez extraordinaire à la Cour , ou que l'idée de Mademoiselle de Valois le soutint dans cette occasion , il demeura dans le plus profond respect. Madame d'Angoulême admirâ sa retenue , & en rougit de honte : elle alloit pourtant faire un dernier effort pour sonder le cœur du Prince , lorsque Mademoiselle de Valois arriva. La joie que ces deux Amans eurent de se voir , & qu'ils voulurent cacher en vain , augmenta le dépit de Madame d'Angoulême : elle vit sa fille si belle , & Monsieur de Bourbon lui en sembla si amoureux , qu'elle ne put résister davantage à la fureur dont elle se trouva saisie. Elle pria qu'on la laissât reposer , & ordonna cependant à sa fille de rester dans sa chambre , pour empêcher que Monsieur de Bourbon ne la suivît à son appartement.

Elle ne parla pas le reste du jour à Mademoiselle de Valois ; mais lorsqu'elle fut seule , elle s'abandonna aux transports de la plus furieuse jalouse. « Ils s'aiment (s'écrioit-elle) j'en suis trop convaincue :

» peur-être ont-ils vu ma faiblesse ; ils en taillent à
» me mépriser. Je m'en vengerai : ils acheteront
» ce faible plaisir de tout le bonheur de leur vie.

Le lendemain elle manda Monsieur de Valois, & lui
dit qu'elle s'étoit apperçue avec douleur que sa fille
avoit conçu de l'inclination pour Monsieur de Bourbon ; qu'elle en apprechendoit les suites funestes ;
qu'elle les vouloit prévenir en la mariant ; que son
époux seroit obligé de veiller sur sa conduite ; & qu'elle
en seroit déchargée. Elle avoit d'abord songé à lui
donner pour mari Monsieur de Bonnivet : par la la
vengeance eût été remplie ; mais elle jugea aisément
que ce choix indigne du Sang Royal, dont sa fille étoit
descendue, autoriseroit son refus, & que le Roi lui-
même ne l'approuveroit pas : ainsi elle proposa à
Monsieur de Valois le Duc d'Alençon, qui étoit le
second Prince du Sang, & le plus riche de France
après Monsieur de Bourbon.

Madame d'Angoulême ne pouvoit pousser plus loin
sa vengeance. Monsieur d'Alençon étoit également
laid, mal-fait, jaloux, de mauaise humeur, avare,
lâche, & peu spirituel. Il n'étoit redétable uniquement
qu'à sa naissance de la considération qu'on avoit
pour lui ; & c'étoit peut-être le seul Prince qui fit hon-
te au Sang Royal dont il étoit sorti : cependant le Roi
avoit montré par son exemple à faire respecter en
l'honneur de la Maison de France. Il lui avoit don-
né un Gouvernement, le Collier de son Ordre, & un

place au Conseil, ne voulant pas rendre méprisable un Prince, qui pouvoit un jour porter la Couronne.

Monsieur de Valois fut un peu surpris du choix de sa mere : il lui dit, avec assez de modération, que ce n'étoit pas le moyen de faire oublier à sa sœur le Prince le mieux fait de le plus spirituel de l'Europe, que de lui faire épouser Monsieur d'Alençon ; mais Madame d'Angoulême prenant le ton d'autorité qu'elle exerçoit sur sa famille, lui repliqua que les mariages des Princesses du Sang Royal ne se faisoient pas par amourettes ; qu'on n'avoit pas consulté son inclination pour lui faire épouser Madame, & qu'elle ne croyoit pas sa fille encore assez perdue pour résister à ses volontés ; qu'elle s'örperoit de lui qu'il la porteroit à cette alliance, mais qu'elle n'avoit besoin que de la volonté pour la conclure.

Monsieur de Valois n'osa porter à sa sœur cette funeste nouvelle. Madame d'Angoulême fit dire à Monsieur d'Alençon, que s'il veuloit penser à Mademoiselle de Valois, il trouveroit sa mere favorable à la recherche, & qu'il commençât par s'assurer du Roi. La Maison d'Alençon fut agréablement surprise : Madame d'Alençon la douairière alla trouver le Roi avec son fils ; ils lui apprirent l'alliance qui se présentoit, & supplierent Sa Majesté de vouloir faire la demande de Mademoiselle de Valois pour Monsieur d'Alençon. Ce bon Prince ne regardant que l'extérieur de ce mariage, & qu'il avoit unis les deux premières Branches

de la Maison Royale , en approuva extrêmement la résolution : il alla trouver Madame d'Angoulême , & lui demanda sa fille pour Monsieur d'Alençon. Elle lui fut sur le champ accordée. A peine le Roi fut-il sorti , qu'elle fit appeler sa fille : elle lui apprit que Sa Majesté venoit de lui faire l'honneur de la demander en mariage pour Monsieur d'Alençon ; qu'il l'avoit fait avec une bonté surprenante ; qu'elle lui en avoit donné sa parole , & que ce mariage se feroit incessamment ; qu'elle se disposât donc à recevoir Monsieur d'Alençon , comme un Prince destiné à être son époux.

Elle la quitta après ces paroles , & la laissa immobile , & sans avoir la force de lui répondre. Lorsqu'elle fut seule , & qu'elle envisagea le malheur d'être unie pour jamais au Duc d'Alençon , elle s'abandonna au désespoir : elle reconnut que ce mariage partoit de la haine & de la jalousie de sa mère ; le souvenir de Monsieur de Bourbon lui faisoit encore trouver cette alliance plus cruelle , par la comparaison qu'elle faisoit de ces deux Princes : cependant elle chercha les moyens d'empêcher un mariage , qui lui étoit si odieux. Elle envoya prier Monsieur de Valbis de la venir voir : elle se promettoit tout de la bonté de son frere. Madame d'Angoulême l'avoit prévu : elle l'avoit fait éloigner , sous le prétexte de recevoir quatre mille Grisons , qui venoient au Roi , & ausquels on donnoit des quartiers d'hiver en Bourgogne ; il ne de-

voit revenir que la veille de ce funeste mariage.

Mademoiselle de Valois soupira de douleur, lorsqu'elle apprit les cruelles précautions que sa mère avait prises pour lui ôter toute espérance : dans cette extrémité, s'étant rencontrée avec Monsieur de Bonnivet, elle s'abaisa jusqu'à le prier de ramener l'esprit de Madame d'Angoulême, & de tâcher de la détourner de cette alliance précipitée. Monsieur de Bonnivet étoit amoureux & hardi ; il crut qu'il devoit profiter de l'occasion qui se présentoit : « Oui, » Mademoiselle (lui dit-il) « ce mariage odieux vous » doit déplaire, & il faut vous en affranchir ; mais » pour qui vais-je travailler ? sera-ce pour un rival » que je déteste ? il y auroit de l'injustice. Vous » savez que je meurs d'amour pour vous : permet- » tez-moi de croire que je pourrai aspirer à l'honneur » dont je vais priver un Prince qui en est indigne ». La Princesse rougit de colere, en entendant l'insolence de Monsieur de Bonnivet : « Je vous avois » fait injure (lui dit-elle) de vous croire capable » d'une action généreuse. Retirez-vous ; je n'hésite » pas dans le choix que j'ai à faire de Monsieur d'A- » lençon ou de vous ». Elle entra dans son cabinet, & laissa Monsieur de Bonnivet si outré & si confus, qu'il ne se connoissoit pas. La colere l'emporta sur sa douleur : il alla presser Madame d'Angoulême de hâter le malheur de Mademoiselle de Valois.

Cette Princesse infortunée ne vit plus d'autre ref-

source que dans Monsieur d'Alençon lui-même. Ce Prince lui avoir rendu plusieurs visites, & elle l'avoit reçu avec assez de froideur: un jour qu'il étoit auprès d'elle, & qu'il se plaignoit de sa tristesse: « Les liens » du Mariage m'ennuient (lui dit-elle) sur-tout » d'un mariage précipité, où sans consulter les in- » clinations des deux époux, on se hâte de les enga- » ger. « On n'a pas besoin, Mademoiselle (lui dit » le Prince) d'examiner l'humeur d'une Princesse » comme vous: tout le France connaît votre mé- » rite. « Mais croyez-vous, Monsieur (répondit » Mademoiselle de Valois) que cet examen ne doive » pas être réciproque ? « Ah ! (reprit le Prince » avec empressement) je ne prétens avoir d'autre » humeur qu'autres sentiments que les vôtres. « Je » le veux croire (répliqua la Princesse) mais au moins » doit-on avoir le temps de se connaitre & de s'ai- » mer. La précipitation de notre mariage me fait » de la peine: modérez-la, je vous en conjure; fai- » tes que ma mère le diffère pour quelque temps: » cela dépend de vous. Je vous en aurai une parfa- » te obligation; & je commencerai par-là à connai- » tre votre complaisance pour moi. « Vous me de- » mandez, Mademoiselle (répondit Monsieur d'A- » lençon) que je retarde mon bonheur ? A Dieu ne » plaise ! je ferai plutôt tout au monde pour l'avan- » cer. « Mais (reprit la Princesse) ne faut-il pas que » je trouve mon bonheur où vous espérez trouver le

» vôtre ? Je ne puis être heureuse, si vous ne m'ac-
» cordez le temps que je vous demande. « Vous se-
» rez heureuse, Mademoiselle (lui dit-il) vous le se-
» rez : ne vous en embarrassiez point ; il faut com-
» mencer parachever un mariage pour lequel je
» meurs d'impatience. « Hé bien (lui dit-elle avec
» un air de dépit) puisque vous ne faites aucun cas
» de mon amour, ni de mon estime, à la bonne
» heure : épousez-moi, ma main est prête, mais
» songez que mon cœur ne l'est pas ». Monsieur d'A-
lençon ne réfléchit point sur ces dernières paroles ;
il courut avec précipitation faire dorner les derniers
ordres pour son mariage. Mademoiselle de Valois de-
meura pénétrée de la plus vive douleur. Elle alloit
être unie pour jamais à Monsieur d'Alençon. Cette
idée triomphoit de toute sa constance ; le souvenir
de Monsieur de Bourbon ne la soutenoit point contre
cet affreux malheur. Elle se reprochoit l'inclination
qu'elle sentoit pour lui : c'étoit cette inclination qui
lui avoit rendu sa propre mère pour ennemie ; c'étoit
elle qui lui faisoit donner pour époux le plus indigne
de tous les Princes.

Monsieur de Bourbon étoit bien éloigné de la croire prévenue de ces facheux sentimens contre lui : il avoit appris avec douleur la nouvelle de son mariage, non pas que la personne de Monsieur d'Alençon lui pût donner de la jaloufie, mais parce qu'il plaignoit le sort de Mademoiselle de Valois. Il avoit cherché

les occasions de lui en témoigner son chagrin : il la trouva seule un peu après que Monsieur d'Alençon l'eut quittée. Il l'aborda avec ce respect & cette soumission qu'elle inspiroit à tous les hommes. « Oseroit-
» on , Mademoiselle (lui dit-il) s'intéresser au cha-
» grin qui vous occupe ; & serois-je assez heureux
» pour pouvoirs y apporter quelque soulagement » ? La Princesse parut revenir tout d'un coup d'une profon-
de rêverie ; & se levant avec quelque marque d'éton-
nement : « Ah ! Monsieur (lui dit-elle) laissez-moi
» vous êtes cause de tous les malheurs de ma vie » .
Elle sortit de sa chambre après ces funestes paroles ,
& y laissa Monsieur de Bourbon. Jusque-là ce Prince
n'avoit connu que les douceurs de l'amour : il en res-
sentit dans ce moment toutes les amertumes. La du-
reté des paroles de la Princesse , qu'il ne s'étoit attirée
que par l'amour la plus tendre & la plus respectueuse ;
l'injustice de ce reproche où il ne voyoit aucun fon-
dement ; tout cela le pénétra jusqu'au vif , & accabla
son ame de la plus sensible douleur. « C'est vous ,
» cruelle (s'écria-t-il , sans penser au lieu où il étoit)
» qui de la vie la plus heureuse en avez fait la plus in-
» fortunée ; & la haine que vous avez pour moi ,
» vous fait rejeter vos malheurs sur un Prince qui
» en est totalement innocent. Hé-bien (poursuivit-
» il avec empressement) je vais vous priver d'une
» présence odieuse. Si vous m'imputez votre infor-
» tune , il faut vous en ôter la cause » . Il sortit de

l'Hotel de Valois dans cette résolution , & donna des ordres chez lui , pour partir le lendemain matin pour Chantelle. Chantelle est une Maison superbe de plaisance à deux lieues de Moulins , où les Ducs de Bourbon faisoient ordinairement leur séjour. La régularité de l'Architecture , la richesse des ameublemens , la pureté de l'air , & la beauté des jardins , la rendoient la plus délicieuse de l'Europe , & lui faisoient disputer de la magnificence avec le Louvre même. Les Ducs de Bourbon y avoient une Cour presque aussi grosse que celle du Roi ; & Chantelle n'étoit pas seulement agréable , c'étoit aussi une Forteresse capable de faire beaucoup de résistance.

Monsieur de Bourbon communiqua son dessein à Madame de Bourbon , & il lui causa une joie sensible : elle aimoit passionnément ce séjour , l'héritage de ses ancêtres ; & elle alloit y posséder seule le Prince son époux. Elle s'étoit apperçue du penchant de Monsieur de Bourbon pour Mademoiselle de Valois ; mais ce Prince n'ayant jamais manqué ni de complaisance , ni d'honnêteté pour elle , elle avoit cru ne devoir pas imiter ces femmes emportées , qui éloignent plus leurs maris qu'elles ne les ramènent ; & elle ne faisoit parler en sa faveur que sa beauté , sa douceur & sa sageesse.

Monsieur de Bourbon partit dès le matin : son équipage eut ordre de le suivre quelques jours après , & le Prince laissa une Lettre à Pompéran , pour don-

ner en secret à Mademoiselle de Valois.

Pompéran étoit le premier Gentilhomme d'honneur de Monsieur de Bourbon : il avoit de la naissance, de l'esprit & de l'adresse. Lorsque son Maître fut parti, il songea à exécuter sa commission. Le départ de Monsieur & de Madame de Bourbon surprit extrêmement la Cour, mais il affligea Madame d'Angoulême : elle ne marioit sa fille que pour n'avoir plus de rival auprès de ce Prince ; toute son espérance étoit de le revoir bientôt. Pompéran avoit ordre de semer le bruit, que le voyage de Monsieur de Bourbon ne seroit que de six semaines.

Mademoiselle de Valois se reprocha l'absence du Prince, lorsque le moment de son injustice fut passé : d'autres fois elle s'en applaudissoit, parce qu'elle croyoit perdre insensiblement ce qu'elle sentoit pour ce Prince ; mais ce n'étoit que le langage de sa vertu : son cœur n'y avoit point de part. Elle y révoit un jour profondément, lorsque Pompéran l'aborda, & lui remit la Lettre que le Prince lui avoit laissée. Elle ne put se dispenser de la recevoir : elle étoit conçue en ces termes.

Puis-je me plaindre laffez de mon étoile, Mademoiselle, qui après m'avoir fait naître avec un desir violent de m'attribuer qu'à votre bonheur, m'a fait parvenir au plus bas sort d'être accusé par vous même, de toutes vos infortunes? C'est un crime que je ne pourrai jamais expier, quoiqu'il me propose de m'en punir le reste de ma vie.

Mon amour est parvenu à un point, qu'il ne peut pas être encore bien long, puisque je me prive du plaisir de votre vue, qui seule me le rendoit supportable; mais ce n'est pas la mort, qui me paroît le plus grand des malheurs: c'est l'horreur de vous déplaire, d'être hâï de vous, & d'en recevoir des duretés que je ne croyois pas avoir méritées.

Mademoiselle de Valois fut touchée de cette Lettre, & se repentit d'avoir si fort maltraité Monsieur de Bourbon; mais outre que son devoir ne lui permettoit pas de le rappeler, elle étoit trop attentive de ses propres malheurs, pour être entièrement occupée de ceux de ce Prince. Monsieur d'Alençon presloit son mariage, Madame d'Angoulême & Monsieur de Bonnivet sembloient agités de la même fureur, & ne croyoient pas en voir assez-tôt le jour déplorable. Il vint enfin ce jour destiné à rendre malheureuse la plus aimable Princesse de la terre. Monsieur de Valois revint de Dijon: Madame d'Angoulême devint son ombre, pour l'empêcher de parler à sa sœur. Le Roi voulut lui-même faire la dépense de ce mariage, bien éloigné de croire qu'il fut en horreur à la Princesse. La cérémonie des noces se fit dans la Chapelle du Roi. Madame d'Angoulême y traîna sa fille comme une victime qu'elle sacrifioit à sa jalouſie. Elle paroifsoit insensible à son malheur. Ses regards étoient mourans, son visage pâle & abatu; mais quoiqu'elle eût pu inspirer de la pitié aux cœurs les plus barba-

res, elle n'ébranla point une mere furieuse & emportée. Monsieur de Valois voyoit sa douleur, sans y pouvoir remédier. Enfin Mademoiselle de Valois épousa Monsieur d'Alençon. Monsieur de Bonnivet fut présent à ce spectacle, & gouta une vengeance d'autant plus épouvantable, qu'elle ne retomboit guere moins sur lui que sur cette Princesse infortunée.

Madame d'Angoulême ressentit durant quelques jours la joie d'avoir donné à sa fille un époux, qui lui fut, pour ainsi dire, un surveillant à l'égard de Monsieur de Bourbon, & qui l'empêchât d'avoir aucune liaison avec ce Prince; mais lorsque le temps fut passé auquel il avoit fixé son retour, & qu'elle apprit qu'il ne se disposoit point à revenir, elle reconnut bientôt que le malheur de Madame d'Alençon ne faisoit pas sa félicité; elle eut encore l'injustice de lui imputer son chagrin, elle s'imagina même qu'elle avoit défendu à ce Prince de rester à la Cour. L'absence qui guérit toutes les passions, aigrit & accrut la sienne. Elle en fit tomber toute la mauvaise humeur sur la Princesse infortunée. Il n'y eut point de sujet de querelle qu'elle n'inventât: elle mit dans son parti le mari de la Duchesse, homme bizarre, & pour lequel véritablement elle n'avoit pas de grandes complaisances. Ces deux personnes persécuterent horriblement cette Princesse, déjà si malheureuse.

Madame d'Alençon ne pouvoit deviner le fondement de ces persécutions: elle reconnut pourtant

bien que les plus violentes venoient de sa mère. Elle s'adressa à Dona Léonora , qu'elle n'avoit point vue depuis son mariage. Cette confidente lui découvrit tous les secrets de Madame d'Angoulême. Madame d'Alençon fut étonnée de la violence de la passion de sa mère : elle avoit résolu de dompter la sienne ; & quoiqu'elle plaignît le sort de Monsieur de Bourbon , elle profitoit de son absence pour bannir de son cœur des sentimens devenus encore plus criminels ; mais se trouvant tourmentée d'une maniere qui lui ôtoit le repos & la tranquillité , elle aima mieux faire revenir ce Prince , dont la présence & l'absence lui étoient également fatales. Peut-être que son amour fut ravi de devoir ce prétexte à la nécessité de son repos : cependant elle se fortifia dans la résolution de ne le voir que très-rarement à son retour , & seulement dans les occasions où elle ne pourroit s'en dispenser.

Monsieur de Bourbon menoit à Chantelle la vie la plus languissante ; & ne pouvant la traîner dans l'inaction , il avoit depuis quelques jours formé le dessein de quitter la France , & d'aller acquérir de la gloire en Hongrie. Il se flatoit d'oublier l'aimable Princesse , que la solitude de Chantelle lui ramenoit plus vivement dans l'esprit. Véritablement la gloire étoit la passion de ce Prince ; & il faisoit de sérieuses réflexions sur ce voyage , lorsqu'un jour il reçut une Lettre d'un courrier inconnu. Il l'ouvrit avec précipitation , & il y lut ces mots.

Vous avez pris dans un étrange sens, Monsieur, les paroles qu'on vous a dites, la dernière fois qu'on vous a vu. Peut-être en avoient-elles un plus avantageux. On pourra vous l'expliquer, si le vœu, que vous avez fait de quitter la Cour, n'est pas inviolable. Revenez donc, il y va de mon repos : ne croyez pas cependant qu'il y ait risque dans cette Lettre qui flâne une passion que je n'ai jamais éprouvée. Les apparences vous pourront donner l'idée ; mais on vous débrouillera cet énigme : d'ailleurs, je vous crois persuadé de ma vertu ; car si vous osiez concevoir de téméraires espérances, je n'abrégerais jamais l'exil que vous vous êtes imposé quelques suites qu'il puisse avoir pour moi.

La Duchesse d'Alençon.

L'étonnement de Monsieur de Bourbon est aisé à comprendre. Il relut plusieurs fois cette Lettre, sans y rien comprendre : enfin il la trouva assez honnête pour lui ; & comme Madame d'Alençon lui marquoit que son retour étoit important pour son repos, il hâta autant qu'il put. Dès le lendemain il prit la poste & laissa Madame de Bourbon maîtresse de revenir quand elle le souhaiteroit. Il prit pour prétexte de son voyage l'approche de la Campagne, où il espéroit d'avoir de l'emploi : le Roi soutenant une guerre de froyable contre l'Empereur, les Pays-Bas, l'Angleterre, les Suisses, & les Princes d'Italie.

Madame

Madame d'Angoulême apprit avec toute la joie possible l'arrivée de Monsieur de Bourbon : son amour n'eut pourtant pas lieu d'en être satisfait. Après qu'il eut salué le Roi & Monsieur de Valois, il lui rendit une visite de civilité, où elle reconnut que la froideur de ce Prince n'étoit pas diminuée. Il alla aussi voir Monsieur & Madame d'Alençon, qu'elles trouva ensemble, & il les complimenta sur leur mariage, il avoit intérêt de ménager ce Duc.

Depuis que Madame d'Alençon étoit mariée, elle n'avoit point trouvé d'autre consolation dans son chagrin que l'amitié de Madame de Vendôme. Cette Princesse étoit sœur de Monsieur d'Alençon, & avoit été mariée au Comte de Vendôme, puîné de la Maison de Bourbon, & entièrement attaché aux intérêts de Monsieur de Bourbon. Madame de Vendôme avoit l'esprit si bien fait, & étoit d'une beauté si régulière, qu'on ne pouvoit comprendre qu'elle fût sœur du Duc d'Alençon : aussi n'approuvoit-elle pas la conduite de ce Prince. Elle en marquoit quelquefois son chagrin à Madame d'Alençon en la plaignant. Comme elles se voyoient souvent, qu'elles avoient beaucoup de mérite & une estime réciproque l'une pour l'autre, il se forma bientôt entr'elles une amitié solide. Elles n'eurent plus de secret l'une pour l'autre, & Madame d'Alençon fit confidence à Madame de Vendôme de tout ce qui s'étoit passé, tant entr'elle, Monsieur de Bourbon & Monsieur de Bonnivet, qu'entre Monsieur de

Bourbon & Madame d'Angoulême. Il lui éroit absolument nécessaire de parler à ce Prince ; & Madame de Vendôme offrit à Madame d'Alençon de le faire venir chez elle. Le lendemain que Monsieur de Vendôme avoit fait une partie de chasse avec Monsieur d'Alençon & Monsieur de la Roche-sur-Yon, Monsieur de Bourbon reçut un billet de Madame de Vendôme. Il ne manqua pas de se rendre chez cette Princesse. Il fut agréablement surpris de ne trouver avec elle que Madame d'Alençon ; il devina en partie ce qu'elle avoit avoué à Madame de Vendôme ; il la connoissoit particulièrement : la qualité de sœur de Monsieur d'Alençon ne la lui rendit pas plus suspecte.

« La présence de Madame de Vendôme (lui dit Madame d'Alençon après les premiers complimens) justifie un peu ma conduite. Elle doit vous faire connoître que ce rendez-vous que je vous ai fait donner, n'est rien moins que criminel, & qu'il ne s'y passera rien dont Monsieur d'Alençon ne puisse être témoin, s'il ne s'y agissoit de l'intérêt de quelques autres personnes. « Ah ! Madame (répondit Monsieur de Bourbon) ne vous efforcez point de me prouver que vous n'êtes point favorable à ma tendresse : j'en suis trop persuadé ; & si personne au monde ne peut inspirer tant d'amour que vous, personne peut-être ne peut plus cruellement décevoir un Amant. « Je ne vous rappellerai point ici ce que je vous ai déjà dit (répliqua Madame d'Alençon)

» d'Alençon) j'ai de la vertu & de la fierté. Nous
» sommes vous & moi engagés ; je mourrois plutôt
» que de vous entretenir dans une passion criminelle
» de part & d'autre. « Hé quoi , Madame (repliqua
» le Prince) ne mettez vous point de milieu entre
» répondre à une passion , & accabler de mépris un
» Prince malheureux ? Comment , dites le-moi ,
» comment ai-je pu mériter le cruel reproche que
» vous m'aviez fait de causer votre infortune ? « Le
» reproche que je vous ai fait (répondit Madame
» d'Alençon) n'étoit que trop bien fondé ; mais il
» est vrai que vous n'en êtes pas plus coupable. Je ne
» vous ai prié de reyenir de Chantelle , ni je n'ai en-
» gagé Madame de Vendôme à vous mander chez
» elle , que pour vous en éclaircir. Il faut pour cela
» que je vous découvrc des choses dont le récit ré-
» pugne à mon honneur ; mais j'ai tant souffert de-
» puis deux mois , que je serai peut-être excusable ,
» si je fors des bornes que la plus sévere vertu m'a-
» voit prescrites. Elle fit ensuite asséoir le Prince , &
retenant la parole : » Vous avez plu (lui dit-elle)
» à une Princesse de qui mon sort a dépendu , & j'ai
» eu le malheur de plaire à un homme assez puissant
» sur son esprit : ils se sont apperçus des sentimens
» que vous aviez pour moi. Ils leur ont donné une
» furieuse jalouse , j'en ai été la victime ; ils m'ont
» forcée d'épouser Monsieur d'Alençon ; ils conti-
» nuent à me tourmenter de la plus horrible maniere

» du monde : Madame de Vendôme en a souvent été
» témoin. Ils croient que vous m'aimez encore : tant
» qu'ils le croiront, je ferai malheureuse. Je ne veux
» point descendre dans le détail de mes chagrins : ils
» vous feroient pitié. Vous pouvez aujourd'hui m'en
» éviter une partie. « Je ne vois pas, Madame (ré-
» pondit Monsieur de Bourbon) ce que je dois faire
» pour cela. S'il ne tient qu'à punir Monsieur de
» Bonnivet, je vous réponds de mon bras ; mais que
» puis-je contre Madame d'Angoulême ? « Il faut ju-
» stement le contraire (reprit Madame d'Alençon)
» il faut que vous ne vous apperceviez pas des senti-
» mens de Monsieur de Bonnivet ; que vous ne me
» voyiez plus, & que voyiez souvent Madame d'An-
» goulême. « Ah ! Dieu ! (s'écria le Prince) est-ce
» pour cela que vous m'avez rappelé de Chantelle ?
» Je ne verrai point tout ce que j'adore ; je feindrai
» d'aimer une Princesse que je hais, & qui vous a
» rendue malheureuse ? Je l'accablerai plutôt des plus
» outrageans mépris. « Je me suis trompée (ajouta
» Madame d'Alençon) lorsque je vous ai cru assez
» généreux pour me rendre le repos & la tranquilli-
» té que j'ai perdue. Qu'espérez-vous, Monsieur, de
» l'amour que vous avez pour moi ? Croyez-vous
» me vaincre par vos assiduités ? soupçonnez-vous
» ma foiblesse ? « Ah ! Madame, je vous crois (in-
» terrompit Monsieur de Bourbon) infiniment aima-
» ble & vertueuse. Je suis prêt de sacrifier ma vi-

» pour vous obéir ; mais ce que vous me demandez
» est plus difficile à faire que de mourir. Y songez-
» vous bien ? ne vous plus aimer ; aimer Madame
» d'Angoulême : cela n'arrivera jamais. Mes yeux ,
» mes actions me trahiroient. Il faut donc (dit Ma-
» dame d'Alençon en se levant) que je me fasse une
» habitude du malheur & de l'affliction. Adieu ,
» Monsieur , du moins n'ajoutez pas vos persécu-
» tions aux chagrins que je vais essuyer ». Ces paro-
les aceablerent l'insfortunate Prince. Il sentit toutes ses
forces l'abandonner , & Madame de Vendôme s'ap-
perçut qu'il tomboit à demi évanoui. Alors le cœur
de Madame d'Alençon fut touché de la plus vive pi-
tié. Madame de Vendôme lui dit qu'elle portoit la sé-
vérité trop loin , & qu'elle désespéroit un Prince dont
la passion n'avoit rien de criminel.

Monsieur de Bourbon étoit heureusement retom-
bé sur sa chaise ; Madame de Vendôme fut-elle-mê-
me chercher de l'eau. Elles en jeterent sur le visage
de ce Prince , qui peu après revint à lui. Madame de
Vendôme songea à lui donner un peu d'espérance.
“ Jusqu'où vous laissez-vous abattre ? Monsieur (lui
,, dit-elle) prenez-vous à la rigueur les paroles de
,, Madame d'Alençon ? Ce Prince jeta les yeux sur
Madame d'Alençon , il les vit couverts de quelques
larmes. “ Commandez-moi tout ce qu'il vous plaira
,, (lui dit-il) ma belle Princesse ; mais permettez-
moi de vous voir quelquefois. Rien à ce prix ne

„ me sera difficile. Hélas ! je ne vous demande rien
„ qui ne convienne à votre vertu. « Pourquoi me
„ voir (reprit la Princesse) puisqu'il m'est défendu
„ de vous aimer ? quelle espérance avez - vous ?
“ Point d'autre (interrompit Monsieur de Bourbon)
„ que de vous voir , de vous aimer , de mourir.
“ Oui , généreux Prince (dit Madame de Vendôme)
„ vous la verrez , je vous en assure ; vous avez tous
„ deux trop de vertu , pour que vos visites soient à
„ craindre ; & je vous promets de l'amener ici quand
„ vous le souhaiterez. » Vous êtes une bonne sœur
„ (répondit Madame d'Alençon , en souriant) & je
„ serai bien sous votre conduite.

Enfin Madame de Vendôme fit consentir Madame d'Alençon de voir quelquefois Monsieur de Bourbon chez elle ; mais Madame d'Alençon lui défendit de lui parler de sa passion. Le Prince s'engagea à adoucir Madame d'Angoulême. Ils se séparerent fort contents l'un de l'autre. Il sembloit à Madame d'Alençon que la présence de Madame de Vendôme levoit une partie de son scrupule. La contrainte que Monsieur de Bourbon alloit se faire pour l'amour d'elle , ne contribuoit pas peu à lui rendre ce Prince cher & aimable.

Dès le soir même Monsieur de Bourbon alla voir Madame d'Angoulême , & il lui témoigna plus d'empressement qu'il n'avoit accoutumé. Cette Princesse n'avoit garde de s'imaginer qu'elle dût à sa fille les

bonnétetés de ce Prince ; elle s'en applaudit , comme de la seule conquête qu'elle avoit souhaitée. Les jours suivans il continua à la chercher. Il n'évita plus sa conversation. A la vérité il ne put se forcer jusqu'à lui dire qu'il l'aimoit ; mais il voulut bien lui laisser le présumer. Cette seule pensée calma tous les transports de Madame d'Angoulême ; elle lui rendit sa belle humeur. Elle traita Madame d'Alençon avec plus de douceur : elle pria même Monsieur d'Alençon d'avoir pour elle plus de considération ; elle prit souvent son parti ~~contre ces époux bizarre~~. Enfin , Madame d'Alençon commença à respirer , & ne sentit plus toute la pesanteur du joug dont on l'avoit accablée.

Il parut même que la générosité de Monsieur de Bourbon reçut une récompense proportionnée ; il étoit avec Madame d'Angoulême , lorsque Monsieur de Valois lui vint apprendre que Monsieur de Montpezat , Gouverneur du Languedoc , venoit de mourir. Ce Prince les ayant quittés un moment après : « A qui , jugez-vous que ce Gouvernement corvienne ? dit Madame d'Angoulême à Monsieur de Bourbon ; & ce Prince lui ayant marqué n'y prendre aucun intérêt : « C'est vous seul (poursuivit-elle) qui pouvez le remplir ». Elle sortit en même tems , & le fut demander au Roi. Ce Prince le lui accorda avec joie. Le lendemain Monsieur de Bourbon s'habilloit encore , lorsqu'il reçut ce billet de cette Princesse.

Je trouve l'amitié bien faible, Monsieur, quand on attend pour agir que l'on ait recours à elle. Le Roi a permis de disposer du Gouvernement du Languedoc, vous le donnez ; mais ne bornez pas mon ordre. Quatre Armées agiront cette campagne ; l'une en Guyenne, l'autre en Italie, la troisième en Bourgogne, la quatrième en Picardie. Choisissez le Généralat de celle que vous voulez commander ; et soyez persuadé qu'il n'y a rien que votre succès ne puisse obtenir auprès de moi.

Louis de Savoie.

Monsieur de Bourbon fut trouble de la lecture de ce billet ; il se trouvoit accable d'un si grand nombre de bienfaits ; & il apprehendoit qu'on exigeât de lui une trop forte reconnaissance : cependant, comme il étoit sensible à tout ce qui pouvoit procurer de la gloire, il fut ravi de trouver des occasions d'en acquérir. Il alla sur le champ remercier Madame d'Agoultème, & il tâcha de paroître extrêmement touché de sa liberalité. Il la pria d'y mettre des bornes, & se contenta de lui demander le commandement de l'Armée de Guyenne ; mais elle le força de recevoir les provisions de l'un & de l'autre. Monsieur de Bourbon alla remercier le Roi du choix qu'il avoit voulu faire de lui ; & il fit faire son équipage. L'Armée commençoit à s'assembler proche Bourdeaux.

Avant que de partir, il pria Madame de Vendôme

de lui faire voir Madame d'Alençon. Cette Princesse se sentoit trop obligée à Monsieur de Bourbon pour lui refuser cette grace. Leur conversation fut tendre & animée. Madame d'Alençon lui avoua qu'elle lui étoit redevable du repos dont elle jouissoit. Le Prince lui raconta tout ce qui s'étoit passé entre lui & Madame d'Angoulême : il lui expliqua la peine que les bienfaits de cette Princesse lui faisoient. Madame d'Alençon trouva ce sentiment d'un parfait honnête homme. « Ne les refusez point, Monsieur (lui dit-elle) Madame d'Angoulême ne fait que prévenir le Roi : ils vous sont dûs. Il faut bien que la fortune répare d'un côté le mal qu'elle a fait de l'autre. »

Cependant les Armées se mirent en campagne ; & cette fatale année pensa voir la fin de la Monarchie : Monsieur de la Trimouille, qui conduisoit l'Armée d'Italie, y perdit une bataille qui coûta aux François le Duché de Milan ; le Maréchal de la Palice fuit en Bourgogne devant les Suisses. Ils assiégerent Dijon, & l'eussent emporté sans la prudence de Monsieur de la Trimouille qui s'étoit jeté dedans, & qui sauva la France, en sacrifiant la réputation de la Monarchie à son salut. Le Duc de Longueville, qui étoit à la tête de l'Armée de Picardie, fut encore plus malheureux. L'Empereur & le Roi d'Angleterre s'étant joints ensemble, gagnerent sur lui la bataille de Guinegate, où ils le prirent prisonnier, emportèrent Terouane,

& ne manquerent Paris que par leur mesintelligence.

Tant de funestes revers de fortune ne servirent qu'à relever la gloire de Monsieur de Bourbon. La victoire suivit l'Armée qu'il commandoit. Il chassa de Guienne le Roi d'Espagne qui avoit compté sur la conquête de cette Province : il le fatigua , ruina son Armée sans hazarder la bataille , entra même dans son pays , qu'il ravagea , & où il fit un butin inestimable.

Toute la France célébra le triomphe de Monsieur de Bourbon. Son Armée victorieuse rassura le Roi. Ce Prince fut reçu à Paris comme le libérateur de l'Etat. Quelle joie pour Madame d'Angoulême & Madame d'Alençon ! La première s'attribuoit l'honneur que Monsieur de Bourbon avoit acquis , parce que c'étoit elle qui l'avoit mis en état d'en acquérir ; la seconde scavoit bien que tous les lauriers de ce Prince ne faisoient que grossir le sacrifice qu'il lui offroit sans cause. Un scrupule de vertu combattoit sa joie secrète. Durant la campagne elle avoit souvent vu Madame de Bourbon. Elle se flattoit qu'en s'attachant à la femme de son Amant & à la sœur de son mari , elle résisteroit mieux au penchant qui la dominoit. M. de Bourbon vit à son retour Madame d'Angoulême & Madame d'Alençon : l'une comme une Princesse qu'il honoroit & qu'il respectoit ; l'autre comme une Maitresse aimable qui étoit l'âme de tous ses plaisirs.

Quelque confiance que le Roi prît en Monsieur de Bourbon , le repos de son peuple lui paroissoit bi-

plus précieux que l'espérance des conquêtes qu'il se promettoit : ainsi Monsieur de Longueville, qui étoit prisonnier du Roi d'Angleterre, ne lui eut pas plutôt fait sçavoir que ce Prince avoit de la disposition à la paix, qu'il lui envoya un pouvoir de traiter : elle fut conclue peu de jours après. La Princesse d'Angleterre fut le sceau de cette alliance. Le Roi la fit demander en mariage, & l'obtint. Ce bon Prince se flattoit d'avoir des fils : il ne faisoit pas réflexion qu'il étoit extrêmement cassé, & qu'il ne pourroit les élever, quand même il seroit assez heureux pour en avoir ; tellement que leur minorité rejetteroit la France dans les troubles dont le Règne de Charles VIII. son prédécesseur, lui fournissoit l'exemple.

Monsieur de Valois regarda ce mariage avec des yeux assez tranquilles, quoique les fils qui en pouvoient naître, le dussent priver du premier Royaume du monde. Le Roi le chargea d'aller recevoir la nouvelle Reine à Boulogne. Il s'y transporta avec la plus grande partie de la Cour. Cette Princesse éblouit les yeux du jeune Prince par son incomparable beauté. L'art & la nature s'étoient épuisés en sa faveur ; & il lui parut qu'il n'avoit rien vu de si beau dans la Cour de France, fertile en beautés éclatantes. Elle étoit accompagnée du Milord Brandon, Ambassadeur du Roi d'Angleterre : c'étoit le Favori de ce Prince ; & l'on pouvoit dire qu'il étoit parmi les Anglois, ce que la Reine étoit à l'égard des autres femmes. Une

grande tristesse le pénétrroit : il aimoit la Reine des ses plus jeunes années. Il en étoit aimé , il l'alloit perdre. Monsieur de Valois n'hésita pas à suivre ses premiers transports. Il devint amoureux de la Reine. Toute occupée qu'elle étoit du Milord Brandon , elle trouva ce Prince infiniment aimable. Elle étoit un peu coquette ; elle écouta volontiers l'un & l'autre. Dans cette disposition elle arriva à Paris. Le Roi son époux devint lui-même son Amant. Le Carnaval se passa dans toutes les fêtes qu'on a coutume de célébrer au mariage des Rois.

Monsieur de Boisi , Gouverneur de Monsieur de Valois s'apperçut de la nouvelle passion de ce Prince pour la Reine. Il lui parut qu'il la menoit trop loin : il alla le trouver. « Songez-vous bien à ce que vous faites (lui dit-il) en aimant la Reine , & en cherchant avec empressement ses faveurs ? Vous jouez à vous donner un Roi. Sa Majesté est sur le bord du tombeau , & bien éloignée d'avoir un fils ; je le scias de ses Médecins. Voulez-vous lui en donner un à qui la Couronne appartiendra ? c'est acheter bien cher un plaisir frivole. Soyez sage , Monsieur , & prenez garde que la Reine soit sage. On m'a dit qu'elle aime Milord Brandon : cet Anglois est arrivé à la Cour ; qu'y fait-il ? faites veiller sur ses actions ». Monsieur de Valois profita de cet avis. Il alla trouver Monsieur de Bourbon : il lui raconta tout ce qui se passoit. Ils firent venir de concert

Milord. « Vous aimez la Reine (lui dit Monsieur de Valois) je l'ai reconnu , mais je n'en abuserai pas. » N'espérez rien d'elle pendant la vie du Roi : je dois succéder à ce Prince ; je vous engage ma parole de vous la faire épouser , aussi-tôt que j'aurai la Couronne sur la tête : Monsieur de Bourbon sera mon garant ». Le Milord promit au Prince tout ce qu'il voulut. On ne se fia point tant à sa parole , qu'on ne mit des Dames auprès de la Reine , qui étoient autant de surveillantes. Madame de Valois trouva elle-même le moyen de toucher avec la Reine , presque toutes les nuits que le Roi n'y couchoit pas.

La paix avec l'Angleterre mit le Roi en état de penser à la conquête du Milanez : quarante mille hommes y étoient destinés , & Monsieur de Bourbon devoit les commander. Tant de gloire ne pouvoit le rendre heureux , parce que son cœur ne l'étoit pas. Il étoit obligé de se contraindre sans cesse avec Madame d'Angoulême ; & quoiqu'il ne lui témoignât rien qu'elle pût prendre pour de l'amour , il se reprochoit d'entretenir le sien.

Madame d'Alençon , depuis que ce Prince tenoit cette conduite , jouissoit d'un entier repos du côté de M. d'Alençon & de Madame d'Angoulême ; comme l'on est ingénieux à se faire des chagrins , elle reconnut bientôt que son cœur n'étoit pas tranquille. Les bienfaits de Madame d'Angoulême avoient agi un peu sur lui : ils avoient inspiré de la reconnoissance à M. de Bour-

bon ; elle craignit qu'ils ne lui donnassent de l'amour.
« Que fçais-je (disoit-elle) s'il feint véritablement ?
» peut-être il aime Madame d'Angoulême : elle est
» encore belle ; il en est aimé ; il lui doit la grandeur
» où il est élevé ». Un moment après elle faisoit ré-
flexion sur la cause de ces mouvemens. « Que me
» fait (disoit-elle) l'amour qu'il peut avoir pour cer-
» te Princesse ? est-ce la jalousie qui me tourmente ?
» Ah Dieu ! serois-je assez malheureuse pour aimer
» jusques-là Monsieur de Bourbon » ? Il est vrai que
la conduite de ce Prince , ses belles & glorieuses qua-
lités , la passion de sa mere , & le peu de mérite de
Monsieur d'Alençon , avoient accru sa flamme , sans
même qu'elle y eût pensé. Elle voulut combattre en-
vain des sentimens honteux pour elle , & avantageux
pour le Prince ; ils se trouverent assez forts pour trou-
bler son repos. Elle ne put s'empêcher de les faire
paroître à Monsieur de Bourbon la premiere fois qu'el-
le le vit chez Madame de Vendôme. « Qu'entre-
» vois-je , Madame ? (s'écria le Prince) vous paroîs-
» sez condamner la complaisance que j'ai pour Ma-
» dame d'Angoulême. Oubliez-vous que c'est vous-
» même qui me l'avez ordonné ? « Vous vous êtes
» facilement résolu à m'obéir (répondit Madame
» d'Alençon) & vous avez dû en être assez content.
« Moi satisfait , Madame ! (reprit Monsieur de Bour-
» bon) Ah ! ç'a été seulement de suivre vos ordres ;
» mais pourquoi apporté-je des raisons où les actions

» peuvent parler ? Je ne la verrai de mes jours :
» qu'il me fera aisé de le faire ! Voulez-vous que je
» je lui remette les bienfaits, dont elle m'a comblé
» moi, & qui me sont odieux ? « Non (lui dit Ma-
» dame d'Alençon) voyez-la ; mais voyez-la comme
» une amie. Elle espére que vous l'aimerez : détrom-
» pez-la ; dites-lui que vous ne la pouvez aimer.
« Ah, Madame (interrompit Monsieur de Bourbon)
» ne vaut-il pas bien mieux ne point avoir avec elle
» une explication qui me convient si peu, & qui....
« Vous ne l'aimez pas, Monsieur (lui répondit la
» Princesse) mais, à ce que je vois, vous la ména-
» gez. Vous êtes le maître de faire ce dont je vous
» prie ; mais ne venez plus me vanter ni votre fein-
» te ni votre amour : je scaurai bien ce que vous en
» aurez fait. « J'obéirai, Madame (s'écria le Prin-
» ce) j'obéirai ; mais songez que je vais sortir du
» caractère d'un honnête homme, & que ma sincé-
» rité fera peut-être retomber sur vous. « Ne
» vous en mettez point en peine (interrompit Ma-
» dame d'Alençon) je ne vous l'imputerai pas ».
Ils parlerent quelque tems, & la Princesse crut s'ap-
percevoir qu'elle étoit seule aimée de Monsieur de
Bourbon ; ce Prince se flata de n'être point haï. Un
enjouement agréable succéda à cette douce pensée :
ces deux personnes oublièrent pour un moment la
dureté de leur destin, qui les avoit séparés pour ja-
mais l'un de l'autre. Elles songerent seulement qu'el-

les s'aimoient , & qu'elles méritoient d'être aimées.

Dès le soir même on joua chez Madame d'Angoulême : Monsieur de Bourbon étoit auprès d'elle , & ils étoient assez loin du reste de la compagnie pour pouvoir parler sans être entendus. Madame d'Alençon regardoit jouer Monsieur de Valois ; mais ayant vu commencer la conversation entre Monsieur de Bourbon & Madame d'Angoulême , elle les regardoit de tems en tems , se doutant bien de ce qui en faisoit le sujet. « Je me fçais bon gré (dit Madame d'Angoulême à ce Prince) de vous avoir procuré les occasions de vous faire connoître ; sans cela la France eût ignoré qu'elle avoit en vous un Héros & un Libérateur. « Je n'ai rien fait , Madame (répondit Monsieur de Bourbon) que tout le monde n'eût fait en ma place. Je dois ces événemens au bonheur ; mais c'est à vous que je suis redévable de la confiance que le Roi m'a témoignée , & de l'honneur qu'il m'a procuré. Tout mon charme , Madame , c'est de n'avoir qu'une foible & imparfaite reconnaissance. « Et pourquoi (reprit Madame d'Angoulême) est-elle foible cette reconnaissance que vous pouvez avoir & vive & empresse ? « Je l'appelle foible , Madame (répondit le Prince) parce qu'elle ne peut égaler vos bienfaits ; mais du côté de mon cœur elle a une étendue proportionnée aux graces que vous m'avez faites. « Si cela étoit , Monsieur (reprit Madame d'Angoulême)

» me) nous serions quittes, & je ne scais si je ne
» vous en devrois point de reste; mais expliquez-
» moi, je vous prie, les bornes de votre reconnois-
» sance. « Elle n'en a point, Madame (reprit-il)
» elle a ajouté au respect, à la soumission, & à l'e-
» stime que j'avois pour vous, une amitié, si j'ose
» me servir de ce mot avec vous, qui a toute la vi-
» vacité, le zèle, & l'empressement que vous pou-
» vez désirer. « Quoi ! (interrompit la Princesse à
» demi irritée) votre cœur ne connoit-il pour moi
» qu'une amitié languissante & inanimée ? n'a-t-il
» rien senti auprès de moi, que des sentimens qu'il
» auroit pris pour un Prince son bienfaiteur ? « Ah,
» Madame ! (répondit Monsieur de Bourbon) il n'y
» a point de Prince que j'honore & que j'aime au-
» tant que vous. Mon amitié. . . . « Défaites-vous
» (lui dit-elle, toute transportée, & achievant de
» perdre toute modération) d'un mot qui m'offen-
» se. J'ai voulu de vous des sentimens plus vifs : j'en
» ai peut-être ressenti moi-même, & votre seule in-
» gratitude a pu vous aveugler jusques-là que vous
» ayez feint de n'en rien connoître ? « Non, Mada-
» me (lui dit le Prince) je ne me suis jamais flatté
» d'une pensée si téméraire ; mais quand j'en aurois
» été convaincu, suis-je le maître de mon cœur ? Si
» la raison inspiroit l'amour, je vous aurois adorée,
» puisqu'il n'y a personne que j'aye plus de raison
» d'aimer que vous ; mais cette malheureuse liberté

» qui naît avec nous , ne nous quitte pas à notre
» gré : elle est aveugle & sourde ; elle se roidit con-
» tre la raison ; elle est invincible , lorsque ce n'est
» pas elle-même qui travaille à se vaincre. Je suis né
» avec une espece de férocité ennemie de l'amour ; &
» soit que je le méprise , ou que je ne le connoisse
» pas , j'y suis insensible ; mais tout ce que le bon
» sens , la beauté , le mérite , l'élevation , peuvent
» donner de sentimens outre l'amour , je le ressens
» pour vous , Madame , & je ferai consister ma gloi-
» re à signaler ma reconnaissance. « Et que pouvez-
» vous faire (interrompit Madame d'Angoulême) si
» je ne veux que de l'amour ? mais (reprit-elle avec
» douceur) je vaincrai cette fierté naturelle. Vous
» aimerez sans doute. . . . « Je vous en flaterois
» envain (reprit durement le Prince) je dois mon
» cœur à Madame de Bourbon : ma vertu m'a fait
» faire de grands efforts pour le lui donner ; cepen-
» dant je sens bien qu'elle ne l'a pas. Jugez , Mada-
» me , si je puis vous le promettre. « Ah ! c'est pousser
» trop loin la fierté & l'insolence (dit la Princesse)
» & je les mériterais si je les laisse sans vengeance.

Après ces mots elle se leva , rouge de honte & de
colere , & passa dans un cabinet où Dona Léonora la
suivit. Madame d'Alençon n'avoit pas perdu un seul
de ses mouvemens. Quel triomphe pour elle ! Elle
pouvoit à peine se contenir. Monsieur de Bourbon
s'approcha d'elle : il remarqua sa joie ; son cœur en

tressaillit. « Que je serai heureux (lui dit-il tout bas) » si sa colere retombe sur moi feul » ! Madame d'Alençon feignit de ne le pas entendre ; mais en se levant, lorsque le jeu fut fini : « Elle ne retombera ni sur l'un ni sur l'autre , » lui répondit-elle. Ces deux Amans passèrent une heureuse nuit , Monsieur de Bourbon convaincu qu'il étoit aimé , Madame d'Alençon délivrée des tourmens de la jaloufie.

Madame d'Angoulême ne parut point le reste du soir. Des mouvemens de fureur & de haine l'agiterent avec une violence horrible : elle méditoit une furieuse vengeance ; elle se repentit de ses faveurs : l'amour succédoit à toutes ses résolutions ; il les anéantissoit. Elle se flatoit de toucher un jour Monsieur de Bourbon. « L'amitié (disoit-elle) est l'avant-coureur de l'amour ; contentons-nous de la sienne ; aimons-le. Pourra-t-il résister à ma tendresse ? Malheureuse (repronoit-elle) aimerois-je un ingrat , qui m'a traitée si indignement ? Ne me souvient-il plus de ma dignité , de ma vertu , ni de ma naissance » ? Souvent la passion qu'elle avoit cru voir à Monsieur de Bourbon pour sa fille , faisoit croître sa colere. « Peut-être ces deux Amans me trompent-ils (disoit-elle) » Ah , si j'en pouvois être instruite » ! Elle envoya chercher Monsieur de Bonnivet pour s'en informer. Ce Seigneur avoit été occupé depuis quelques mois de son mariage. Il avoit épousé Mademoiselle de Creveœuf , l'une des plus riches héritieres de Picardie ;

mais ce qu'il devoit à son épouse ; ne put dégager son cœur d'une passion violente. Il aima Madame d'Alençon encore après son mariage. « Je ne scais que vous répondre ? (dit-il à Madame d'Angoulême) Madame d'Alençon me fuit & me méprise ; mais Monsieur de Bourbon ne la voit point. Je les examinerai de plus près : ils ne peuvent long-tems tromper un Amant jaloux & malheureux.

Cependant le Roi tomba malade. On disoit que son amour pour la Reine lui en avoit fait donner des preuves, qui s'accommendoient mal avec sa foiblesse & son âge. Son mal s'irrita par les remèdes : au huitième jour on desespéra de sa vie. Il envoya chercher Monsieur & Madame de Valois. Il leur recommanda la Reine, & les pria de ménager les peuples sur lesquels ils alloient regner ; il les embrassa l'un & l'autre, & les fit retirer. Le lendemain il mourut dans la réputation du meilleur & du plus grand de tous les Rois.

Monsieur de Bonnivet alla saluer le premier Monsieur de Valois comme Roi, & toute la Cour suivit son exemple. Le nouveau Roi fut sacré peu de jours après à Reims avec la Reine, sous le nom de François I. Les peuples accompagnèrent son élévation d'acclamations & de souhaits heureux. Il ne s'occupa d'abord qu'à élever ses amis. Il ériga le Comté d'Angoulême en Duché en faveur de Madame d'Angoulême ; & déclara qu'il souhaitoit qu'on l'appellât seu-

lement Madame comme les Filles de France ; il donna à Monsieur de Bois la Charge de Grand-Maître de France , celle d'Amiral à Monsieur de Bonnivet , celle de Chancelier à Monsieur du Prat. Il ne pouvoit agrandir Monsieur de Bourbon , élevé par lui-même à tant de dignités ; mais il créa son frere Duc de Châtelleraut ; & Monsieur de Vendôme son cousin eut aussi sa Terre de Vendôme érigée en Duché & Pairie.

La faveur de Monsieur de Bonnivet surprit toute la France. On n'avoit jamais vu la Charge d'Amiral de France , la seconde Charge du Royaume , conférée à un jeune homme de vingt-deux ans ; mais son bonheur n'en resta pas-là. Le Roi l'honora de sa plus étroite confiance : il suivoit aveuglément ses conseils. Le nouvel Amiral alla prendre possession de sa Charge à l'Amirauté. Le Roi & toute la Cour y assisterent : Poyet , célèbre Avocat , fit le panégyrique de l'Amiral ; il l'éleva au-dessus de tous les Héros de l'Antiquité. Monsieur de Bourbon vit avec douleur le crédit de son Rival & de son ennemi. Madame d'Alençon n'en fut gueres moins affligée. Le reste de la Cour plia sous sa nouvelle puissance , & Madame elle-même , qui véritablement recevoit de lui plusieurs marques de respect & de confiance. La Cour étoit chez la Reine un foir que le Roi étoit enfermé avec l'Amiral. La conversation tomba sur ce dernier. « Il ne peut plus rien attendre de la libéralité du Roi (dit Madame de Vendôme) il lui a donné tout

» d'un coup la plus belle Charge qu'il y ait dans l'é-
» pée. « Vous oubliez (répondit Madame d'Alençon)
» que celle de Connétable est au-dessus. « Il est vrai
» (dit Madame) mais elle ne subsiste plus , & c'est
» avec bien de la justice : les Rois , pour ainsi dire ,
» se donnent des Compagnons en faisant un Conné-
» table. Louis XI. en pensa ressentir une funeste ex-
» périence. Il avoit donné l'épée au Comte de Saint-
» Pol. Ce Comte devint si puissant , qu'il fit la guer-
» re à son Maître. Il se défendit contre le Roi d'An-
» gleterre , & contre le Duc de Bourgogne ; & ce ne
» fut que par le concours de ces trois Puissances qu'il
» fut livré au Roi , qui lui fit trancher la tête. Cet
» exemple a fait peur aux Rois ses successeurs , &
» depuis nous n'avons point vu de Connétable. « Je
» ne pense pas que le Roi rétablisse cette Charge
» (dit Monsieur de Chatelleraut , en se mêlant en
» la conversation) ou il faudroit pour cela qu'il se
» trouvât une personne d'un mérite assez grand , &
» d'une fidélité si inviolable , que le Roi en fût plei-
» nement convaincu. « Quand même cela se trou-
» veroit (reprit Madame) il ne s'y exposeroit pas.

La Reine aimoit assez le jeu : elle proposa d'en faire un. Madame l'accepta , & s'associa avec Monsieur de Bourbon. Chacun chercha aussi un associé , afin que tout le monde fût intéressé au jeu qui étoit fort gros. Madame d'Alençon s'associa avec Monsieur le Grand-Maître ; mais je ne sais sous quel prétexte elle s'

leigna de la table , & s'assit seule dans un fauteuil. Le Roi peu de tems après sortit avec l'Amiral. Ce Prince étoit devenu amoureux de Madame de Châteaubriant en voyant son portrait. C'étoit une Comtesse Bretonne , belle en perfection , mais possédée par le plus jaloux de tous les hommes. On l'avoit prié de faire venir sa femme à la Cour : il l'avoit refusé opiniâtrement. L'Amiral avoit trouvé un secret de la faire venir ; il quitta le Roi pour l'aller mettre en usage. Le Roi joignit toute l'assemblée , & se plaignit en riant qu'on eût fait la partie sans lui ; & voyant Madame d'Alençon seule , il alla la joindre. « Nous » sommes donc les deux seuls qui ne jouons point » (lui dit-il en badinant) « Si vous vouliez (lui » répondit-elle à demi bas) nous jouerions ensemble ; mais j'ai peur que je ne voulusse jouer trop » gros jeu. « Il semble que vous parliez sérieusement » (lui dit le Roi sur le même ton) je vous promets » de jouer ce que vous voudrez. « Voudriez-vous » bien (lui dit-elle à l'oreille) jouer la Charge de » Connétable » ? Le Roi resta surpris , & ne dit mot quelque tems. Tout d'un coup il reprit la parole en riant , & lui dit : « Mais que jouerez-vous contre ? » Un redoublement d'amitié (répondit la Princesse) » qui me fera regarder dans mon Roi le meilleur de » tous les freres. « Si je gagnois (reprit le Roi) » vous n'y trouveriez pas votre compte : c'est pour- » quoi il vaut mieux que nous perdions tous deux.

» Donnez-moi un baifer pour gage de cette augmen-
 » tation d'amitié , & je vous donne la Charge de
 » Connétable ». En même tems il embrassa sa sœur,
 « Je fçais pour qui c'est (poursuivit-il) envoyez-le
 » moi demain matin ; mais gardez le secret l'un &
 » l'autre , & soyez sages (ajouta-t-il en riant) « Ah,
 » Monsieur ! (répondit Madame d'Alençon) n'al-
 » lez rien imaginer contre ce que vous me devez : je
 » vous jure que c'est la premiere faveur qu'il ait re-
 » çue de moi. « Il aura un assez beau destin (repit
 » le Roi) si vous lui en accordez encore une ou deux
 » de cette nature.

Le Roi & Madame d'Alençon rejoignirent la com-
 pagnie. Cette Princesse la quitta peu de tems après,
 pour ne pas laisser voir la joie qui l'occupoit. Madame
 de Vendôme ne jouoit pas : elle s'en alla avec elle
 & lui fit part de son secret : elle en partagea la joie.
 Elles allèrent chez Madame de Vendôme , où Ma-
 dame d'Alençon écrivit ce billet à Monsieur de Bourbon,

*Vous ne manquerez pas , Monsieur , de vous trou-
 demain au lever du Roi : j'en ai donné ma parole. J'a-
 honte quelquefois de songer que vous devez toute votre
 grandeur à une main ennemie.*

Le lendemain le Roi manda dans sa chambre tout
 son Conseil , composé des Princes du Sang & des
 grands Officiers de la Couronne. A peine étoit-il a-

semblé,

semblé, que Monsieur de Bourbon arriva, & se plaça à son rang. Peu de tems après le Roi entra dans son cabinet, & en sortit, tenant en sa main une épée enrichie de pierreries. « Quelques-uns des Rois mes » Prédécesseurs (dit ce Prince avec une majesté dignie de son rang) n'ont pas rempli la dignité de Connétable. Je n'ose l'imputer à une politique basse & foible ; je m'imagine plus facilement qu'ils n'ont pas rencontré un mérite assez élevé, ou une expérience assez consommée. Je crois avoir trouvé l'un & l'autre dans la personne de Monsieur de Bourbon : c'est à lui que j'ai confié l'épée de Connétable.

Le Roi finit son discours, & laissa tout son Conseil également surpris & confus ; car il ne l'avoit pas convoqué pour écouter ses avis, mais pour lui déclarer ses volontés : l'Amiral sur-tout frémissoit de rage. Le Roi présenta son épée à Monsieur de Bourbon : il n'étoit guere moins étonné que les autres. Il la reçut à genoux, & témoigna sa reconnoissance au Roi en des termes également forts & nobles. Un Heraut publia à haute voix, que Charles de Bourbon étoit Connétable : tout le monde le félicita. L'Amiral lui-même se vit forcé de lui faire une honnêteté : Madame apprit le choix du Roi de la bouche de l'Amiral, & en sentit un violent dépit. Ils coururent tous les deux trouver le Roi. Madame osa lui en faire des reproches, & l'Amiral des plaintes ; mais il leur répondit

dit d'une maniere qui leur imposa silence. « Je pren-
» drai vos conseils , Madame (dit-il à sa Mere) lors-
» qu'il s'agira de régler ma Maison , ou de pourvoir
» ma famille ; mais pour gouverner mon Etat , je
» n'ai besoin de personne ». Il les quitta assez du-
rement. Madame reconnut alors qu'il ne s'agissoit
plus d'user d'autorité avec lui ; qu'il n'étoit plus ce
Duc de Valois , soumis à sa conduite ; & qu'il ne fal-
loit employer auprès de lui que l'adresse & la dou-
teur : cependant elle se ligua avec l'Amiral , pour
nuire au Connétable : car elle croyoit que la haine
avoit succédé à l'Amour ; & elle se trompoit d'autant
plus , que cette haine étoit la marque infaillible de la
tendresse.

Le Connétable alla le jour même chez Madame de Vendôme , & y trouva Madame d'Alençon. Il se jeta
à ses piés touché de tendresse & de reconnoissance :
« N'étois-je pas assez attaché à vous , Madame , (lui
» dit-il) par les liens les plus forts ? vous voulez que
» je devienne ingrat par un bienfait au-dessus de la
» reconnaissance. Hé bien , Madame , je le reçois ;
» je me plaindrois si j'étois redévable en ce point ;
» tout autre qu'à vous ; mais il est juste que celui
» qui ne vit que pour vous , ne tienne rien que de
» vous : car ne croyez point que je tienne de Madame
» les honneurs qu'elle m'a procurés : c'est encore à
» vous que je les impute. C'est mon amour soumis
» tendre , qui m'a fait suivre vos ordres , en les au-

» ceptant. « Généreux Prince (répondit Madame d'Alençon) je vous dois quelque chose de plus précieux que les honneurs & les dignités : cette dernière étoit peut-être la seule digne de vous. Je ne craindrai plus les bienfaits de Madame : je vous l'avouerai , j'ai eu la foiblesse d'appréhender qu'ils ne vous gagnassent. Nous combattrons désormais à armes égales. Voyez Madame , je vous l'ordonne , regagnez ses bonnes graces , il ne vous sera pas difficile , & je vous en tiendrai compte ». Monsieur de Bourbon fut transporté des bontés de cette Princesse , & il prit sa main pour la baisser , mais elle la retira avec vitesse. « Si mes bontés (lui dit-elle) vous font oublier que je suis femme du Duc d'Alençon , scâchez , Monsieur , que je scâurai vous en priver pour jamais ». Le Connétable fut obligé de lui en demander pardon : elle promit de le voir le plus souvent qu'elle pourroit.

Madame d'Angoulême fut surprise des soins du Connétable. Comme il est naturel de se flater , elle crut que ce Prince lui rendroit un jour justice. Elle qui parla donc malgré tout son dépit ; mais elle lui trouva encore ces termes réservés , qui ne sortoient jamais du respect & de la reconnaissance : cependant son penchant l'emporta. Elle ne put s'empêcher d'aider ce Prince , & de lui laisser voir qu'elle avoit ouïé l'espèce d'affront qu'il lui avoit fait.

Le Roi tint exactement parole au Milord Brandon.

Lorsque les trois premiers mois du deuil de la Reine douairière furent passés, il consentit qu'il l'épousât, & risqua par cette conduite à se brouiller avec le Roi d'Angleterre ; mais le Milord fut plus heureux qu'il ne l'espéroit. Le Roi d'Angleterre approuva ce mariage après qu'il fut fait ; il rappella en Angleterre sa sœur & son mari, qu'il avoit créé Duc de Suffolc. La Princesse son épouse ne perdit point le titre qu'elle avoit porté : on l'appella la Duchesse Reine.

Presque aussi-tôt le Roi se mit à la tête de son Armée, & marcha avec le Connétable à la conquête de Milan. Qui eût pu résister à un Prince passionné pour la gloire, suivi des plus braves soldats de l'Europe, & accompagné d'un Général expérimenté ? Les François passèrent par les Alpes dans une saison & par des chemins impraticables. Le Connétable par une intrigue heureusement conduite conquît Genes. Les Suisses éprouverent la valeur du Roi à Marignan : le Connétable y commandoit l'Avant-garde : ce qui est la principale & la plus honorable fonction de sa Charge. Qu'il parut grand dans cette bataille ! Les François croyoient marcher à la victoire, en suivant ses ordres. Les Suisses furent battus sans résistance. Le Milanez fut le prix de cet heureux succès. Le Roi ne crut pas pouvoir le confier en de meilleures mains qu'en celles du Connétable : il l'en établit Vice-Roi, & revint à Paris goûter les fruits de sa conquête entre les bras de la belle Comtesse de Châteaubriant.

Cette nouvelle élévation chagrina le Connétable : elle l'éloignoit de Madame d'Alençon. Au milieu de tant de lauriers , il soupiroit pour elle. Son bonheur étoit de la voir : il en étoit privé. Cette Princesse n'étoit guere plus tranquille que lui. L'Amiral avoit fait des efforts incroyables pour se vaincre sur la passion qu'elle lui avoit inspirée. L'inégalité de leur naissance , sa vertu , ses mépris , au lieu de l'abatre , l'avoient irrité. Depuis l'absence du Connétable , il ne la quittoit presque jamais : il avoit même fait en quelque maniere le Roi son confident. Ce Prince avoit témoigné à sa sœur , qu'elle ne lui feroit pas plaisir de le brusquer à tous propos , comme elle fai-
soit auparavant.

Monsieur le Grand-Maître pour qui le Roi conser-
voit de grands égards , étoit mort depuis peu : l'Ami-
ral étoit resté le seul favori. Sa puissance ne connois-
soit point de bornes , d'autant plus qu'il s'étoit joint
étroitement avec Madame & Madame de Château-
briant. Il étoit un jour à la chasse , éloigné de son
équipage , suivi seulement de deux Gentilshommes ,
lorsqu'il apperçut un courrier. Il le reconnut aussi-tôt
pour être au Connétable : c'étoit heureusement un
des espions qu'il avoit mis auprès de ce Prince. Il
fut de lui qu'il étoit chargé de trois paquets. L'A-
miral ouvrit sa valise : il en trouva un pour le Roi ;
le second pour Madame la Connétable ; le troisième
s'adressoit à Madame de Vendôme. Il crut que ce troi-

sième pouvoit l'éclaircir de ce qu'il souhaitoit avec tant de passion de sçavoir. Il retourna à Paris à toutes brides. Lorsqu'il fut arrivé chez lui avec le courrier, il décacheta ce troisième paquet : il trouva dedans deux Lettres ; une sans adresse, & une pour Madame de Vendôme. Il commença par cette dernière.

Qui, Madame, les momens que j'ai passés avec vous, m'ont plu davantage que la dignité où l'on m'a élevé : je les regréte tous les jours, & ma douleur est de ne sçavoir quand je pourrai les retrouver. Je ne sçais si l'on me rend cette justice : on le doit. Vous aurez la bonté de rendre à cette aimable personne la Lettre que j'ai jointe à la vôtre. Ah ! Madame, si vous pouviez l'engager à me faire réponse, que je vous aurois d'obligations : cela seroit capable de charmer la dureté de mon exil. C'est, Madame, &c.

L'Amiral extrêmement ému, ouvrit l'autre Lettre avec une promptitude extraordinaire ; il y trouva ces mots :

Ne craignez-vous point, Madame, d'outrer la vertu ? voilà la troisième Lettre que je vous écris, & vous perçevrez dans un cruel silence. Ne désespérez pas, Madame, un malheureux, qui ne peut plus vivre, sans avoir quelque liaison avec vous ; lorsque j'étois à la Cour, il fallait que je vécusse dans une contrainte éternelle ; mes yeux, mes paroles étoient composées, j'affectois jusqu'à mes démarches ; mais enfin je vous voyois : c'en étoit

assez, Madame, ce plaisir seul me faisoit oublier mes malheurs. Je ne songeois en vous voyant, à rien autre chose finon que je vous aimois : quelquefois vous témoigniez être sensible à ma douleur ; mais à présent je me trouve dans un autre Royaume, sans amis, sans consolation. Hé quoi, trouvez-vous qu'il soit plus criminel d'écrire que de parler ? je ne vous demande pas des paroles flatteuses & tendres, ne m'écrivez que ce que vous me dîiez. Que je voye que vous songez à moi ; mais hélas ! il n'en est peut-être rien. M'auriez-vous oublié ? Je n'aimerai plus ni la vie ni les grandeurs, si je suis tombé dans cette effroyable disgrâce.

L'Amiral ne se trouva guere plus fçavant par la lecture de ces deux Lettres : ce n'est pas qu'il ne soupçonnât la vérité, mais il n'en étoit pas convaincu : cependant comme tout convenoit assez à Madame d'Alençon, il alla trouver Madame, & lui communiqua ces deux Lettres. Cette Princesse fut de son sentiment ; mais pour s'en assurer davantage, ils recacheterent ces Lettres avec beaucoup d'adresse, & les rendirent au courier, qui avoit charge d'en rapporter la réponse au Connétable. Ils le chargerent de leur montrer auparavant. En effet, deux jours après il leur remit une Lettre de Madame de Vendôme, qui en contenoit une autre. Quel fut l'étonnement de Madame & de l'Amiral, lorsque l'écriture de Madame d'Alençon frapa leurs yeux ! ce fut un coup de foudre pour tous les deux ; enfin l'Amiral y trouva ce peu de mots :

Je ne scais, Monsieur, pourquoi vous me pressez tant de vous écrire. Votre vertu est bien relâchée, si vous trouvez la mienne rigide. Vous m'avez, ce me semble, assez fait faire de choses contre la sévérité que je m'étais imposée : sachez que je me les reproche tous les jours. Ne vous attendez point de recevoir de moi régulièrement des Lettres ; cela est inutile, & je ne scaurois m'y répondre. Ne croyez pas que je vous oublie jamais ; je serrois peut-être plus heureuse, si je le pouvois faire : je vous en dis trop, que seroit-ce, si j'allais vous mander que je crains moi-même que vous ne m'oubliez ?

Ils recacheterent ces Lettres avec la même adresse que les autres, & renvoyerent le Courier, à qui ils donnerent une grosse somme d'argent pour récompenser sa trahison, & pour l'exciter à de nouvelles. Ils resterent tous les deux dans l'état du monde le plus terrible. La jalouſie, la colere, le dépit, la fierté, les tourmenterent de la plus horrible maniere du monde. Toutes ces passions aboutirent à une résolution de se venger du Connétable, qu'ils jurerent l'un & l'autre avec des sermens proportionnés à leur fureur.

Madame d'Alençon en effuya les premiers transports. Madame la traita avec la dernière dureté : elle inspira à Monsieur d'Alençon des sentimens injustes. Il renouvela ses premières brutalités ; mais la Princesse s'en étant plainte au Roi en des termes extrêmement forts, il en fit une aigre réprimande à Monsieur d'Alençon, esprit timide & irresolu, qui lui obéit aveu-

glement,

glement. Ainsi Madame & l'Amiral tournerent toute leur vengeance contre le Connétable. Ils projettèrent sa disgrâce avec Madame de Châteaubriant, en lui promettant la Viceroyauté de Milan pour le Vicomte de Lautrec son frere: le Chancelier agit aussi de concert avec eux. Tous ensemble détournèrent les fonds & les munitions destinés pour le Milanez. Le Duché avoit été menacé par l'Empereur Maximilien: il avoit mis soixante mille hommes sur pié pour le conquérir. Le Connétable crioit au secours: on le traitoit auprès du Roi de Prince timide. « L'Empereur (disoit l'Amiral) est bien éloigné de penser à des conquêtes, lui qui n'a jamais su conserver ses Etats ».

Cependant l'Empereur descendit comme un foudre dans le Milanez. Les ennemis du Connétable l'apprirent avec joie, croyant qu'il alloit succomber. Il les trompa glorieusement: ce grand Prince mit en usage toute sa valeur & toute son adresse; il maintint les soldats dans le devoir sans argent; il résolut de périr sous les ruines de Milan. Sa résolution étonna l'Empereur, qui ne vouloit que des conquêtes aisées. Le Connétable lui débucha une partie de ses troupes: il remplit son esprit de soupçon & de défiance; enfin il se réduisit à prendre honteusement la fuite. Son armée débanda presque aussi-tôt. Le Connétable demeura vainqueur, sans avoir perdu un seul de ses soldats.

Ces nouvelles jeterent toute l'Europe dans un

étonnement prodigieux. Le Connétable en devint l'admiration. La Cour de France fut celle qui lui en donna le moins. Madame, l'Amiral, Madame de Châteaubriant, employèrent tout leur esprit à diminuer sa gloire. Le Roi qui ne pénétrait pas leur malice, entroit dans leurs sentiments.

Le Connétable ne fut point si aveuglé de son bonheur, qu'il ne reconnût la grandeur du péril qu'il avait évité: il ne se flata point d'un pareil succès. Le refus qu'on avoit fait de le secourir, lui fit connoître qu'on avoit formé le dessein de le laisser périr: ainsi en donnant avis au Roi du bonheur de ses armes, il lui demanda pour récompense qu'il lui envoyât un successeur. Madame de Châteaubriant embrassa avidement cette occasion: elle demanda le Gouvernement de Milan pour Monsieur de Lautrec. Le Roi sans faire de réflexion sur l'injustice qu'il alloit faire, le lui accorda; & envoya ordre au Connétable de revenir à la Cour.

Il eut plus de joie de se rendre dans un lieu où il n'avoit de voir Madame d'Alençon, que de chagrin d'être privé du premier Gouvernement de l'Europe. Il ne vit plus cette Princesse chez Madame de Vendôme. Madame d'Alençon avoit su de Dona Léonor que Madame étoit informée de l'intelligence que le Connétable entretenoit avec elle par le moyen de cette Princesse. Ils ne pouvoient pénétrer comment elle l'avoit apprise; mais pour prévenir les suites

ce soupçon, ils convinrent qu'ils se verroient chez Madame de la Roche-sur-Yon. Madame de Vendôme répondit de sa fidélité & de son affection : elle étoit sa cousine germaine & sa meilleure amie.

Cependant le Roi s'ndispoloit de jour en jour contre le Connétable. Sa mère, son favori, sa maîtresse : tout ce qu'il voyoit auprès de lui décrioit la conduite de ce Prince. Ils faisoient remarquer au Roi la fierté du Connétable ; son train presque aussi superbe que celui de Sa Majesté ; son crédit auprès des gens de guerre ; ses richesses immenses ; la vaste étendue de ses terres ; & qu'il partageroit le Royaume, lorsqu'il voudroit se soulever contre lui. Dans ce moment le Roi se repenroit d'avoir élevé si haut le Connétable.

Quelque temps après se fit cette célèbre entrevue des Rois de France & d'Angleterre entre Ardres & Guines. Tous deux étoient jeunes, galans, magnifiques, accompagnés d'une Cour somptueuse : ils goûterent tous les plaisirs que le luxe a introduits, & que la volupté la plus fine peut inventer. Leur entrevue se fit dans un camp spacieux, orné de plusieurs tentes de drap d'or, rempli de tout ce que l'œil peut imaginer de riche & de précieux. Les plus belles Dames de la Cour relevaient ce superbe spectacle ; les tournois, les festins, l'amour, la comédie, le jeu, succédoient les uns aux autres : c'étoit-là l'empire des plaisirs & de la mollesse.

Madame d'Alençon étoit peut-être le plus bel or-

G ij

nement de cette magnifique assemblée. Le Roi d'Angleterre fut ébloui de sa beauté, & l'on reconnut bien-tôt que son cœur avoit été touché par cette belle Duchesse. L'Amiral toujours méprisé n'en étoit pas moins amoureux. Il se lassa enfin d'une constance si inutile ; & comme il n'avoit pas moins de hardiesse que d'amour, il résolut à quelque prix que ce fût, de satisfaire enfin sa passion & sa vengeance : ni la vertu, ni le devoir, ne furent capables de le retenir. Il forma ce projet avant l'entrevue des deux Rois, & l'exécuta d'une maniere à laisser entrevoir, s'il avoit plus d'esprit que d'impudence. Le Camp Royal, comme je l'ai déjà dit, étoit entre Ardres & Guines : la première de ces deux Villes étoit au Roi, la seconde étoit au Roi d'Angleterre. On passoit le jour dans le Camp, mais le soir la Cour de France se retirloit à Ardres, celle d'Angleterre à Guines. Le Roi avoit chargé l'Amiral de pourvoir aux logemens de la Cour. Il l'avoit fait d'une maniere qui ne pouvoit être mieux entendue, & il y avoit trouvé une occasion favorable à son dessein. L'appartement de Monsieur d'Alençon avoit deux étages : ce Prince devoit avoir le second, Madame d'Alençon devoit occuper le premier, où il y avoit deux chambres seulement ; la première pour les filles d'honneur de la Duchesse, la seconde pour elle-même : or dans la chambre de cette Princesse l'Amiral avoit fait pratiquer à côté du lit une trappe qui voyoit d'autant moins, que la chambre étoit boîte

& parquetée. Cette trape donnoit dans l'appartement de l'Amiral : il avoit eu soin qu'elle s'ouvrît sans faire aucun bruit.

Il résolut d'entrer la nuit dans la chambre de Madame d'Alençon par cette trape, & d'employer la violence même pour satisfaire un amour parvenu jusqu'à la fureur. Toute la précaution qu'il prit au milieu de son emportement, fut d'engager Brion & Rocheport, deux de ses amis, d'enivrer ce jour-là Monsieur d'Alençon jusqu'à lui ôter la raison. Il fut exactement obéi. On emporta le Due ivre mort dans son lit. Madame d'Alençon joua chez la Reine jusqu'à minuit. A cette heure-là elle se retira ; & s'étant couchée, ses filles sortirent de sa chambre. Elle s'endormit profondément. L'Amiral sortit de chez la Reine en même temps que Madame d'Alençon ; & s'étant enfermé dans sa chambre, il écouta près la trape, jusqu'à ce qu'il entendit les filles de la Princesse la quitter. Alors il se déshabilla, prit une chemise parfumée, & une robe de chambre : en cet équipage d'homme à bonne fortune, il ouvrit la trape, & entra dans la chambre de Madame d'Alençon.

Malgré son intrépidité & la violence de sa passion, il se trouva saisi de frayeur, sur le point d'achever son entreprise ; mais rejetant bientôt ces timides pensées, il quitta sa robe de chambre, & se coucha auprès de la Princesse. Elle s'éveilla au bruit qu'il fit ; mais il acheva bientôt de l'éveiller par mille baisers

pleins de flamme. Madame d'Alençon les recevoit
 prévenu que c'étoit Monsieur d'Alençon. Elle dis-
 seulement : « Quoi, c'est vous, Monsieur ? » L'Ami-
 ral répondit à demi-bas, « Oui, Madame ». Mais
 quelque déguisement qu'il eût affecté, cette voix pa-
 rut étrangère à la Princesse. « Comment (lui dit-elle)
 » êtes-vous venu sans lumiere ? » (il avoit accou-
 mé d'en apporter.) L'Amiral ne répondit rien à ce-
 te nouvelle demande ; mais il tâchoit d'avancer ses
 affaires. Ce silence redoubla le soupçon de Madame
 d'Alençon. Elle repoussa l'Amiral, qui de son côté
 l'embrailloit assez fortement. « Parlez, (lui dit-elle),
 » en se levant à demi) pourquoi vous taisez-vous ?
 Les plus tendres caresses étoient toute la réponse de
 l'Amant. Enfin elle se débarrassa de ses bras, &
 voulut lever. « Où voulez-vous fuir, Madame ? (lui
 dit l'Amiral) longez combien il y a de temps que
 » je meurs d'amour pour vous. Le moment est ven-
 » que vous devez. . . . « Insolent (lui dit la Da-
 » chesse) perds-tu la raison & l'honneur ? As-
 » oublié que je suis la sœur de ton Roi ? « L'amour
 » (répondit l'Amiral) ne connaît point de dignité
 » & il faut que je meure, ou que je vous possède
 » Meurs donc (répondit fierement la Princesse)
 » tu ne me posséderas jamais. « Ne faites point (lui
 dit-il) un éclat inutile : personne ne sait que
 » suis ici ; n'informez pas le public de notre avenir
 » re. Je vous adore : vous êtes sûre de mon respo-

» & de ma discrétion. « Oh (reprit la Duchesse) tu
» n'auras rien dont tu puisses te vanter ».

Alors véritablement il se commença une espèce de combat entre ces deux personnes. L'Amiral avoit remarqué, qu'elle évittoit de faire du bruit malgré toute sa résolution : profitant de cette remarque, il cessa de l'épargner, & la fit récouper avec assez de violence. La Duchesse cessa à son tour de se contraindre : elle étoit forte & vigoureuse, elle se défendit avec les pieds & les mains. Ses ongles enfoncerent dans la chair tendre & délicate de l'Amiral. Elle lui fit cinq ou six égratignures au visage, elle lui donna aussi des coups de poing ; enfin elle le mit tout en sang. Il s'arrêta, honteux de son destin, & las d'un combat inégal : car il n'étoit pas assez brutal pour fraper Madame d'Alençon. « Bonnivet (lui dit-elle) tu
» t'y prens mal : on ne gagne les Dames que par le
» respect & la soumission. « J'en ai eu trop long-temps
» inutilement (lui répondit-il) & en même temps il recommença à la tourmenter. La Princesse se sentit épaisse ; & craignant de succomber, elle appela ses filles à haute voix, & elle redoubla ses cris si fréquemment, qu'elle les éveilla. L'Amiral entendit du bruit, & vit bien qu'il falloit se sauver : il gémit & soupira de rage ; mais enfin il se hâta : il repassa par la trappe & la referma.

Madame d'Alençon demeura dans une agitation extrême : elle fit rester une de ses filles dans sa chambre,

& dès le matin elle alla trouver le Roi. Elle se jeta à ses pieds, & lui demanda justice : elle lui conta toute l'insolence de son favori ; mais elle ne trouva pas un Prince bien sensible à son injure. Il l'embrassa véritablement avec tendresse : « Que voulez-vous que je fasse (lui dit-il) à un homme que l'amour rend extravagant ? c'est un effet de votre beauté : croyez à moi , il est assez puni. Lui trouverez-vous un supplice plus grand que la confusion & le désespoir ? »

Il est vrai que l'Amiral étoit pénétré des mouvements d'une rage violente : il ne sortit point de quinze jours , parce qu'il lui fallut ce temps-là pour guérir les égratignures de son visage. Le Roi fut assez malicieux pour l'aller voir. « Qu'avez-vous , l'Amiral (lui dit-il) n'est-ce point quelque fortune amoureuse ? » L'Amiral reconnut au visage du Roi , qu'il étoit informé de son action : il se tut & rougit de honte. « Ne soyez point fâché de votre aventure (continua le Roi) il vous en auroit plus coûté , si elle vous avoit mieux réussi ».

La Cour retourna à Paris , & l'insolence de Bonnier fut bientôt publiée. On s'étonna que le Roi eût jusque-là de l'indulgence pour son favori. Le Connétable l'apprit avec indignation : il demanda à Madame d'Alençon permission de la venger. « J'y consentis volontiers (reprit la Princesse) si ma réputation n'y étoit pas intéressée ; mais ce seroit l'exposer , & vous avez trop de considération pour ne pas pour le faire ».

La Connétable accoucha d'une fille à Chantelle. Le Connétable pria le Roi & la Reine de la tenir sur les Fonts. Toute la Cour les suivit à Chantelle. On ne peut exprimer la magnificence & la superbe réception que le Connétable fit à leurs Majestés : il alla les recevoir, suivi de deux mille Gentilshommes ses feudataires, habillés de velours & la chaîne d'or au cou. Toute la Cour fut logée commodément à Chantelle. Tous les plaisirs qu'elle goûte à Paris, s'y trouverent ; & la table du Roi fut servie avec une propreté, une délicatesse, & une magnificence incroyable. Le Connétable fit toute cette dépense, & régala tous les Courtisans de présens. Sa bonne humeur en inspiroit au reste de la Cour ; mais le Roi avoit un secret dépit de se voir égaler par un de ses sujets. Madame & l'Amiral, qui étoit parfaitement rentré en grace, empoisonnerent toutes ses actions. Le Roi se repentit de l'avoir fait si grand, & résolut de l'abaïsser. Il commença à devenir plus froid à son égard ; & il lui fit essuyer des mortifications, qui eussent bientôt fait quitter la Cour au Connétable, si Madame d'Alençon ne l'y eût retenu. Madame avoit engagé dans son parti le Duc d'Alençon son gendre : ce fut de lui qu'elle se servit pour chagriner le Connétable de la maniere du monde la plus sensible.

Après la mort de l'Empereur Maximilien, le Roi & l'Archiduc d'Autriche avoient prétendu à l'Empi-

ce. L'Archiduc ayant été le plus heureux, fut élu par tous les Electeurs & prit le nom de Charles-Quint. Une guerre sanglante fut la suite de cette concurrence. Les deux Princes se mirent à la tête de leurs troupes, & résolurent de décider leur querelle dans une bataille : les Armées se trouverent en présence près de Valenciennes. Madame étoit au Camp avec le Roi ; & ce fut sur un théâtre si célèbre, que cette Princesse, qui croyoit hâir le Connétable, résolut de lui faire recevoir le plus sanglant de tous les affronts. C'étoit un ordre aussi ancien que la Monarchie, que les Connétables commandaient l'Avant-garde aux batailles que le Roi donne en personne ; & c'étoit la prérogative de leur Charge la plus glorieuse & la plus essentielle. Madame excita Monsieur d'Alençon à demander au Roi l'honneur de commander l'Avant-garde : il lui représenta qu'il avoit l'avantage d'être son beau-frère, & le premier Prince de son Sang ; qu'il ne pouvoit se résoudre d'obéir au Connétable, qui n'étoit que le second ; que ce n'étoit pas qu'il prétendît égaler son expérience à la sienne, mais qu'il auroit sous lui le Maréchal de Châtillon, de l'habileté duquel Sa Majesté ne doutoit pas.

Le Roi eut quelque peine à faire une injonction si criante au Connétable ; mais il fut tellement persécuté par Madame, qu'il envoya dire au Connétable, qu'il lui avoit destiné le commandement de l'Arrière-garde, & qu'il le prôtoit de céder celui de l'Avant-

garde à Monsieur d'Alençon. Ce fut l'Amiral qui porta cet ordre au Connétable, & qui eut le plaisir de lui voir ressentir la plus cruelle douleur du monde. Il marcha sur le champ à la tente du Roi, & il demanda à Sa Majesté avec une noble fierté, quelle marque de lâcheté elle avoit remarquée en lui, qui la portât à le priver de la principale fonction de sa Charge. Il lui remontra avec une Eloquence soutenue de toute la vivacité possible, que ce n'étoit point dans les Armées que le rang des Princes du Sang étoit marqué; qu'à la Cour il se seroit un honneur de céder le pas à Monsieur d'Alençon; qu'il scavoit bien qu'un jour il pourroit être son Roi; & qu'alors il le serviroit avec la même soumission & la même fidélité qu'il servoit Sa Majesté; mais qu'aujourd'hui on étoit dans un Camp, où l'on n'a de rangs que ceux des dignités militaires; qu'un Prince dans les Volontaires obéit à son Commandant, peut-être sorti d'un sang obscur. Il supplia le Roi de se ressouvenir, que Monsieur d'Alençon n'avoit jamais fait cette difficulté, & qu'à la conquête de Milan il avoit servi sous ses ordres; enfin il finit par une foule d'exemples semblables, qu'il racontoit au Roi avec une rapidité, qui augmentoit la confusion de ce Prince.

Mais la force de ses raisons ne fit pas revenir le Roi: il se contenta de lui répondre avec douceur, qu'il examineroit son droit en temps & lieu; mais qu'il commençât par obéir, & qu'il le vouloit ainsi. Le

L'Archiduc ayant été le plus heureux, fut élu par tous les Electeurs & prit le nom de Charles Quint. Une guerre sanglante fut la suite de cette concurrence. Les deux Princes se mirent à la tête de leurs troupes, & résolurent de décider leur querelle dans une bataille : les Armées se trouverent en présence près de Valenciennes. Madame étoit au Camp avec le Roi ; & ce fut sur un théâtre si célèbre, que cette Princesse, qui croyoit hâir le Connétable, résolut de lui faire recevoir le plus sanglant de tous les affronts. C'étoit un ordre aussi ancien que la Monarchie, que les Connétables commandassent l'Avant-garde aux batailles que le Roi donne en personne ; & c'étoit la prérogative de leur Charge la plus glorieuse & la plus essentielle. Madame excita Monsieur d'Alençon à demander au Roi l'honneur de commander l'Avant-garde : il lui représenta qu'il avoit l'avantage d'être son beau-frère, & le premier Prince de son Sang ; qu'il ne pouvoit se résoudre d'obéir au Connétable, qui n'étoit que le second, que ce n'étoit pas qu'il prétendit égaler son expérience à la sienne, mais qu'il auroit sous lui le Maréchal de Châtillon, de l'habileté duquel Sa Majesté ne doutoit pas.

Le Roi eut quelque peine à faire une injustice si criante au Connétable ; mais il fut tellement persécuté par Madame, qu'il envoya dire au Connétable, qu'il lui avoit destiné le commandement de l'Arrière-garde, & qu'il le prioit de céder celui de l'Avant-

garde à Monsieur d'Alençon. Ce fut l'Amiral qui porta cet ordre au Connétable, & qui eut le plaisir de lui voir ressentir la plus cruelle douleur du monde. Il marcha sur le champ à la tente du Roi, & il demanda à Sa Majesté avec une noble fierté, quelle marque de lâcheté elle avoit remarquée en lui, qui la portât à le priver de la principale fonction de la Charge. Il lui remontra avec une eloquence soutenue de toute la vivacité possible, que ce n'étoit point dans les Armées que le rang des Princes du Sang étoit marqué ; qu'à la Cour il se feroit un honneur de céder le pas à Monsieur d'Alençon ; qu'il sçavoit bien qu'un jour il pourroit être son Roi ; & qu'alors il le serviroit avec la même soumission & la même fidélité qu'il servoit Sa Majesté ; mais qu'aujourd'hui on étoit dans un Camp, où l'on n'a de rangs que ceux des dignités militaires ; qu'un Prince dans les Volontaires obéit à son Commandant, peut-être sorti d'un rang obscur. Il supplia le Roi de se renouveler, que Monsieur d'Alençon n'avoit jamais fait cette difficulté, & qu'à la conquête de Milan il avoit servi sous ses ordres ; enfin il finit par une foule d'exemples semblables, qu'il racontoit au Roi avec une rapidité, qui augmentoit la confusion de ce Prince,

Mais la force de ses raisons ne fit pas revenir le Roi : il se contenta de lui répondre avec douceur, qu'il examineroit son droit en temps & lieu ; mais qu'il commençât par obéir, & qu'il le vouloit ainsi. Le

Connétable sortit désespéré , & ne put s'empêcher de dire au Roi : « Votre Majesté scait bien que je n'ai point brigué l'honneur qu'elle m'a fait ; & il me seroit moins sensible qu'elle m'ôtât l'épée de Connétable , que de me la laisser avec cette infamie ». Il s'en retourna en son Quartier : là en présence des principaux Officiers il s'écria : « Quelle cruauté , qu'un si grand Roi se laisse gouverner par une femme , qui n'a pas plus de justice que d'honneur » ! Ce discours fut rapporté à Madame , & dès ce moment elle jura de le perdre : il lui parut qu'elle ne l'aimoit plus. Elle prit pour de la haine , la douleur qu'elle ressentit de se voir outragée , dans une partie si sensible , par le seul Prince pour qui elle avoit négligé les loix séveres de la plus exacte bienféance.

La bataille ne se donna point : le Maréchal de Châtillon manqua l'occasion de défaire sans ressource l'Empereur. Le Connétable reçut la nouvelle que sa fille unique étoit morte , & que la Connétable étoit dangereusement malade d'une fausse couche. Il demanda permission au Roi de l'aller voir ; & l'ayant obtenue , il prit la poste pour Chantelle. Il arriva qu'elle venoit d'expirer. Sa douleur fut proportionnée à la tendresse qu'elle avoit eue pour lui : il ne l'avoit jamais aimée fortement ; mais il en avoit usé avec elle comme un parfaitement honnête homme : il avoit eu pour elle de la considération & de l'estime.

Il demeura deux mois à Chantelle dans l'affliction ; il revint ensuite à Paris. Il lui paroissoit qu'il lui étoit plus permis d'aimer Madame d'Alençon. Il n'alla plus chez son mari, mais il la voyoit chez Madame de la Roche-sur-Yon : il lui trouvoit une bonté & une vertu toujours égale. Madame apprit d'abord assez indifféremment la mort de la Connétable : dans la suite elle sentit je ne sais quel mouvement, qui lui parloit en faveur de ce Prince. « Daigné-je encore » penser à cet ingrat ? (disoit-elle en elle-même) il » m'a méprisée, il me hait, il m'a insultée. Si j'y » pense, ce ne doit être que pour m'en venger ; mais » (reprenoit-elle) que voulais-je d'un Prince ver- » tueux, uni à une très-belle Princesse ? Pouvois-je » exiger son amitié ? il me l'avoit promise. S'il s'est » emporté contre moi à quelque parole injurieuse, » quelle horrible injustice lui ai-je faite ? Il est libre » à présent, il peut m'aimer. Malheureuse (conti- » nuoit-elle) je me flatte, je m'abuse. Le perfide, » l'ingrat aime ma fille : je n'en suis que trop con- » vaincue. Il n'importe, je sens trop bien que je l'a- » dore, tout ingrat & tout perfide qu'il est ; je ne » puis vivre heureuse sans lui, & il m'aimera lors- » que je ferai sa femme. Il n'aimera plus Madame » d'Alençon que comme sa fille : je le posséderai, je » le verrai toujours. Je peux l'épouser, & je le » veux ; il est ambitieux, qu'importe, quel motif le » fera consentir à ma félicité ?

Elle s'affirmó dans cette résolution : & plus elle l'examina, plus elle se persuada que le moment étoit venu qu'elle alloit goûter une heureuse tranquillité. Elle chargea le Chancelier de parler au Connétable, & de le sonder sur ce mariage. Le Chancelier agit avec beaucoup d'adresse & de fidélité, quoiqu'il fût ennemi du Connétable : il alla le trouver. Il le mit insensiblement sur le chagrin qu'il avoit eu de la préférence du Duc d'Alençon ; il en exagéra l'injustice, & lui dit qu'il étoit le maître de se la faire réparer ; que non seulement il seroit rétabli dans toutes les fonctions de sa Charge, mais encore qu'il pouvoit ajouter aux biens immenses qu'il avoit déjà, sept à huit cens mille livres de rente.

Le Connétable fut frapé de l'éclat de cette proposition : il ne prévir pas où le Chancelier vouloit venir, il le pressa de parler plus clairement. Alors le Chancelier lui proposa le mariage de Madame. Le cœur du Prince se souleva de courroux à cette proposition. Il répondit sans balancer qu'il ne pensoit point à un second mariage. Le Chancelier insista. Le Prince lui répondit avec dédain, qu'il ne parloit pas sérieusement, & qu'il songeât que Madame auroit pu être sa mère. Le Chancelier rendit réponse à Madame, & ne lui cacha rien du mépris que le Connétable avoit témoigné. Une conduite si outrageante fut pas capable de rebouter cette Princesse ; & d'autant plus qu'elle croyoit avoir en main un moyen in-

faillible pour surmonter sa fierté. Charles, premier Duc de Bourbon, avoit eu deux enfans : Pierre Duc de Bourbon, & Marguerite. Pierre n'avoit eu qu'une fille unique, qui étoit la Connétable qui veoit de mourir sans enfans ; & par conséquent ceux de la Princesse Marguerite lui devoient succéder. Elle avoit épousé Philippe Duc de Savoie. Madame étoit restée seule de ce mariage : ainsi elle prétendoit devoir succéder à la Connétable, quant aux Provinces de Bourbonnois, Forêts, Beaujolois, Auvergne & la Marche, que le Connétable possédoit par son mariage avec la Connétable. Madame se flata qu'il consentiroit bien plutôt à l'épouser, quelque répugnance que son cœur y eût, qu'à se voir dépouillé de la plus riche succession de l'Europe. D'ailleurs elle y joignit un motif d'ambition, capable de tenter le plus indifférent.

Le Connétable quelques jours après la visite du Chancelier, alla chez Madame de la Roche-sur-Yon, où il espéroit voir Madame d'Alençon. Il montoit en carrosse, lorsqu'un Page de Madame lui rendit une lettre. L'empressement qu'il avoit de voir Madame d'Alençon, lui fit négliger de la lire. Il la mit dans sa poche, & se hâta d'arriver chez la Princesse de la Roche-sur-Yon, où en effet il trouva Madame d'Alençon : Madame de Vendôme y étoit aussi. On proposa une promenade dans le jardin de Madame de la Roche-sur-Yon, & elle fut acceptée de tout

le monde. Ils se trouverent d'abord tous quatre ensemble, & la conversation étoit générale ; mais insensiblement Madame de Vendôme & Madame de la Roche-sur-Yon s'éloignèrent. Le Connétable étoit seul avec Madame d'Alençon. Il y avoit long-tems qu'ils s'étoient vus. Ils s'instruisirent sur plusieurs choses. « Mais que me direz-vous (dit Madame d'Alençon) sur une nouvelle que j'appris hier de Monsieur de Trivulce ? On dit que vous vous mariez. » « Le puis-je faire, Madame (répondit le Connétable) tant que mon cœur sera engagé sous vos loix ? » « Engagé ? (reprit la Princesse) je ne prétens point que vous foyez avec moi dans aucun engagement. Est-ce-là la seule raison qui vous détourne du mariage ? » « Je pourrois m'en faire un mérite auprès de vous, Madame (répliqua le Connétable) mais non ; il est certain que je n'épouserois jamais Madame, quand même je n'adoîrerois pas la Princesse sa fille. » « Quoi (reprit Madame d'Alençon) c'est donc elle à qui l'on veut vous marier ? » Le Connétable lui raconta là-dessus la conversation qu'il avoit eue avec le Chancelier ; & il lui parla de la lettre qu'il avoit reçue d'un Page de Madame, en venant chez Madame de la Roche-sur-Yon. Madame d'Alençon le blâma de son peu de curiosité d'un air qui lui fit connoître combien cette indifférence lui plaisoit : ensuite elle lui demanda à voir cette lettre : il la lui donna toute cachetée.

cachetée. Elle l'ouvrit, & y lut ces paroles :

Il faut pour un moment que j'oublie ma naissance, mon sexe & ma dignité, & que je vous parle à cœurvert. L'entière que ma sincérité ne vous restera pas du Vergement qui vous a frappé ; mais enfin je n'aurai rien à me reprocher sur la destitutio[n] d'un prince qui m'effaçher. Je vous aime, Monsieur ; quand je ne vous l'avouerois pas, vous en êtes, je pense, trop convaincu. Les biensfaits & les disgraces que je vous ai procurés successivement, vous l'ont assez persuadé. Les premiers exigeoient de vous une tendresse mutuelle ; les autres tendoient à me venger de votre insensibilité. L'amour étoit l'origine des uns & des autres. Malheureusement, je n'abandonni me faire aimer ni vous hâir. Ne croyez pas que j'ignore vos sentiments : vous ne m'aimez point : peut-être vous en aimez une autre. J'ai tâché de vous oublier : vous ne sauriez vous imaginer quels efforts j'ai faits sur moi-même pour y réussir. Ma cruelle destitutio[n] a triomphé. Je vous aime tout ingrat, tout prévenu que vous êtes pour une autre. Des sorpirs larmilles font toute mon occupation. Place, pour ainsi dire, sur le Trône avec un fils qui ne l'adore, non seulement je n'en puis goûter les plaisirs ; mais encore je suis dévoré par des souhaits que votre hâret rend impossibles. J'espére encore, je puis vous flétrir. Quel destin ! Je me flatte de vous épouser : quoique je crache que vous refusez ma main, & que j'entrevoie un fort affreux, si je force votre ma-

... etation pour vous unir à moi. Mais quel dément-
rare je à trente-sept ans la peine du désespoir et de la
douleur ? Il faut faire un dernier effort pour vous vain-
cre ; employer les attractions des plus flatueuses promesses,
et les horreurs des plus terribles menaces. Choisir
donc, Monsieur, de devenir ou le plus puissant ou le
plus malheureux Prince de l'Europe. Je ne compte pour
rien le présent de mon cœur, parce que je sais que vous
ne l'estimez pas. Mon miroir ma flâne en vain que je suis
encore belle, vous me voyez sans doute avec des yeux
différents ; mais je vous offre un million de rente et la
Lieutenance générale de l'Etat. Vous avez des droits
sur la Provence, j'en ai sur la Savoie : je ferai valoir
les uns et les autres. Si vous joignez ces deux Pro-
vinces aux cinq dont vous jouissez, vous m'avouerez
que vous ne différerez que de nom des autres Rois de
l'Europe. Ces promesses s'accompliront avant votre mar-
riage. Quo si votre obstination est assez grande pour rejeter
une fortune qui n'est point au-dessous de votre cœur,
tremblez au souvenir de la vengeance que je m'apprête. Ma-
dame la Comteâble étoit ma consine germaine ; elle est
morte sans enfans ; je suis son héritière. Ne vous fet-
tez à sa donation, ni à vos droits ; vous connaîtrez par
une triste expérience leur inutilité. Hélas, à quoi ca
suis-je réduite, de menacer un Prince à qui j'ai sacrifié
mon amour ! Quelle voie de se faire aimer ! Ingrat,
voulez-vous pour vous et pour moi, j'attends votre ré-
ponse. Ne me jetez pas dans un désespoir qui vous sera
aussi funeste qu'à moi.

Le Connétable entendit la lecture de cette lettre avec beaucoup de tranquillité ; mais on ne peut guères exprimer tous les mouvements que ressentit Madame d'Alençon en la lisant. La jalouse, la crainte, l'indignation, & la pitié se firent ressentir tour à tour dans son cœur. En voyant toute la tendresse de Madame, il lui paroîtoit que cette Princesse s'avoit trop bien aimé : elle en redoutoit les suites. Tantôt l'idée des grandeurs qu'elle lui offroit, la glaçait : elle apprêchoit que le Connétable ne s'y laisserait vaincre. Quelquefois la soiblessé de sa mère lui faisoit honte. Ensuite elle envisageoit le sort du Connétable, s'ilachevoit de Pirater. Les menaces de Madame l'étonnoient. Elle plaignoit ce Prince infirme, mais elle résarroit pu se résoudre à le voir plus heureux par un hymen qu'elle détestoit : « Hé bien, » Monsieur (dit-elle au Connétable) résistez-vous à des offres si brillantes ? « La Princesse pour qui je » soupire (répondit-il) mérite de plus grands sacrifices. Madame a du mérite & de la naissance ; mais » nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre ; son » âge & le mien, son humeur & la mienne, ne s'accordent pas. D'ailleurs je n'ai plus de cœur à lui » donner. Il est. . . . « Quoi (reprit Madame d'A- » lençon) vous voyez d'un œil si indifférent les » grandeurs & les richesses ? « Je les estime autant » que le doit un honnête homme (répondit le Con- » nétable) mais ce ne pourroit être qu'avec vous.

Hij.

» Le destin m'en a éloigné pour jamais : je souhai-
» terois vous en pouvoir sacrifier de plus grandes. Ne
» craignez-vous point (interrogeait Madame d'Alen-
»çon) les menaces qu'elle vous a faites ? êtes-vous si
» insensible à la misère ? « Elle fait toute mon horreur
» (dit le Prince) je mourrois, si j'étois réduit au sort
» dont elle me menace, après avoir vécu, si j'ose dire,
» assez magnifiquement depuis mon mariage ; mais
» je crois en être bien loin. Madame est la plus pro-
» che parente de la Connétable, sans être son héri-
» tiere. Notre contrat de mariage porte une dona-
» tion réciproque entre Mademoiselle de Bourbon &
» moi. Je scâis bien qu'elle étoit mineure ; mais la
» présence du Roi, de tous les Princes du Sang, & de
» vingt Evêques, qui ont tous signé ce contrat, la
» relevoit assez de la faiblesse de son âge. D'ailleurs
» sans cette donation, il y a toujours eu dans la
» Maison de Bourbon une espece de Loi Salique, qui
» exclut les filles des grands fiefs. Feu mon pere
» passa avec le pere de la Connétable une substitu-
» tion réciproque en faveur des mâles, même les
» plus éloignés. J'étois en procès avec Mademoi-
» selle de Bourbon, lorsque je l'épousai ; & le feu
» Roi avoit trouvé ma cause infaillible. « Etes-vous
» bien assuré de ce que vous me dites ? (reprit Ma-
» dame d'Alençon) « J'en suis si certain (répondit
» le Prince) que les menaces de Madame ne m'ont
» pas causé la moindre altération. « Quoi (dit la

» Princesse, vous méprisez si fort l'occasion de vous
» agrandir, & vous craignez si peu la vengeance
» de Madame ? « Oui (répondit le Connétable) je
» n'ai point d'autre ambition que de vous aimer
» toute ma vie, & je brave sa colere. « Hé bien (re-
» prit Madame d'Alençon) si vous voulez m'en con-
» vaincre, il faut que vous vous mariez. « Moi,
» Madame (interrompit - il) que me dites - vous ?
» Je ne puis vous cacher ma foiblesse, toute avan-
» tageuse qu'elle vous est (répliqua Madame d'A-
» lençon) je mourrois de douleur, si vous aimiez
» Madame. Tôt ou tard vous ne scauriez lui rési-
» ster. Rassurez - moi ; prenez une femme de ma main.
» Ah ! voulez - vous, Madame (ajouta le Connétable)
» que je ne puisse jamais enysager de bonheur & de
» joie ? Hélas ! lorsque vous n'étiez point engagée,
» si vous fussiez restée dans le même état, il me se-
» roit permis aujourd'hui de vous posséder. Je ne
» puis me flater de ce bonheur ; & vous voulez que
» j'aille y mettre un obstacle éternel en m'enga-
» geant encore, afin que si vous ne l'étiez plus, je
» restasse l'auteur de mon déespoir. Entrez un peu,
» Madame, dans ma pensée. « Non je n'y entre-
» rai point, Monsieur (répondit la Duchesse avec
» une douceur charmante) elle n'est pas raisonnable.
» Je ne dois jamais penser au moment qui me doit
» séparer de Monsieur d'Alençon. En un mot si vous
» m'aimez, & si vous voulez me plaire, vous fer-
»

» votre cour à Madame Renée. Elle est l'eul de la
» Reine : elle a infinitement de merite ; & vous ne
» regreterez pas beaucoup les richesses de Madame ;
» puisque cette Princesse, outre la dot des filles de
» France, aura le tiers du bien de la Reine Anne de
» Bretagne la mere ». Madame Renée étoit extré-
» mement laide. « Vous n'aurez pas lieu d'être jalou-
» le (reprit en souriant le Connétable) mais enfin
» (ajouta-t-il) je vous obeirai : je borne-la toute
» ma felicité ». Madame d'Alençon lui fit extré-
» mement bon gré de cette soumission. Quelque tems
» après ils rejoignirent Madame de Vendôme & Mada-
» me de la Roche-sur-Yon, & la compagnie se sépara.

Madame attendoit avec impatience la réponse du Connétable. Non seulement il ne lui en fit point, mais encore il alla souvent voir Madame Renée, & il affecta d'avoir pour elle tous les égards qu'on ob-
serve avec une Princesse qu'on veut épouser. Le Connétable ne prit pas des loins inutiles : il étoit aussi aimable que grand & généreux Prince. Il plut infinité-
ment à Madame Renée, & elle lui fit connoître qu'el-
le s'estimoit heureuse avec lui.

On ne pouvoit gueres avoir une conduite plus mé-
prisante pour Madame : négliger de lui faire réponse,
rechercher une Princesse petite, laide, malfaisante, d'un
bien infinitement au-dessous de la fortune qu'elle lui
avoit offerte : aussi elle s'abandonna à toute la fu-
gueur dont une femme désespérée peut être capable,

« J'exterminerai cet insolent (s'écrioit-elle pénétrée de rage) je vais le haïr comme un monstre : ce sera un exemple redoutable d'une vengeance furieuse. Je ne songe à lui que pour l'avoir en horreur ». Elle alla trouver le Roi transportée de cette fureur : elle lui raconta en peu de mots ce qu'elle avoit fait pour le Connétable ; son fier & insupportable mépris. « Je m'en vengerai (lui dit-elle) je reconnoîtrai que vous êtes mon fils , à la manière dont vous servirez ma vengeance ».

En même tems elle envoia chercher le Chancelier & l'Amiral , ses principaux confidens. Elle leur dit qu'elle abandonnoit le Connétable à leur haine ; qu'elle le haïssoit mille fois plus qu'eux ; & qu'elle n'auroit jamais de repos qu'elle ne peut réduit à mourir de honte & de misère. Elle donna une joie sensible à ces deux hommes. Le Chancelier n'avoit pu pardonner le refus qu'il lui avoit fait d'une grâce qu'il lui avoit demandée ; & l'Amiral poussé déjà par sa furieuse jalousie , avoir d'ailleurs toujours regardé avec des yeux d'envie la fortune & le mérite de ce Prince.

Dès le lendemain le Chancelier commença le procès contre le Connétable , pour la propriété de la succession de la Maison de Bourbon sous le nom de Madame. Ce Prince , qui en effet avoit de son côté un droit clair & évident , méprisa ses vains efforts ; & se reposant sur la justice d'une cause que tout le

monde auroit pu décider, il se résolut de conclure son mariage avec Madame Renée.

Madame avoit prévu qu'il porteroit jusques-là son mépris. Aussi avoit-elle obtenu du Roi à force de l'importuner, qu'il lui refueroit la Princesse. L'injure que le Roi alloit faire à un Prince du mérite du Connétable, chagrinoit extrêmement Sa Majesté : elle se ressouvenoit de l'amitié dont elle l'avoit honoré ; & elle se reprochoit l'affront qu'elle lui avoit fait auprès de Valenciennes : cependant comment refuser une mère irritée, & qui portoit sa colere jusqu'au dernier emportement ?

Le Connétable vint demander au Roi Madame Renée en mariage ; & ce Prince la lui refusa le plus civilement qu'il put. Ce coup de foudre atterra le Connétable, & il ne vit plus que malheurs & que chagrins arriver coup sur coup. Il alla voir ses Juges : ils étoient tous gagnés par Madame : elle y avoit sacrifié des richesses prodigieuses. Les honneurs, les charges, les promesses éclatantes, rien n'avoit été épargné. Elle étoit sûre d'eux, & ils annoncerent tacitement au Connétable qu'il alloit être dépouillé. En effet ils n'attendoient pour prononcer que l'ordre de Madame. En même tems l'Amiral fit bâtir à Bonnivet un château d'un si grand exhaussement, qu'il paroisoit plutôt être une forteresse qu'une maison de plaisir. Bonnivet étoit proche de Châtelleraut, qui appartenoit au Connétable. Ce château commandoit celui de ce Prince :

Prince : c'étoit le plus insigne affront qu'un Prince pût recevoir d'un Gentilhomme. Il acheva d'accabler le Connétable de la plus vive douleur.

Son sort effraya Madame d'Alençon : elle le man-
da chez Madame de la Roche-sur-Yon. « En quel aby-
me vous ai-je précipité , Monsieur (lui dit-elle)
épousez Madame. Pouvez-vous résister à l'autorité
Royale qu'elle a usurpée ? » Que me proposez-
vous , Madame (répondit tristement le Connéta-
ble) me croyez-vous capable d'une pareille lâche-
té ? Ah ! il a été un tems que par pitié pour sa
foiblesse , j'eusse pu me faire cette épouvantable
violence ; mais , ô Dieu , à présent ! comment en-
visagerois-je cette indigne Princesse ? Elle est votre
mere , Madame ; je vous respecte jusques-là de gar-
der le silence à son égard. « Quoi , Monsieur (re-
prit la Princesse) je vais vous voir réduit à un sort
qui m'étonne , & j'y aurai contribué ? Ah ! peut-
être si vous ne m'aviez pas aimée , vous n'auriez
point eu cette répugnance pour Madame. Je serai
la cause de votre malheur. » Je ne vous impute-
rai jamais (reprit le Connétable) que tout le bon-
heur de ma vie. Si mon destin vous fait pitié , je
serai moins malheureux. Plaignez-moi , si vous
m'aimez , & je serai moins à plaindre ; mais ho-
las ! vous allez m'oublier. Mon absence va me bâ-
nir de votre cœur. « Et où allez-vous , Prince (s'e-
ctria Madame d'Alençon les larmes aux yeux) ou

20. LE CONNETABLE

allez-vous? « Je quitte (répondit-ili) mon ingrate & infidelle patrie; je vais chercher ailleurs l'honneur & le bien qu'on m'a ravi. Hé quoi! voudriez-vous, qu'après avoir possédé cinq Provinces, l'héritage de mes peres, je fusse réduit à mendier les grâces d'un Prince qui peut-être me les refuseroit? ou voulez-vous qu'on me voye encore paroître à la Cour Comte de Montpensier? Non, Madame, je ne dois plus rester en France. Il faut aller chercher la mort dans les pays étrangers: je l'y trouverai avec gloire. Heureux, si elle ne me fait point trop attendre! » Ainsi (reprit Madame d'Alençon toute en pleurs) vous prenez la résolution de me quitter pour jamais. « Ce cruel souvenir me désespère. (répondit le Connétable) mais quoi, ne souffririez-vous pas, ma Princesse, de me voir malheureux? vous êtes si bonne que cet indigne état vous feroit de la peine: victime d'une furieuse Princesse, l'objet des mépris d'un favori insolent. Ah! il faut se soustraire aux yeux des François accoutumés à me voir dans une autre posture. » Ils furent encore long-tems à se plaindre; enfin ils se séparèrent pleins de tristesse & de douleur. Il promit à la Princesse de lui écrire: elle s'engagea de lui faire réponse. Un baiser fut le terme de leur conversation: c'était la premiere faveur qu'elle lui avoit accordée. Leur cœur éroit si pénétré, que ni l'un ni l'autre n'en goûta la douceur.

Madame d'Alençon ayant déjà parlé au Roi pour le prier de faire rendre justice au Connétable ; mais il lui avoit répondu qu'il se contentoit de ne point prendre de parti entre sa mère & ce Prince. Elle avoit promis au Connétable de faire le lendemain un dernier effort auprès du Roi, & de lui faire scavoir si elle avoit réussi. Elle lui tint exactement parole, mais le Roi la rebuça. Elle sentit vivement la dureté de ce Prince.

Le soir on joua chez la Reine, & le Connétable y alla. Tout le monde avoit les yeux tournés vers lui. On voyoit avec pitié ce Prince si puissant, & qui avoit si bien usé de sa grandeur, qui alloit être réduit à une fortune déplorable. Pour lui il paroissloit immobile, & d'une tranquillité qui alloit jusqu'à l'indolence. Ses yeux étoient troublés, & sentoient le désespoir. Il fit pitié à Madame toute irritée qu'elle étoit. Le Roi étoit entre elle & ce Prince. Elle lui fit signe de s'ôter, & s'approcha du Connétable insensiblement ; & parlait à demi-bas : « N'aurez-vous point pitié de vous-même ? (lui dit-elle) Quand tout le monde s'intéresse à votre destinée, vous opposez-vous seul à votre bonheur ? » Le Connétable, qui révoit profondément, jeta les yeux sur elle à ces paroles. Il affecta dans ce moment un regard tranquille, la marque du dernier mépris ; & sans lui répondre il se leva d'autrès d'elle, & sortit de la chambre de la Reine. Il rencontra en sortant les yeux de

Madame d'Alençon tournés languissamment sur lui. Ils lui firent sentir doublement la rigueur de son infartume.

Dès le lendemain le Connétable partit de la Cour, & prit le chemin de Chantelle. Il n'avoit point d'autre dessein que de s'y disposer à faire le voyage de Hongrie, où il espéroit d'affronter la mort en autant d'occasions qu'il la rencontreroit glorieuse ; mais la fortune lui réservoit une autre destinée. Toute l'Europe avoit été informée de l'injustice que l'on faisoit à ce Prince. L'Empereur en avoit appris toutes les particularités : il avoit cru y trouver une occasion de triompher du Roi, contre lequel il avoit soutenu depuis trois ans une guerre douteuse. Cette occasion consistoit à attirer dans son parti le Connétable. Il étoit au Roi le plus brave de ses Capitaines, & il l'acquéroit pour lui-même. Il fit partir le Comte de Rœux pour aller sonder le Connétable. Le Comte de Rœux étoit de la Maison de Croi, & le plus habile Négociateur de la Cour Impériale. Il se déguisa en paysan, & arriva à Chantelle peu de tems après le Connétable. Il demanda à lui parler, un jour qu'il se promenoit seul dans le jardin de son Palais. Le Connétable trouva la physionomie de ce paysan au-dessus de sa condition. Le Comte lui présenta une lettre. Le Connétable la lut avec beaucoup de curiosité.

Je croirois, Monsieur, manquer à ce que je dois si

merite d'un Prince plus recommandable par sa vertu que par sa naissance ; si dans le tems qu'on le persécute dans sa patrie avec tant d'injustice & de cruauté, je ne lui offris pas une retraite assurée dans mes Etats. Je n'ai point encore ressenti si vivement le plaisir d'être né possesseur des plus riches Etats de l'Europe, qu'aujourd'hui que ma puissance peut être utile à un Prince opprimé. Laquelle est-ce, Monsieur, de la valeur, de la conduite, de la générosité, de ce fonds d'honneur inépuisable, qui vous ont attiré les disgraces d'une Cour ingrate ? Il ne tiendra pas à moi que vous n'en preniez une vengeance proportionnée à l'offense qu'ils vous ont faite. Votre seul intérêt me fait parler. Vous pouvez ajouter une parfaite confiance à celui qui vous rendra cette lettre : c'est le Comte de Raux, premier Gentilhomme de ma Chambre. Quelque chose qu'il arrête avec vous, je le ratifierai, du moment qu'il me sera présenté. Je lui ai donné un plein pouvoir. C'est la meilleure marque que je vous puis donner de la considération que j'ai pour vous.

CHARLES.

Le Connétable fut surpris de la générosité de l'Empereur. Il fut loger Monsieur de Roux dans une chambre qui joignoit la sienne, & il eut avec lui de longs & de fréquens entretiens. D'abord il rejeta fortement la proposition qu'on lui fit de prendre les armes contre son Roi. Le nom de rebelle lui fit peur ; mais

les raisons de Monsieur de Rœux , & les magnifiques promesses qu'on fit , leverent ses scrupules. « Ne rendez plus (lui dit Monsieur de Rœux) le Roi de France comme votre Souverain : on vous mettra en état de devenir son égal. Est-il donc défendu de repousser la force par la force ? N'êtes-vous point rassasié d'affronts & d'injures ? Pouvez-vous abandonner le bien de vos aïeux , & paroître en Prince dépouillé , après avoir tenu dans le monde un rang proportionné à votre naissance ? »

Ainsi le Connétable se laissa vaincre. Jusques-là il n'avoit été que malheureux ; il commença à devenir criminel ; mais il étoit bien difficile de résister au désir de se venger d'un Prince qui avoit favorisé l'injustice d'une mère aveugle. Sa vengeance étoit naturelle : on lui en avoit donné des sujets trop violens ; la misere où on alloit le réduire , ne lui représentoit que d'affreuses idées. On lui offroit non seulement de l'en tirer , mais encore de lui faire porter une Couronne.

Le Connétable & Monsieur Rœux firent donc un Traité à Chantelle , par lequel ce Prince s'engagea à prendre les armes contre le Roi , & à faire révolter les cinq Provinces qu'on voulloit lui ravis. Monsieur de Rœux au nom de l'Empereur lui promettoit en mariage Éléonor d'Autriche , sœur de ce Prince , & veuve du Roi de Portugal. Il devoit lui donner la Comté de Bourgogne pour sa dot.

avec les droits de l'Empereur sur la Duché. Le Connétable se chargeoit de la conquérir, d'autant plus facilement que le Gouverneur de cette Province étoit sa créature. L'Empereur s'engageoit en core de faire entrer cinq Armées en France, pour faciliter la révolte du Connétable : une en Picardie, commandée par le Roi d'Angleterre, qui y étoit obligé par un Traité ; une par les Pays-Bas, commandée par le Gouverneur de Flandres ; la troisième par la Comté de Bourgogne ; la quatrième par la Provence ; & la cinquième par le Roussillon. L'Empereur devoit commander cette dernière, & amener lui-même au Connétable la Reine de Portugal. Le jour des noces le nouvel Etat du Connétable devoit être érigé en Royaume, sous le nom de Royaume de Bourgogne, en faveur de ce Prince, & indépendamment d'aucune Puissance.

Le Connétable signa ce Traité, déjà flatté de sa prochaine grandeur. Il envoya en Espagne la Motte des Noyers, l'un de ses Gentilshommes, qui le fit ratifier à l'Empereur, & ensuite le lui rapporta. Il manda tous ses amis & tous ses vassaux sous prétexte de l'accompagner en Italie, où le Roi marchoit à grandes journées ; mais en effet pour prendre les armes aussi-tôt que ce Prince auroit passé les Alpes.

Le départ du Connétable de la Cour avoit fait perdre cœur au peu d'amis qu'il avoit au Parlement ; &

Madame demandoit avec instance un Arrêt de provision , qui dépoillât ce Prince. Le Roi donnoit à sa passion une partie de ce qu'elle souhaitoit , & d'ailleurs il étoit occupé par ses grands desseins. Monsieur de Lautrec avoit perdu l'an passé la Duché de Milan autant par la faute de la Cour , que par la sienne. Le Roi bruloit du desir de la reconquérir , & étoit parti pour se mettre à la tête de son Armée. Il étoit encore à Saint-Pierre le Moutier , lorsque deux Gentilshommes , amis du Connétable , mais plus fidèles serviteurs de leur Roi , allèrent lui découvrir une partie de la conspiration. Le Roi frémît en les écoutant ; cependant il ne conçut point contre le Connétable toute l'indignation que son crime méritoit , parce qu'il se reprochoit toute l'injustice qu'on lui avoit faite : aussi au lieu d'écouter des conseils violens , le Roi prit le parti d'aller lui-même à Chantelle , où il trouva le Connétable. Ces deux Princes se parlerent avec toute la sincérité de leurs cœurs infiniment nobles & généreux. Le Roi avoua que le Connétable avoit sujet de se plaindre. Il en rejeta la faute sur Madame , & lui promit de le maintenir dans tous ses biens , & dans l'honneur de sa Charge. Le Connétable déclara au Roi tout ce qu'il avoit fait , reconnut que la vengeance & le dépit l'avoient porté trop loin , & promit à Sa Majesté une fidélité inviolable.

Le Connétable étoit indisposé : il promit au Roi de le suivre en litrière ; en effet il partit un jour après

Il n'étoit qu'à deux lieues de Chantelle, lorsqu'un Courier lui apporta la nouvelle d'un Arrêt du Parlement, qui ordonnoit le séquestre de ses biens. La honte d'être dépouillé, contre toute sorte de justice, & même contre la parole du Roi, le mit dans un vrai désespoir. Il retourna à Chantelle. Son honneur combatit encore son désespoir, & lui fit écrire une Lettre au Roi.

Je suis devenu la victime de la farce de Madame : elle me chasse du bien de mes aïeux. L'autorité de Votre Majesté appuie son injustice : me voilà réduit à l'impossibilité de paroître à votre Cour ni dans vos Armées, puisque je ne puis plus m'y trouver en Prince de votre Sang. Je m'abandonnerois à toute la violence d'un juste ressentiment, si je ne me ressouvenois des bontés de Votre Majesté : elle m'a promis d'opposer son autorité légitime à la puissance usurpée de Madame, j'ose lui demander l'excution de sa parole. Un Arrêt du Conseil peut casser celui du Parlement, & une abolition en forme peut faire oublier à toute l'Europe les suites du désespoir où l'on m'a jeté. Je les attens de Votre Majesté ; & je lui promets, si elle me les accorde, plus de fidélité, s'il est possible, que je n'en avois, lorsqu'elle m'éleva au comble de l'honneur & de la fortune. Que Votre Majesté ne désespere pas un Prince qu'elle a jugé autrefois digne de son amitié, & qui ne l'a perdue que pour avoir été accusé par une passion également injuste & impitoyable.

Cette Lettre fut fort inutile : car le Connétable n'eut pas plutôt repris le chemin de Chantelle , que des espions de Madame & de l'Amiral coururent les en avertir. Alors ces deux furieux ennemis d'un Prince infortuné allèrent assiéger le Roi : ils crierent que le Connétable étoit retourné à Chantelle , pour commencer la guerre civile ; qu'il falloit étouffer ce monstre en sa naissance , qui accableroit Sa Majesté , si on lui laissoit prendre des forces. Le Roi avoit de la peine à prendre une résolution si violente ; mais son Conseil étoit gagné par les ennemis du Connétable. On força , pour ainsi dire , ce bon Prince à donner les derniers ordres pour la perte du Connétable. On fit partir le Maréchal de Chabannes à la tête de sept mille hommes ; & usant d'une précipitation que l'on eût évitée à l'égard du moindre sujet du Roi , on lui donna de s'assurer du Connétable mort ou vif. Le Maréchal rencontra l'Evêque d'Autun , qui alloit porter au Roi la Lettre de ce Prince. On ne respecta ni son caractère , ni sa qualité : on l'arrêta prisonnier ; on lui fit les dernières violences. Un homme de sa suite courut en avertir le Connétable. Il s'enfuit aussitôt de Chantelle ; & dès la nuit suivante il prit , suivî du seul Pomperan , le chemin de la Franche-Comté , & trompa par une extrême diligence la poursuite de ses ennemis.

Ainsi du faîte de la grandeur , où un sujet peut être élevé , le Connétable de Bourbon tomba tout d'un

coup dans une espece de néant. Ses cinq Provinces furent saisies & confisquées ; ses amis envoyés au supplice ; sa maison rasée ; son hotel noté d'infamie : enfin il fut privé de toutes ses dignités.

Les malheurs de ce Prince tomboient par contre-coup sur Madame d'Alençon ; & pendant que Madame s'applaudissoit de sa cruelle vengeance, cette Princesse infortunée en ressentoit toute la violence. « C'est » moi (disoit-elle un jour à Madame de Vendôme) « c'est moi qui ai attiré sur la tête de ce Prince ces » épouvantables disgraces. S'il ne m'eût point aimée, » il n'eût jamais refusé d'épouser Madame. Quelle » fortune lui étoit destinée, s'il eût vaincu sa répu- » gnance ! Malheureuse, j'ai flaté sa passion. Que » dis-je, j'en ai ressenti une, qui n'étoit ni plus in- » nocente, ni moins vive que la sienne.

Monsieur de Bourbon, car depuis sa fuite il quitta le nom de Connétable, passa de Franche-Comté en Italie, & s'apperçut par tous les lieux qu'il traversa, que son malheur l'avoit prévenu : on lui fit un accueil glacé. L'Empereur s'étoit flaté que sa révolte diviseroit la France. Lorsqu'il en reconnut l'inutilité, & que ce Prince ne traînoit après lui que son mérite, il vint à le mépriser. Non seulement il différa son mariage avec la Reine de Portugal, mais encore il parut n'avoir pas en lui une entière confiance. Il lui fit l'affront de lui associer au Généralat le Marquis de Pescaire, & Lannoï Vice-Roi de Naples, dont le pre-

mier étoit sans honneur , le second sans mérite.

Au milieu de la cruelle douleur , que ce mauvais traitement lui causa , il ne put s'empêcher d'être occupé de Madame d'Alençon. Il ne sçavoit de quel œil elle auroit vu sa malheureuse destinée : il lui écrivit par Madame de Vendôme. Il confia sa Lettre à un homme fidèle , qui la porta à cette Princesse avec autant d'adresse que de danger. Ce fut par son canal que Madame d'Alençon la reçut. Elle y trouva ce qui suit :

La fortune ne m'a rien laissé , Madame ; elle m'a ôté en un jour les plus grandes dignités & les biens les plus considérables ; je ne sçais si elle n'a point noirci ma réputation. Parmi tant de disgraces , si j'occupe encore quelque place dans votre cœur , je ne puis m'estimer malheureux. J'ai tout sacrifié à cette flatente pensée ; & ce bonheur , si je le possède , me paroit si grand , qu'il me fera voir d'un œil tranquille , l'abyme d'infortunes où me précipite l'affreuse misère à laquelle on m'a réduit ; mais hélas ! que j'ai sujet de craindre les sentiments que vous peut inspirer le changement de ma fortune : le mépris a succédé aux plus magnifiques promesses. Je ne trouve partout que de l'ingratitude & de l'injustice. Que deviendrait-je , si mes adversités avoient aussi refroidi ma Princesse ? Rassurez-moi , je vous conjure , contre ce cruel soupçon. Peut-être trouverez-vous qu'il vous offense : je le souhaite , ce sera une marque de votre estime. Si vous me la conservez , je regarderai

Seraï avec tranquillité toute l'horreur de mon destin. Quelle gloire en effet pour un Prince banni & dépossédé, d'occuper quelque moment la plus aimable & la plus illustre Princesse de la terre! Je songe cependant avec douleur, qu'il ne m'est rien resté pour mériter cet honneur, à moins que vous ne vous contentiez de mon cœur. Il n'a jamais été si tendre, si respectueux, si rempli de la Princesse qu'il adore.

Madame d'Alençon fut touchée de cette Lettre; elle fit beaucoup de difficulté de lui faire réponse; mais enfin elle la fit: & la même personne, qui avoit apporté la Lettre de Monsieur de Bourbon, lui porta celle de Madame d'Alençon. Le Prince ressentit beaucoup de joie en la recevant: il l'ouvrit avec émotion.

Il est vrai, Monsieur, que je vous avois promis d'entretenir avec vous un commerce d'amitié, lorsque vous me parlâtes du dessin que vous aviez de quitter la Cour; mais je n'eusse osé prévoir l'obstacle invincible que vous y avez apporté: vous avez pris les armes contre le Roi. T'avez-vous bien songé, Monsieur! vous êtes-vous souvenu qu'il étoit votre Souverain & mon frere? Je ne puis plus vous écrire sans crime: je ne saisis même si les pensées que je pourrois avoir en votre faveur, seroient permises. A quoi m'avez-vous réduite, & où m'avez-vous rendue vous-même? Venez me faire

LE CONNETABLE

une injustice cruelle de vous imaginer que mon estime suive votre fortune : il n'est point de condition où je puisse en manquer pour vous. L'abaissément où votre malheur vous a mis, m'est plus sensible qu'à vous : c'est une pensée qui me désespere, que celle d'y avoir part en quelque manière ; je n'aurai point de joie plus parfaite que celle de contribuer à le faire finir. Vous n'avez pas dû confondre le Roi avec Madame, & vous auriez dû plus espérer de sa bonté, que des vaines promesses de ses ennemis. Je pense que vous y aurez un facile accès, si vous souhaitez la sonder : jusques-là dispensez-moi de recevoir de vos Lettres : vous n'en serez pas surpris, si vous voulez vous rendre justice. Mon devoir m'impose cette loi ; mais je me flatte que vous ne persisterez pas dans une rébellion qui obscurcit votre gloire, comme vous êtes contraint de l'avouer. Je conserverai au fond de mon cœur les sentimens que j'ai pour un Prince qui m'est cher, jusqu'à ce que sa conduite m'ait rendu la liberté de lui témoigner sans scrupule mon estime & mon amitié.

Quelque raisonnable que fût la réponse de Madame d'Alençon, Monsieur de Bourbon ne la put goûter ; mais les affaires, dont il fut accablé, l'obligèrent de suspendre pour un tems son chagrin. Le Roi avoit envoyé l'Amiral en Italie pour conquérir Milan. Monsieur de Bourbon auroit bientôt triomphé de ce foible ennemi, s'il eût eu lui seul le commandement de l'Armée de l'Empereur ; mais Pescaire & Lannoi, qui

partageoient avec lui l'autorité, différeerent long-tems la victoire. L'Amiral fut enfin vaincu à Biagrossò, & fut honteusement devant Monsieur de Bourbon, qui le poursuivoit, pénétré d'un violent desir de vengeance.

Ce Prince, après cette victoire, entra en Provence. Il eût mis la France à deux doigts de sa perte, si, comme il le vouloit, il eût percé jusqu'à Lyon, & de-là fait révolter le Bourbonnois, où il étoit adoré; mais l'Empereur n'agissoit que pour son propre intérêt. Moncade & Leve, deux de ses sujets, avoient tout son secrets : ils forcerent Monsieur de Bourbon d'assiéger Marseille. Le Roi eut le tems d'assembler une Armée : il força son ennemi de lever le siège; le suivit dans le Milanez; en conquit une partie, & assiégea Pavie.

Monsieur de Bourbon n'oublia rien pour faire lever ce siège, & jamais il n'avoit paru si grand Capitaine. Il traversa la Lombardie avec une diligence inroyable; leva quatorze mille hommes en huit jours; revint les joindre au reste de l'Armée Impériale : enfin il alla présenter la bataille au Roi, qui l'accepta dans le parc de Pavie.

Il ne se pouvoit que Monsieur de Bourbon ne fut vainqueur : l'amour & la haine étoient jointes à son intérêt; l'Amiral étoit auprès du Roi. Monsieur de Bourbon vouloit délivrer Madame d'Alençon d'un amant insolent & importun, & il vouloit se venger

d'un ennemi cruel & implacable. Rien ne put résister à la fureur de ce Prince irrité. L'Armée Françoise fut taillée en pieces. Le Roi lui-même fut pris prisonnier. Monsieur de Bourbon chercha l'Amiral , & le trouva ; mais comme si ce Favori n'eût pas mérité de recevoir la mort par les mains de ce grand Prince, il l'évita avec un trouble causé par des mouvements de crainte & de honte ; & courut se précipiter au milieu des bataillons Allemands , où de plus indignes mains lui ôterent la vie. Monsieur de Bourbon le fit dépouiller ; & rassasiant ses yeux d'un spectacle inhumain : « Miserable (s'écria-t-il) tu es cause de la perte de la France & de la mienne ».

Le Roi fut transféré en Espagne par les ordres de l'Empereur , qui le laissa languir assez long-tems en prison , d'où il ne vouloit le laisser sortir qu'à des conditions honteuses , ensorte qu'il tomba malade. Madame d'Alençon l'ayant appris , obtint un passeport pour aller voir le Roi son frère : elle se rendit à Madrid. Sa présence , & la connoissance qu'elle avoit du tempérament du Roi , ne contribua pas peu à sa guérison.

Monsieur de Bourbon apprit avec joie que Madame d'Alençon étoit à Madrid , & un rayon d'espérance lui parut pour la premiere fois. Monsieur d'Alençon avoit commandé l'arriere-garde à la bataille de Pavie ; & au lieu de secourir le Roi , il avoit fui honteusement. Il étoit mort à Lyon de honte & de rage de sa lâcheté,

lacheté. Monsieur de Bourbon souhaitoit ardemment de voir Madame d'Alençon, & de la voir dans un état où il lui seroit permis de l'aimer. Il s'embarqua à Genes, & arriva en peu de temps à Madrid, sous prétexte de venir discuter ses intérêts dans le Traité qui s'alloit conclure entre l'Empereur & le Roi.

L'Espagne ne vit point sans admiration ce grand Prince, qui faisoit le destin de l'Italie. On se souvint qu'il en avoit chassé honnêtement l'Empereur Maximilien, lorsqu'il étoit à la tête des François, & que ces mêmes François y avoient été vaincus, lorsqu'il s'étoit déclaré contre eux. Il alla saluer l'Empereur & la Reine de Portugal. On n'oubliâ point à lui rendre tous les honneurs dûs à son mérite. En effet c'étoit à lui, que l'Empereur étoit redevable du gain de la bataille de Pavie ; & si Monsieur de Bourbon avoit souhaité de se venger du Roi, les fers dont il avoit chargé ce Prince, suffisoient pour le faire ; mais au-travers des civilités affectées de la Cour Impériale, il reconnut qu'il y étoit à charge. On lui avoit les dernières obligations, & on ne les avoit payées que par les plus cruelles injures.

L'Empereuracheva de signaler son ingratitudo, en préparant ce Prince à ne point épouser la Reine de Portugal. « Je vous en laisse le maître (lui dit l'Empereur) ; mais le Roi de France est veuf de la Reine Claude : il demande cette Princesse en mariage, ce sera le sceau du Traité. On vous doit

» restituer toutes vos terres; vous ne ferez point obli-
 » gé de retourner en France : je m'acquitterai de
 » ce que je vous dois , en vous donnant le Duché
 » de Milan.

Monsieur de Bourbon connut toute l'infidélité de l'Empereur. Ce n'est pas qu'il ne fût ravi d'être dispensé d'épouser la Reine de Portugal ; quand on la lui auroit accordée , il eût refusé cet honneur , depuis qu'il sçavoit que Madame d'Alençon étoit veuve ; mais cela ne l'empêchoit pas de reconnoître la perfidie de l'Empereur , qui après avoir tiré de lui les services les plus importans , n'exécutoit aucun des articles du Traité qu'il avoit fait avec lui ; & croyoit l'amufer de l'offre chimérique d'un Duché qui n'étoit point à l'Empereur , & qui étoit possédé par Sforza ; aussi conçut-il dès ce moment une haine violente contre l'Empereur. Elle devint d'autant plus grande , qu'il la lui fallut renfermer dans son cœur. Il attendit avec impatience l'occasion de s'en venger , elle n'étoit pas difficile à trouver : il avoit laissé en Italie une Armée victorieuse , commandée par des Chefs qui étoient à lui , d'ailleurs disposée à lui obéir aveuglément.

Le lendemain il alla voir Madame d'Alençon : il la trouva heureusement accompagnée d'une seule fille en laquelle elle se confioit. Ils sentirent je ne sçais quelle émotion , en se voyant l'un l'autre. « Je vous revois , Madame (lui dit-il) j'oublie tous mes

» malheurs, en goûtant ce plaisir. Ne l'empoison-
» nez pas par des reproches, qui sont justes à la vé-
» rité, mais que ce n'est pas à vous à me les faire.
« Je dois les augmenter ces reproches (répondit
» Madame d'Aiençon) ; depuis que je vous les ai
» faits, vous n'avez songé qu'à en mériter de plus
» grands. Envisez, Monsieur, jusqu'où a été
» votre vengeance : vous l'avez portée si loin, que
» vous vous y êtes vous-même compris. « Ah ! lais-
» fons-là Madame (reprit Monsieur de Bourbon)
» laissons un souvenir fâcheux. Laissez-moi goûter
» seulement le plaisir de vous voir, & de vous voir
» dégagée d'un lien indigne de vous. Vous n'avez
» plus à m'opposer la vertu & le devoir : je vais con-
» noître si vous m'avez aimé. Vous me revoyez,
» après une longue absence, plus amoureux mille
» fois que je ne l'ai jamais été : mon amour m'a
» soutenu au milieu de mes adversités. Mon cœur
» me disoit, qu'un temps plus heureux succéderoit
» à mes disgraces. Parlez, Madame, que faisoit le
» vôtre pendant que le mien ressentoit tant de ten-
» dressé ? « Hé quoi ! Monsieur (interrompit la Du-
» chesse) vous me parlez encore comme si vous étiez
» ce Prince fidèle, l'appui & le soutien des Fran-
» çois. Avez-vous oublié que vous avez mis cette
» Monarchie sur le penchant de sa ruine ; que votre
» Roi par votre infidelle valeur, languit dans une
» dure captivité ? « Oui, je le sais (s'écria le Prin-

» de l'Empereur abusé de sa victoire. Il traite le
» Roi comme un esclave , il ne me traite pas moins
» indignement. Je punirai son ingratitude. Ma
» Princesse vous pouvez tout auprès du Roi , faites
» ma paix avec ce Prince ; peignez-moi soumis &
» repentant : soyez pourtant le prix de notre récon-
» ciliation. Pour ma fortune , je vous l'abandonne.
» Que Madame ~~possède~~ , si elle le veut , l'héritage
» de mes peres : si je vous épouse , vous me tiendrez
» lieu de tout ; je serai trop heureux , pourvu que
» vous ne vous opposiez pas à mon bonheur. « Je
» souhaite (reprit la Princesse) que le Roi accepte
» votre repentir , vous connoîtrez que mon cœur n'a
» point changé. Je m'estimerai heureuse , de pou-
» voir reconnoître par une tendresse , que je ne se-
» rai plus obligée de déguiser , celle d'un Prince gê-
» néreux ». Monsieur de Bourbon se jeta à ses pieds
à ces flatueuses paroles : ils se dirent encore mille cho-
ses tendres & obligantes.

Madame d'Alençon alla voir le Roi ; elle lui racon-
ta la conversation qu'elle avoit eue avec Monsieur de
Bourbon. Il est vrai que le Roi avoit toujours eu un
grand fonds de bonté pour ce Prince. « Otons-le à
» nos ennemis (dit-il à Madame d'Alençon) nous
» l'avons traité avec trop d'injustice : cette action
» d'équité ramènera la fortune dans notre parti ;
» mais , ma sœur , il faut que vous contribuiez à le
» gagner. Je scias qu'il vous aime , & que vous ne

» Le laissez pas. Puis-je mieux réparer la conduite
» que j'ai eue à son égard, qu'en lui donnant une
» sœur que j'aime & que je dois aimer avec tendresse »?
Madame d'Alençon embrassa son frère en rougissant.
« Ne songez plus (reprit ce Prince) qu'à le rendre
» digne de vous : tachez de l'amener demain dans
» les Jardins de Madrid ; nous y prendrons des me-
» sures pour sortir tous les trois de captivité ».

La Princesse quitta le Roi, & manda Monsieur de Bourbon, qui étoit à Toleda. Lorsqu'il fut arrivé, elle le fit déguiser en Ecuyer : il y en avoit toujours un qui l'accompagnoit chez le Roi. C'étoit au milieu de l'Eté, que les promenades du soir sont délicieuses. Le Roi étoit dans un cabinet du jardin, entouré de palissades de jasmins & d'orangers. Madame d'Alençon entra dans le jardin, suivie du feint Ecuyer & d'une fille d'honneur. Lorsque Monsieur de Bourbon fut entré dans le lieu où le Roi étoit seul avec Monpezat, il se jeta à ses piés : « Je suis indigne
» de voir mon Roi (lui dit-il) ; & si sa bonté ne sur-
» passoit encore mon crime, je resterois toute ma
» vie en proie au désespoir & à sa fureur. Je viens
» Sire, vous demander un généreux pardon, &
» mourir à vos genoux jusqu'à ce que je l'aye obte-
» nu ». Le Roi le releva avec cette douceur, qui
lui attiroit tous les cœurs. « Oublions (lui répon-
» dit-il) les sujets que nous avons de nous plaindre
» l'un de l'autre : si je n'ai pas mis de bornes à l'in-

» justice de ma Mere , vous n'en avez point mis à
» votre vengeance. Avouez que vous vous êtes ac-
» quitté. « J'avouerai (reprit Monsieur de Bour-
» bon) que vous êtes le plus grand & le meilleur de
» tous les Rois ; & je ne goûterai jamais de bon-
» heur que je n'aye fait oublier à Votre Majesté par
» le nombre de mes services , la grandeur de ma fau-
» te ». Ils entrerent ensuite dans le détail de leurs
affaires. « Sortez (dit Monsieur de Bourbon au Roi)
» sortez à quelque prix que ce soit des mains de votre
» ennemi. Que la grandeur de ses demandes ne vous
» étonne point : accordez-lui tout. Vous ne serez
» pas plus engagé , puisque la liberté vous manque ,
» sans laquelle on n'a jamais pu faire de Traité.
» Laissez agir votre Parlement & vos Sujets. Ils
» vous disculperont suffisamment des conditions
» qu'on vous aura imposées. Pour moi j'espere
» faire voir un jour , qu'il n'a pas dû traiter ainsi un
» Roi , que la fortune seule lui a livré , ni un Prin-
» ce qui n'est devenu malheureux , que pour s'être
» lié à sa parole ». Monsieur de Bourbon expliqua
ensuite au Roi , que l'Italie n'avoit pour défense
qu'une Armée , que ses propres liberalités lui avoient
absolument gagnée , & qu'il se feroit d'autant moins
un scrupule de la faire soulever contre lui , qu'elle
avoit été levée de son argent & par ses soins , & que
l'Empereur ne l'avoit jamais soudoyée. Il ajouta que
l'Empereur n'avoit aucun droit sur l'Italie , & que

s'il plaisoit à Sa Majesté , il s'y procureroit un établissemens digne d'être offert à Madame d'Alençon.

Le Roi sourit & admira l'adresse de ce Prince ; ensuite il se retira à un coin du cabinet , & laissa ensemble ces deux Amans. Là le Roi tira ses tablettes ; & y ayant écrit ce qu'il souhaitoit , il vint rejoindre Monsieur de Bourbon , & lui dit en les lui présentant : « Votre repentir , & le conseil que vous me » donnez , réparent tout ce que vous avez fait contre moi : il est juste que je répare de mon côté ce que je puis avoir fait contre vous ». Monsieur de Bourbon ouvrit les tablettes , & y lut ce qui suit.

Je donne ma parole royale à Monsieur de Bourbon , d'exécuter les conventions ci-après , & je le lui promets fait de Cavalier , afin d'y être engagé , & comme Roi & comme honnête-homme. Je lui ferai expédier en bonne forme des Lettres d'abolition pour lui & pour ses amis. Je lui donne dès-à-présent Madame d'Alençon ma sœur en mariage , & la solennité s'en fera aussi-tôt qu'il aura quitté le parti de l'Empereur. En faveur de ce mariage , je lui céde tous les droits que j'ai sur le Royaume de Naples , & promets de l'aider à la conquérir , d'une Armée navale de cent voiles : enfin , si la fortune lui est contraire dans cette conquête , je lui rendrai tous les biens qu'il a possédés en France , & la Charge de Connétable ; & je lui ferai raison de ses droits sur la Provence.

FRANÇOIS.

La générosité du Roi chatma Monsieur de Bourbon, & augmenta son repentir d'avoir combattu contre lui. Il le remercia en des termes pleins de reconnaissance & de tendresse. Ces deux grands Princes s'embrassèrent, & le Roi ordonna à Madame d'Alençon d'embrasser Monsieur de Bourbon. « Voilà votre époux (lui dit-il) il y a long-temps qu'il est digne de vous ; aimez-moi pour l'amour l'un de l'autre, & que rien au monde n'altère notre amitié ». Madame d'Alençon obéit au Roi avec modestie. « Défendez-nous donc de Madame », lui dit dit agréablement cette Princesse. « Je vous le promets (lui dit le Roi) son amour a fait répandre assez de sang ». Madame d'Alençon & Monsieur de Bourbon quittèrent ensuite le Roi, & se retirerent dans l'appartement de cette Princesse ; mais quelle joie ne saisit point ces tendres Amans, lorsqu'ils se virent seuls, & prêts d'être unis pour jamais, après de si cruelles traversées ! « Est-il bien vrai, Madame (dit Monsieur de Bourbon) que je vais être heureux ? Ressentez-vous la même impatience ? Etes-vous pénétrée d'un ressentiment pareil au mien ? « Oui, mon cher Prince (répondit Madame d'Alençon) je partage votre joie : je ne sciais même si la mienne n'est point plus grande que la vôtre. Contrainte & gênée jusqu'ici, il m'a fallu dissimuler ce que je sentois pour vous : j'étois toujours combattue, tantôt par mon devoir, quelquefois

par

» par de cruelles raisons d'Etat , toujours par une
» vertu sévère : aujourd'hui rien ne me retient. Je
» puis vous dire à quel point je vous aime , & je vous
» le dirai légitimement. Connoissez mes plus secrètes
» pensées. En vous voyant , je vous aimai , vous
» seul m'avez rendu l'hymen odieux ; ma vertu a été
» prête cent fois à m'abandonner : elle m'ordonne
» à présent de vous aimer , quel heureux change-
» ment ! Que je vais lui obéir avec joie » ! Le Prince
» ne se connoissoit pas : ses transports étoient au-dessus
de sa raison. « Peut-on (s'écria-t-il) être mieux
» payé des peines que j'ai endurées ? Que n'en ai-je
» souffert de plus cruelles » ? ajouta-t-il. En disant
ces paroles , il baisoit les mains de Madame d'Alençon. Sa passion lui fit prendre un baiser qu'elle n'osa
lui refuser ; mais cet aimoureux Prince , ayant remar-
qué qu'une fille , qui étoit resté seule avec Madame
d'Alençon , étoit sortie , il se préparoit à de plus grande-
des faveurs. « Que faites-vous (lui dit la Princesse
» en l'arrêtant) y pensez-vous bien ? Monsieur » .
Cet air sérieux intimida Monsieur de Bourbon. « Hé
» quoi ! Madame (répondit-il) ne suis-je pas votre
» époux ? ne vous en souvient-il plus ? « Vous l'êtes ,
» il est vrai (reprit la Princesse) mais vous ne l'êtes
» pas encore publiquement , & vous offensez ma
» vertu de concevoir de pareils désirs. « Ah Dieu ,
» quelles distinctions ! (reprit le Prince) vous n'a-
» vez pas résolu de me rendre si-tôt heureux. Que

» penserois-je de votre refus, Madame ? amusez
» vous un malheureux, dont on craint le désespoir ?
» La parole du Roi est « Qu'osez vous dire ?
» (interrompit Madame d'Alençon) vous soupçon-
» nez le Roi mon frere, d'une pareille indignité , &
» vous pouvez vous imaginer que j'en suis la complice ?
» Ne m'outragez pas de tant de manières , Monsieur. J'ai la parole du Roi ; je vous donne la
» mienne de n'avoir jamais d'autre époux que vous.
» Sortons d'un pays ennemi. Si le Roi changeoit de
» sentiment , je vous promets de vous suivre par
» toute la terre ; mais célébrons ce mariage aux yeux
» de toute l'Europe , qu'il n'y manque rien de tout
» ce qui peut me conserver votre estime , après qu'il
» sera achevé ». En tenant ce discours elle flatoit
doucement le Prince , & le rendoit capable de le goûter par ses manières engageantes. En effet elle le ramena à son sentiment , lui accorda encore toutes les caresses qu'elle crut n'être point opposées à la conduite qu'elle s'étoit imposée. Le Prince s'apperçut bien qu'il n'obtiendroit rien d'elle au-delà. « Remettons donc (lui dit-il) notre félicité à un temps plus heureux , & allons la mériter peut-être par de nouvelles infortunes ». Madame d'Alençon s'affligea de ce présage : elle en parut plus tendre & plus aimable à Monsieur de Bourbon. Ils se séparent avec des promesses réciproques de contribuer également à vaincre leur malheur.

Monsieur de Bourbon instruisit cette Princesse du secret de la Cour Impériale. Elle en profita dans le Traité qu'elle vouloit conclure pour la liberté du Roi. L'Empereur s'apperçut qu'on le trahissoit, sans pourvoir deviner qui c'étoit. Pour se défaire d'une surveillante si habile, il proposa de la faire arrêter. Elle étoit venue à Madrid sous la foi d'un passeport. Il alloit expirer; & la Princesse ne s'étoit pas pressée de le faire renouveler, parce qu'elle ne pensoit pas qu'on en pût faire difficulté. Un Ministre Espagnol, que le mérite de Monsieur de Bourbon avoit charmé, lui découvrit cette supercherie. Ce Prince l'écrivit sur le champ à Madame d'Alençon. Elle ne s'amusa point à s'en plaindre à l'Empereur: elle prit à l'heure même la poste, & fit une si grande diligence, qu'elle arriva sur les terres de France avant la fin de son passeport. L'Empereur fut doublement affligé, & d'avoir conçu un dessein si bas, & de l'avoir manqué.

Le Traité s'avança en peu de jours: il devoit rendre au Roi sa liberté. Ce Prince avoit suivi le conseil de Monsieur de Bourbon, en accordant à l'Empereur tout ce qu'il demandoit. La Reine de Portugal devoit épouser ce Prince. L'Empereur en fit des excuses à Monsieur de Bourbon, qui dissimula son dépit avec une adresse merveilleuse. Il demanda seulement à l'Empereur de n'être pas présent à ce mariage. On consentit qu'il partît pour l'Italie. Peu de jours après, le Roi épousa la Reine de Portugal. On lui rendit la liberté.

& il ne l'eut pas plutôt recouverte, qu'il déclara la guerre à l'Empereur.

Monsieur de Bourbon ne perdit pas de tems. La conquête de Naples occupoit tous ses soins : elle devoit être suivie de son mariage avec Madame d'Alençon. Lorsqu'il fut arrivé dans le Milanez, il se mit à la tête de l'Armée. Son mérite, sa valeur & ses libéralités le faisoient adorer également des Officiers & des soldats. Ils ne reconnoissoient que lui pour Souverain ; & depuis qu'il étoit parti, on ne les avoit point payés. Il avoit apporté quelque argent d'Espagne : il y joignit celui qu'il retira de sa vaisselle d'argent qu'il vendit ; & il distribua tout cela aux soldats. Il les anima en sa faveur d'un zèle capable de tout entreprendre : il fit ensuite la revue de toute son Armée qu'il trouva composée de quarante mille hommes. Il les harangua en peu de mots, mais éloquemment. Il les assura qu'il alloit les mener dans une occasion, où ils auroient de la gloire à acquérir ; que cette gloire seroit suivie de repos & de richesses. Il fit prendre aussi-tôt aux troupes le chemin de Rome, & il les fit marcher avec une diligence & une conduite admirable ; mais il ne put tromper Lannoi, Vice-Roi de Naples & son ennemi particulier. Lannoi s'étoit défié de lui depuis son retour d'Espagne. Le nombre d'injures qu'on avoit faites à ce Prince, le lui avoient rendu suspect. Il n'apprit pas plusôt qu'il étoit sorti du Milanez, qu'il jugea qu'il courroit à la

conquête du Naples. Cette armée basse ne sut défendre ce Royaume que par une lâcheté exécrable. Il fit partir deux scélérats dévoués à ses crimes, auxquels il donna l'ordre de sacrifier Monsieur de Bourbon à sa fureté.

Ce Prince passa l'Apennin avec des difficultés dignes de son courage, au milieu d'une saison affreuse; & il arriva enfin devant Rome. Son dessein étoit d'obtenir du Pape l'investiture de la Couronne de Naples, & assez d'argent pour payer son Armée & la conduire à ce florissant Royaume. Il envoya pour cet effet demander passage au Pape; il lui fut refusé en termes injurieux, & ce vaillant Prince ordonna aussitôt l'assaut. L'Armée fut de la victoire, lorsqu'elle suivit ses ordres, y monta avec des cris de joie. Les Romains ne firent qu'une résistance médiocre. Monsieur de Bourbon voyoit déjà la victoire déclarée pour lui, & déjà il étoit monté sur la brèche, lorsqu'un des assassins, que Lannois avoit envoyés, & qui s'étoient glissés dans l'Armée en qualité de volontaires, tira un coup d'arquebuse à cet infortuné Prince, qui le fit tomber à demi-mort aux pieds de Pompéran.

Monsieur de Bourbon ne jugea pas d'abord sa blessure mortelle: ainsi il ordonna à Pompéran de couvrir son corps pour échapper cet accident aux siens; mais se sentant défaillir un moment après, il se fit porter dans sa tenue. Le souvenir de Madame d'Alençon vint occuper ses derniers moments: & ce fut

là qu'il dicta à Pompéran cette Lettre d'une voix mourante.

Je remplis mon destin, Madame ; il ne s'est point démenti. Je meurs, sans vous avoir possédée, éloigné de vous, accablé du plus sensible regret. La fortune m'a cruellement trahi : elle m'a amené au pied du trône pour m'y immoler. Hélas ! l'impitoyable m'a refusé la mort, lorsque je la demandois armé de fureur & de désespoir : elle me la donne aujourd'hui, qu'elle me fatoit des plus douces espérances. C'est vous seule, ma Princesse, que je regrette. Je n'ai jamais conservé la vie que pour vous. Je la perds en voulant vous conquérir une Couronne, qui n'est rendue digne de vous. Je sais que vous plairiez un sort où vous daigniez vous intéresser & que vous deviez partager avec moi ; mais je me fatois trop. Mon amour m'a englouti. Je ne fusse jamais parvenu à cette félicité. Je ne sais même si je vous devois souhaiter un époux si malheureux : j'aurrois peut-être fait passer jusqu'à vous mon infortune. Quels crusles reproches me serrois-je faits ? Non il falloit pour une si aimable Princesse.

Sa faiblesse redoubla en cet endroit. Il sentit que la fin approchoit, & sa raison s'assouplit à mesure. Quelques-uns de ses amis fondaient en larmes au-tour de ce Héros. Un des Officiers venoit de lui apprendre qu'il étoit le maître de Rome, lorsqu'il expira :

ainsi il mourut en triomphant , & la gloire le suivit jusque dans son tombeau.

Pomperan après avoir donné ses soins à sa sépulture , se rendit en France , où il rendit à Madame d'Alençon les dernières preuves de la tendresse de Monsieur de Bourbon. A peine put-elle résister à une douleur , qui surmontoit sa constance & sa raison. Un torrent de pleurs honora la mémoire de ce généreux Prince. Elle n'eut point de honte d'apprendre à toute la Cour combien elle l'avoit aimé. Sa douleur fut vive , longue & violente ; ou pour mieux dire , elle dura toute sa vie : en effet Monsieur de Bourbon n'étoit pas un Prince qu'on pût oublier. Le Roi ne fut pas insensible à cette perte : son cœur & son intérêt lui firent le regréter ; Madame elle-même fut tourmentée des plus cruels remords : son injustice avoit causé les malheurs de ce Prince. Elle se reprocha sa mort. Son cœur pendant la vie de Monsieur de Bourbon avoit été sans cesse agité. L'ombre de ce Héros troubla encore son repos après sa mort.

F I N.

LA COMTESSE DE MONFORT.

Il n'y aura qu'à lire cette nouvelle historique, pour se désabuser de la prévention où l'on est, que les femmes ne sont capables d'aucun Gouvernement considérable. On y verra Jeanne de Flandres, Comtesse de Monfort, faire des actions & tenir une conduite, dont les plus grands hommes auroient sujet de se croire honorés. Les Historiens n'en ont rapporté que la moindre partie; mais j'ai trouvé des Mémoires qui m'apprennent des particularités qu'ils ont ignorées, ou négligé de donner au Public: elles m'ont paru si illustres, & j'en ai été tellement touché, que je n'ai pu résister à la passion de les écrire.

Il faut avant de commencer l'Histoire si belle d'une personne qu'on peut nommer à juste titre une Héroïne, faire connoître son extraction.

Le Duc Artur de Bretagne épousa environ l'an 1300 l'héritière du Vicomte de Limoges, de qui il eut trois enfans: Jean, qui succéda au Duché; Gui, Comte de Peinthievre, qui épousa l'héritière d'Avaugour; & un troisième, qui mourut jeune. Après la mort de l'héritière de Limoges, il épousa Yolande de Dreux, Comtesse de Monfort, de qui il eut Jean, qui prit le

titre de Comte de Monfort, & fut marié avec Jeanne, fille du Comte de Flandres, belle & jeune Princesse, que Robert, Seigneur d'Artois, aimoit passionnément ; mais il n'avoit pu faire agréer son alliance au Comte de Flandres, parce qu'il étoit Prince sans Etats, réfugié chez le Comte de Flandres, après avoir été chassé de sa maison par Philippe, Roi de France, de qui il s'étoit attiré l'indignation, pour avoir entretenu des intelligences avec Edouard, Roi d'Angleterre, auprès de qui il se retira, au désespoir de s'être vu enlever la Princesse qu'il aimoit : ce qui lui avoit rendu la Cour de Gand insupportable.

Le Comte de Monfort, après avoir passé quelques mois à Gand dans des fêtes & des réjouissances continues, voulut faire connoître tout son bonheur à la patrie, en amenant en Bretagne la Comtesse sa femme, sans contredit une des plus aimables personnes du monde. Elle avoit à sa suite Madame de Somardic, qui avoit eu soin de son éducation, & qui depuis son mariage étoit sa Dame d'honneur. Madame de Somardic avoit une fille à peu près de l'âge de la Comtesse, laquelle avoit été auprès d'elle depuis son enfance. Cette longue habitude avoit donné à la Comtesse une grande tendresse pour Mademoiselle de Somardic, qu'elle avoit méritée par de grands respects. Elle avoit un attachement si parfait pour la Comtesse, qu'il n'étoit pas possible de l'en séparer, & qu'elle aimoit mieux la suivre en Bretagne, quoiqu'elle

n'y fût pas encore Souveraine, que de se marier en Flandres, où on lui proposoit des partis très-avantageux.

Le Comte & la Comtesse arriverent à Rennes, où Jean III. qui avoit succédé à Artur, tenoit sa Cour. C'étoit un Prince magnifique, qui les reçut avec de grandes pompes. Il fit des fêtes qui durerent plusieurs jours, & un tournoi où tous les Chevaliers de ses Etats, & des Etats voisins avoient été conviés.

Un Chevalier inconnu entra en lice, & soutint contre tous venans, que la Dame qu'il servoit, méritoit de donner la loi à toute la Terre. Il avoit des armes noires, & son Ecuyer lui donna son écu, où on voyoit un esclave peint en posture d'un homme qui voulut rompre ses chaînes, avec ces mots : « Malheureux, de ne pouvoir m'en defaire ».

Tannegui du Chatel, jeune Chevalier, qui arrivoit de faire ses premières armes en France, se présenta, & demanda qu'il lui fût permis de soutenir qu'il étoit constant qu'il y avoit une Dame qui méritoit de donner la loi à toute la Terre, mais que les Chevaliers qui la servoient, étoient indignes des chaînes qu'ils portoient, s'ils vouloient les briser. Le Duc & la Duchesse lui permirent de combattre l'Inconnu, & dirent qu'il y avoit un prix que la Duchesse donneroit à quiconque conserveroit le champ de bataille contre trois assaillans. L'Inconnu fut donc le premier qui éprouva la force de du Chatel. La première course se

passa avec un avantage égal, puisqu'ils furent tous deux ébranlés dans la selle. A la seconde du Chatel plus heureux donna un si grand coup de lance qu'il la brisa, & renversa le Chevalier inconnu sans mouvement sur la poussière. Du Chatel prit en passant une autre lance des mains de son Ecuyer, & alla se remettre au bout de la carrière pour attendre un second assaillant. Il n'attendit pas long-tems, on vit entrer Bavalan, Chevalier de grande réputation, qui sembloit mépriser la jeunesse de du Chatel, & lui dit arrogamment qu'il étoit fâché d'avoir à lui arracher un prix qu'il avoit eu jusques-là lieu d'espérer ; mais qu'il étoit obligé de défendre les intérêts d'une Dame à qui on vouloit faire tort en soutenant qu'il y en eût quelqu'autre digne de donner la loi à toute la Terre. Du Chatel lui répondit modestement pour une cause si juste & si glorieuse, qu'il devoit n'oublier aucun efforts pour la soutenir, & qu'il espéroit de conserver l'avantage qu'il avoit déjà acquis. Ils coururent, du Chatel lui enleva la visière de son casque, & le fit tomber de cheval du premier coup. Un troisième se présenta, qui n'eut pas un meilleur sort. Il fit dire à du Chatel qu'il se promettoit malgré les avantages qu'il venoit de lui voir remporter, de lui faire avouer que quelqu'autre personne avoit droit de disputer l'Empire à celle qu'il avoit si bien servi jusques-là. Du Chatel répondit qu'il eût mieux aimé mourir, que de perdre les espérances qu'il avoit d'établir une vérité

pour laquelle il tenoit le champ de bataille. C'étoit le Sire de Coëtmen , qui aimoit éperdument , mais secrètement , une Dame de la Cour. Il étoit superbe-ment monté , & portoit des armes qui brilloient d'or & d'azur. Il fut vaincu comme les deux premiers. A la première course il fit perdre la selle à du Chatel, qui bientôt remis de ce petit échec, partit avec tant d'ardeur pour sa seconde course , qu'il jeta Coëtmen si fort hors des arçons , qu'il ne put s'empêcher d'abandonner son cheval. Le Héraut d'Armes entra aussi-tôt dans le champ de bataille , proclama du Chatel pour vainqueur , & le conduisit au Due & à la Duchesse , qui étoient sur un amphithéâtre à un des bouts de la carrière. Du Chatel mit pied à terre , & alla recevoir des mains de la Duchesse le prix qu'il venoit de mériter. C'étoit une médaille d'or , enrichie de pierres , où étoient gravées les images du Due & de la Duchesse. Du Chatel reçut le présent un genou en terre avec tous les respects qu'il convenoit ; mais sa satisfaction ne pouvoit être entière , puisqu'il ne recevoit pas ce fruit de sa victoire de la main de cette Princesse , pour la gloire de qui il étoit entré en lice. Quelle sélicité pour lui s'il eût pu mettre à ses pieds le vainqueur & le prix qu'il venoit d'emporter! Il en étoit bien éloigné ; il n'osoit même la regarder , de peur de découvrir un secret si important : c'étoit la Comtesse de Monfort qu'il adoroit , Princesse d'une beauté & d'un mérite auquel on ne pouvoit résister.

Le Duc avoir commandé qu'on prît soin du Chevalier inconnu, mais il avoit refusé tous les services qu'on lui avoit offerts, & avoit ordonné à ses gens de le porrer chez un Marchand Anglois, où il étoit logé, & où il se tint si resserré, que personne ne le put voir, ni apprendre qui il étoit. On ne le scut qu'après son départ de Saint-Malo, où il s'étoit embarqué pour repasser en Angleterre d'où il venoit. On apprit que c'étoit le Seigneur d'Artois qui étoit sorti d'Angleterre sur le bruit d'un tournoi en Bretagne.

Plusieurs autres Chevaliers Bretons & étrangers rompirent des lances à l'honneur des Dames qu'ils servoient, dont je ne fais pas le détail, n'ayant entrepris de rendre compte que de ce qui a été fait pour la gloire de la Comtesse de Monfort.

Malestroit, un des plus considérables Seigneurs du Duché, arriva en ce même tems-là à la Cour : il venoit de faire un voyage en Italie. Il étoit fait à peindre, & il avoit fait parler de sa valeur en plusieurs occasions de guerre, où il avoit eu du commandement sous le Duc de Milan contre le Roi de Naples. Il étoit fâché de n'être pas venu assez tôt, pour faire voir son adresse dans le tournoi qui s'étoit tenu depuis peu, & il eut une secrète jalouſie de l'honneur que du Chatel y avoir acquis. Ce n'étoit que jalouſie de gloire : car il n'étoit pas encore animé de la même passion que du Chatel, il le fut bientôt. La premiere vue de Mademoiselle de Somardic le frapa : il le fit

présenter à la Comtesse de Monfort, dont il n'étoit pas encore connu. Il remarqua Mademoiselle de Somardic auprès d'elle; & il en fut si subitement touché, qu'il ne répondit qu'avec embarras à toutes les questions que le Comte & la Comtesse lui firent sur toutes les particularités de son voyage, tant il étoit déjà occupé de Mademoiselle de Somardic.

Le premier homme qu'il rencontra, en sortant de chez la Comtesse, fut Bavalan, son ami & son voisin. Il lui demanda avec un empressement capable de découvrir ce qu'il ne vouloit pas qu'on scût, qui étoit une personne qu'il venoit de voir auprès de la Comtesse, & qu'il n'avoit jamais vue à la Cour. Bavalan, qui n'étoit pas un novice, connut à l'embarras & à l'empressement de Malestroit, qu'il étoit fort intéressé en ce qu'il vouloit scâvoir. Il eût pu satisfaire sa curiosité dans ce-même moment, mais il eut la malice de lui demander comment étoit faite cette personne qu'il ne connoissoit pas, lui qui avoit quasi toujours été à la Cour. Malestroit, qui avoit déja le cœur plein de Mademoiselle de Somardic, lui en fit le portrait: il lui dit que c'étoit une personne si distinguée par sa beauté, qu'il s'étonnoit comment il ne pouvoit pas la nommer sur le champ. Il lui répéta qu'elle étoit environnée de toutes les graces, qu'elle avoit une blancheur à éblouir & de grands yeux noirs, dont il n'étoit pas possible de soutenir les regards, une mine & un port si relevés, qu'elle étoit la majesté

même. Bavalan ne voulut pas le laisser languir plus long-tems dans son incertitude, & lui dit que ce ne pouvoit être que Mademoiselle de Somardic, que la Comtesse de Monfort aimoit uniquement; qu'elle étoit fille de Madame de Somardic, Dame Flamande, qui avoit élevé la Comtesse en Flandres, & étoit sa Dame d'honneur en Bretagne. Il lui rendit compte comment Mademoiselle de Somardic avoit passé son enfance auprès de la Comtesse, & étoit si étroitement attachée auprès d'elle, qu'elle avoit renoncé à des établissemens considérables en son pays, pour la suivre en Bretagne. Malestroit, sa curiosité satisfaite, changea de discours, & quitta Bavalan, pour aller chercher l'occasion de revoir Mademoiselle de Somardic. Il alla le soir chez la Duchesse, où il espéroit qu'elle auroit suivi la Comtesse; il ne fut pas trompé. Il la rencontra retirée au bas de la chambre de la Duchesse en conversation avec des Dames qu'il connoissoit, & qu'il aborda, pour avoir le moyen de la voir & de lui parler. Il leur dit que n'étant à la Cour que depuis deux jours, il ne leur faisoit pas d'excuse, s'il ne leur avoit pas encore rendu ses devoirs; qu'il s'en acquitteroit dès le lendemain: il dit à Madame de Clisson, qui étoit sa parente, que Mademoiselle de Somardic auroit sujet de le regarder comme un étranger à la Cour, jusqu'à ce qu'il lui eût été présenté chez elle, & qu'il la supplioit de lui faire l'honneur de l'y conduire dès le

lendemain, Madame de Clisson lui répondit, qu'elle le meneroit chez Madame de Somardic à la sortie de son diner ; que c'éroit la véritable heure de trouver Mademoiselle de Somardic, qui étoit presque à toutes les autres heures du jour auprès de la Comtesse, qui ne pouvoit vivre sans elle. Malestroït dit, qu'il n'avoit pas de peine à le croire, & que le premier moment de la vue de Mademoiselle de Somardic suffissoit, pour faire desirer de la voir toujours. Mademoiselle de Somardic répondit, que la Comtesse étoit une Princesse généreuse, qui comblloit de ses faveurs les personnes qui lui étoient devouées.

Après ces premiers discours de civilité, la conversation devint générale. On parla des agréments & des bonrēs de la Duchesse, de l'embellissement, que la Comtesse, & les personnes qu'elle avoit attiées, causoient à la Cour. On obligea Malestroït à parler de ses voyages, & sur-tout de la Cour de Milan, d'où il arrivoit. Il se mêla insensiblement quelques autres personnes à cette conversation ; & comme c'éroit un endroit presque hors de la vue de la Duchesse, les Courtisans qui n'avoient pas encore vu Malestroït, depuis qu'il étoit de retour, le venoient embrasser. Les Dames s'allerent ranger auprès de la Duchesse : Malestroït débarrassé de tous les complimens, qu'on lui étoit venu faire, alla s'y ranger aussi : il y demeura tout le temps que la Comtesse y fut. Elle prit en le retirant, Mademoiselle de Somardic sous le bras : comme

comme elle étoit connue pour la favorite de la Comtesse, on n'étoit pas surpris de cette familiarité. Malestroit, qui n'avoit eu des yeux que pour Mademoiselle de Somardic, la suivit de vue, & se retira chez lui très-occupé de sa nouvelle passion. Il passa toute la nuit dans un sommeil interrompu par les soins de sa parure pour le lendemain, & de la visite qu'il avoit à faire : il méditoit déjà les moyens de faire connoître à Mademoiselle de Somardic, qu'il ne vouloit vivre que pour la servir. Il s'habilla le lendemain de la maniere la plus galante qu'il put, & passa tout le matin à remplir ses devoirs.

En sortant du lever du Comte, il rencontra Mademoiselle de Somardic, qui entroit chez la Comtesse : c'étoit commencer sa journée par tout ce qu'il pouvoit desirer ; il la salua très-respectueusement, & la laissa passer, sans lui rien dire, ne la connoissant pas entore assez, pour lui pouvoir parler : il n'avoit garde de manquer d'aller dîner chez Madame de Clisson, pour ne pas perdre l'occasion d'être présenté à Madame ed. Somardic. Aussitôt après le dîner, Madame de Clisson dit qu'il falloit songer à faire la visite, où elle devoit présenter Malestroit, de peur qu'il n'arrivât quelqu'un, qui les arrêtât. L'exactitude de Madame de Clisson fit grand plaisir à Malestroit, & lui épargna bien des inquiétudes ; ils trouverent Madame de Somardic. Elle fit des compliments & des remercimens à

Madame de Clisson , de lui avoir amené Malestroït , qu'elle sçavoit déjà être un des plus galans hommes de la Cour , & à qui elle dit qu'elle lui étoit fort obligée de l'être venu voir des premières. Malestroït répondit , qu'il sçavoit ce qui lui étoit dû , qu'il eût été honteux pour lui d'y avoir manqué , & qu'il la supplioit de croire qu'il ne perdroit jamais les occasions de lui rendre ses très-humbles respects : il entra du monde , la conversation devint générale , & on se prépara bientôt d'aller tous à la Cour , où l'on passoit les journées entières , presque toujours chez la Duchesse , qui étoit une fort aimable Princesse.

La Comtesse avoit envoyé chercher Mademoiselle de Somardic par un Ecuyer qui lui donna la main : Malestroït n'eût pas perdu cette occasion , s'il eût pu la disputer à l'Ecuyer de la Comtesse , il n'en perdit aucune autre de lui faire connoître ce qui se passoit en son cœur ; mais elle n'y faisoit pas attention , & elle n'en avoit que pour ce qui regardoit la Comtesse , à qui elle avoit donné toute sa tendresse , accompagnée d'un profond respect. L'indifférence de Mademoiselle de Somardic ne rebuva pas Malestroït , elle l'empêcha seulement de parler ; il voulut faire parler pour lui ses loins , ses respects , sa magnificence , & l'approbation générale qu'il méritoit.

La Cour du Duc passa ainsi quelques années en paix & en plaisirs continuels : ils furent interrompus par la mort de Gui de Bretagne , Comte de Peinthievre ,

héritier présumptif du Duc , qui n'avoit point d'enfans.

Guilbert de Bretagne avoit laissé Jeanne sa fille unique , sous la tutelle de sa mere , & la protection du Duc , qui la regardoit comme son héritiere , prétendant que représentation devoit avoir lieu dans le Duché ; le Duc fit même réflexion , que le Comte de Monfort , son frere , étoit un Prince d'entreprise , & que son mérite & celui de la Comtesse pouvoient lui avoir acquis tant de Partisans , qu'il seroit à craindre du moins après sa mort : ce qui l'obligea à songer bien sérieusement à marier sa Nièce à un Prince capable de défendre ses droits ; il jeta les yeux , par les conseils de ses serviteurs les plus affidés , sur Charles de Châtillon , frere du Comte de Blois , & neveu du Roi de France , à qui il envoya des Ambassadeurs , pour proposer ce mariage. Le Roi & le Comte de Blois envoyèrent incontinent Charles de Châtillon , pour épouser Jeanne de Bretagne : (puisque l'Histoire nomme Charles de Châtillon , Charles de Blois , je ne le nommerai plus autrement). Le Duc reçut donc Charles de Blois à Rennes , & lui fit épouser sa Nièce , les déclara ses successeurs au Duché , & obligea plusieurs de ses Barons à leur faire serment de fidélité. Le Comte cependant & la Comtesse , qui vivoient dans une profonde dissimulation , rendoient toujours de grands respects au Duc ; mais n'oublioient rien , pour gagner le cœur des Cour-

risans , & se faire des amis ; dessein qu'ils conduissoient si adroiteme^tnt que le Duc , qui croyoit avoir pourvu à tout , vivoit assez en repos.

La guerre s'alluma entre le Roi de France & le Roi d'Angleterre : le Duc alla jusqu'à Saint Quentin , au secours du Roi de France , qui y avoit une armée formidable , puisqu'elle étoit de soixante mille hommes de pied , & de quatre mille hommes d'armes , qui furent inutiles par la croyance qu'eut le Roi en une prédiction du Roi de Castille , qui se prisoit d'être sçavant en l'Astrologie judiciaire , qui lui manda que s'il combatoit le Roi d'Angleterre en personne , il perdroit la bataille : ce qui fit retirer le Roi de France & son armée. Le Duc de Bretagne prisoit congé de lui , & mourut en revenant dans ses Etats ; son corps y fut apporté & enterré à Ploërmel ; le Comte & la Comtesse de Montfort assisterent à ses funérailles , & s'en allèrent le lendemain à Nantes , où ils avoient pratiqué des amis. Ils ne trouverent aucune difficulté à se rendre maîtres de la Ville , ils reçurent le serment de fidélité des habitans ; après quoi ils envoyèrent des Lettres Patentes dans tout le Duché , pour convoquer les Etats à Nantes : ils prirent dans leurs Lettres les titres de Duc & de Duchesse , & y insérerent toutes les raisons , qui faisoient pour eux. Pendant les délais , pour s'assurer , portés par les Lettres , le Comte laissant la Comtesse à Nantes , pour recevoir ceux qui vien-

droient, s'en alla en toute diligence à Limoges, où le défunt Duc tenoit ses finances; il s'en faisit, prit le serment des habitans, & revint avec la même diligence à Nantes, où il trouva le Sire de Leon, un de ceux qui étoient secrètement touchés du mérite de la Comtesse.

Il n'y avoit pas à Nantes, quand le Comte y arriva, autant de monde qu'il avoit espéré, mais il employa l'argent qu'il avoit enlevé de Limoges, comme un instrument propre à gagner les hommes, & il s'attira bientôt par sa libéralité les meilleurs Capitaines du Duché, qui furent suivis de bons soldats; il rencontra aussi des communautés, qui se rendirent à ce charme. Il fit enfin si bien, qu'il se mit en état de tenir la campagne; il partit aussi-tôt avec la Comtesse & les Dames de sa Cour, traversa tout le Duché pour s'aller saisir de Brest, Place forte où il y avoit un Port, qui lui étoit très-nécessaire, pour recevoir le secours des Etrangers. Le Comte en marchant s'empara de plusieurs Châteaux qui étoient sur sa route, & la Comtesse s'empara de tous les cœurs par les charmes de sa beauté & ses manières gracieuses. Le Sire de Malestroit, qui étoit serviteur très-passionné de Mademoiselle de Somardic, le devint du Comte, & lui mit son Château entre les mains; il supplia la Comtesse de recevoir sa sœur auprès d'elle, ce qu'elle fit volontiers, pour obliger un homme, qui avoit beaucoup de réputation. Le

Comte, qui s'étoit beaucoup fortifié en marchant, arriva devant Brest avec une armée considérable. Garnier de Clisson, qui y commandoit, étoit un de ceux qui avoient fait serment de fidélité à Charles de Blois & à la Comtesse de Peinthievre sa femme : il voulut leur être fidèle, & résolut de défendre sa Place, le Comte de Monfort la fit investir ; & comme Charles de Blois n'avoit pas d'armée en campagne, le Comte élargit la sienne pour la mieux faire subfister, & occupa tous les bons lieux du voisinage. Le Château de Querouazle, qui étoit à une petite lieue de Brest, appartenloit à un jeune Seigneur, qui y demeuroit avec sa mère & sa sœur. Il étoit fils de Penancoët de Querouazle, mort depuis quelques années, lequel avoit été Amiral de Bretagne, sous le regne du Duc Artur. Ce jeune Seigneur averti de la marche du Duc de Monfort, étoit allé lui offrir ses services à la tête de plusieurs Gentilshommes, ses parens ou ses voisins ; le Comte l'avoit reçu très-favorablement, & agréé sa maison pour loger la Comtesse & sa Cour. Madame de Querouazle & sa fille, qui étoient venues au-devant de la Comtesse, la conduisirent au Château : c'étoit une maison fort logeable, où les Dames de la suite de la Comtesse & ses Officiers étoient logés commodément auprès d'elle. Le Comte, en établissant ses quartiers, mit son corps de réserve au voisinage de Querouazle pour la sûreté de la Comtesse, & le lende-

main il commença ses attaques : il trouva quelques galiotes dans le Port , dont il se servit pour descendre la riviere , qui conduit quasi aux portes de Querouazle , où il alloit tous les jours visiter la Comtesse , ou bien elle se servoit des mêmes galiotes pour venir au camp. Le Comte , au siége , étoit fort content de l'application & de la valeur de Querouazle ; la Comtesse n'étoit pas moins satisfaite des soins de la mère & de la fille , à qui elle trouvoit toutes les qualités imaginables. Il est vrai que Mademoiselle de Querouazle étoit une belle personne , & qu'elle avoit été élevée par les soins d'un pere & d'une mère si sages , qu'on ne pouvoit rien desirer à l'éducation qu'elle avoit eue. La Comtesse la trouva si fort à son gré , qu'elle la voulut avoir pour une de ses Filles d'honneur ; & même elle lui dit un jour qu'elle la demanderoit à sa mère , si cela pouvoit lui faire plaisir : cette jeune personne fut si touchée des bontés de la Comtesse , qu'elle lui embrassa les genoux , & la pria de lui permettre d'aller annoncer cette bonne nouvelle à sa mère , qui courut aussi-tôt qu'elle l'eut apprise , offrir sa fille à la Comtesse , & la supplia très-humblement de recevoir toute sa famille à son service. Elle aimoit cependant fort tendrement son fils & sa fille , & eût eu beaucoup de peine à s'en séparer pour de moindres raisons : la Comtesse lui dit qu'elle recevoit de bon cœur le présent qu'elle vouloit bien lui faire , & elle lui ajouta ,

qu'elle lui feroit plaisir de ne pas quitter son fils & sa fille , qu'on sçavoit qu'elle aimoit si tendrement ; & que quand il lui plairoit d'être à la Cour , elle y trouveroit les mêmes commodités , qu'on avoit trouvées chez elle.

Le Comte poursuivoit toujours le siège ; & de Clifson , qui se défendoit avec beaucoup de valeur , sortit un jour avec une partie de sa garnison : mais quand il voulut se retirer , il fut suivi de si près , qu'il eut de la peine à rentrer dans la Place , & y rentra blessé mortellement : il mourut de ses blessures trois jours après ; & la garnison se voyant sans Chef , demanda à capituler. Le Comte étoit si satisfait de Querouazle , qu'il lui donna le Gouvernement de Brest : comme il étoit jeune & plein de valeur , le Comte qui veulloit se servir de lui en d'autres occasions , nomma un vieil Officier , pour y commander en son absence. Brest réduit & mis en état de défense , le Comte prit sa marche droit à Rennes , dont il se rendit maître en peu de jours , il y laissa la Comtesse & les Dames de sa Cour , & s'en alla faire de nouvelles conquêtes. Madame de Querouazle étoit si touchée des bontés de la Comtesse , & étoit si attachée à ses enfans , qu'elle l'avoit suivie jusqu'à Rennes : elle y demeura quelque temps , reçut des présens magnifiques , & revint à sa maison : son fils quitta le Comte pour la conduire chez elle , il visita son Gouvernement , & retourna aussi-tôt trouver le Comte ,

achevoit de conquérir la plus grande partie du Duché.

Comme le Comte préoyait qu'il auroit bientôt Charles de Blois sur les bas avec les forces du Roi de France, il résolut de passer en Angleterre, où le Roi Edouard lui fit un accueil très-favorable; & il se fit une ligue offensive & défensive entre eux. Le Roi d'Angleterre qui avoit épousé Isabelle de France, disputoit les Loix Saliques; & prétendant avoir droit au Royaume de France, il eût été bien-aise de s'y faire un passage par la Bretagne. Après ce Traité fait, le Comte de Monfort revint trouver la Comtesse, qu'il rendit satisfaite par la relation du succès de son voyage.

Charles de Blois, alarmé par les conquêtes du Comte, & par la ligue qu'il venoit de conclure en Angleterre, repréSENTA au Roi de France, qu'il étoit à la veille de tout perdre, s'il n'étoit promptement secouru. Le Roi assembla ses Pairs, & décida avec eux que la querelle étant pour un Duché & Pairie, il étoit raisonnable d'assigner le Comte de Monfort, pour expliquer ses prétentions: le Comte, ayant comparu à l'assignation qu'on lui avoit donnée, accompagné de plusieurs Barons & Seigneurs de son parti, jugea par la conversation qu'il eut avec le Roi, qu'il étoit engagé dans un mauvais pas; que le Roi & ses Pairs alloient le condamner à céder le Duché; & qu'on le retiendroit jusqu'à ce qu'il eût rendu les Pla-

ces , dont il s'étoit rendu maître : ce qui le fit résoudre de tout hazarder , pour se retirer dans ses Etats ; il se déguisa en Marchand , sortit de Paris lui quatrième , & fit une si grande diligence , qu'il étoit en Bretagne , avant qu'on se fût apperçu qu'il étoit parti.

Le Roi fort irrité d'avoir été trompé par le Comte à qui il avoit fait promettre , qu'il ne sortiroit pas de Paris , fit donner un Arrêt en faveur de Charles de Blois , si connu sous le nom de l'Arrêt de Conflans : il le fit Chevalier , & lui dit qu'il falloit employer ses amis , pour mettre son Arrêt en exécution , & qu'il lui fourniroit ce qu'il pourroit de troupes & d'argent : ce qu'il fit , & ordonna au Duc de Normandie , son fils , d'assembler une armée à Angers , pour entrer en Bretagne. Cette armée marcha à Nantes , après avoir pris Chantocéaux. Le Comte de Monfort défendoit Nantes avec une grande valeur ; mais les habitans rebutés par la longueur du siège , & par la perte de plusieurs des leurs , capitulèrent secrètement , ouvrirent la nuit une porte , & introduisirent les François , qui marcherent droit au Château , & y surprinrent le Comte , qu'ils conduisirent à Paris , où il fut gardé dans la grosse Tour du Louvre.

Cet événement arriva en 1342. On crut la querelle finie , quand on vit le Comte prisonnier , n'y ayant plus qu'une femme pour la soutenir. On sçavoit qu'

Jeanne de Flandres étoit une belle Princesse , & qui avoit tous les agréments de l'esprit ; mais on ne sçavoit pas encore qu'elle eût la valeur & la conduite des plus grands Capitaines : elle étoit à Rennes , quand elle apprit l'emprisonnement du Comte : cette disgrâce au lieu de l'abatre , lui enflamma le courage : elle prit entre ses bras son fils , âgé de trois ans , le montra aux gens de guerre & aux habitans , les assura qu'en attendant qu'il fût en âge de les commander , elle ne les abandonneroit pas , & qu'elle espéroit de soutenir ses affaires par le secours de ses amis & de ses bons sujets , en qui elle avoit une entiere confiance : ce discours étoit accompagné de tant d'audace , qu'elle remplit toute la Ville d'espérance. On fut surpris dans la suite de voir la personne du monde la plus douce & la plus gracieuse , prendre la hauteur d'un Général d'Armée , quand il s'agissoit du commandement : en toute autre occasion on la trouva toujours la bonté même & la Princesse la plus affable.

Après avoir mis Rennes en défense , & en avoir donné le commandement à Cadoudal , brave Chevalier , elle alla pourvoir à ses autres Places. Quand elle fut arrivée à Hennebon , songeant à mettre son fils en sûreté , elle envoya le Sire de Clisson le conduire en Angleterre , supplier le Roi de le recevoir sous sa protection , & de lui donner , s'il lui plaisoit , une des Princesses ses filles en mariage , quand il

N ij

feroit en âge. Le Sire de Clisson repréſenta fort vi-
vement au Roi le beſoin que la Comtesſe avoit d'etre
promptement ſecourue. Le Roi fit partiſ ſix mille
Archers, ſous la conduiſte de Mauny, Chevalier An-
glois; mais ils eurent le vent contraire, & cepen-
dant ceux de Rennes affiégés par Charles de Blois,
furent après une longue résiſtance, obligés de capi-
tuler.

Charles de Blois après avoir établi de bons ordres
à Rennes, marcha à Hennebon, où il ſçavoit que
la Comtesſe étoit enfermée avec tous les plus braves
gens de ſon parti: il espéroit, ſ'il ſe pouvoit faiſir
de la perſonne de la Comtesſe & d'eux, d'etre pa-
ſible poſſeſſeur du Duché; c'étoit un théâtre que la
Fortune avoit préparé à la Comtesſe, pour faire voir
de quoi une Princesſe de grand courage eſt capable:
on va voir ſur ce même théâtre des Chevaliers de
grande valeur, animés par les appas de la Comtesſe,
qu'ils adoroient preſque tous en ſecret, faire de ſi
grandes actions, qu'on ne peut les attribuer qu'à
une grande paſſion pour la gloire ou pour elle. On
étoit à Hennebon en une continuelle attente de
voir arriver de Clisson avec le ſecours dont le Roi
d'Angleterre avoit fait aſſurer la Comtesſe. De Clif-
fon étoit un Seigneur fort dévoué au parti du Comte
de Monfort, & de plus ſerviteur très-paſſionné de
la Comtesſe, pour qui il avoit une eſtime & des reſ-
pects qui alloient à l'adoration: c'étoit le ſort de

tous ceux qui approchoient de la Comtesse , d'être très-passionnément dévoués à son service , sans qu'il y en ait jamais eu un capable d'aucun desir audacieux. Les plus zelés des Partisans de la Comtesse , enfermés avec elle dans la Place , étoient Malestroit , Bavalan , Du Chatel & Querouazle.

Charles de Blois , regardoit , ai-je déjà dit , l'entreprise de Hennebon , comme la plus sérieuse qu'il pût faire , & où il avoit plus d'intérêt de réussir , aussi s'y prit-il avec beaucoup d'ardeur ; il fit ses approches , dressa ses batteries de machines , pour rui-ner les défenses de la Place , & il faisoit tous les jours des escarmouches jusqu'aux barrières , qui étoient défendues de la Place , & par les gens déta-ches , qu'on y mettoit de garde. Un jour qu'il avoit entrepris avec un corps considérable de les forcer & de se saisir d'une porte ; la Comtesse qui étoit à che-val , pour encourager les siens , & faire soutenir ceux qui étoient sortis , voulant sçavoir ce qui se passoit dans le camp , s'avisa de monter au haut d'une Tour , où elle fit monter avec elle Du Chatel , qu'elle desti-noit à quelque entreprise , après qu'elle auroit re-connu la contenance des ennemis : quand elle fut au haut de cette Tour , sur le peu d'ordre qu'elle vit dans le camp , elle jugea de pouvoir entreprendre une ac-tion qui déconcerteroit Charles de Blois , & l'obli-geroit à abandonner l'attaque : ce qui lui faisoit espé-ter une grande réputation pour ses armes. Du-Cha-

tel , qui crut qu'elle lui alloit donner l'ordre de cette exécution , parce qu'elle lui avoit demandé si elle pouvoit se faire , l'assura que , s'il lui plaisoit , il alloit mettre le feu jusque dans les Pavillons de Charles de Blois : la Comtesse lui répondit qu'elle sçavoit bien qu'elle pourroit à cet égard se fier à lui ; mais qu'elle vouloit avoir elle-même l'honneur de cette expédition , & qu'il fortiroit avec elle. Elle voulut obliger ses filles d'honneur à l'attendre dans la Place : elles avoient du courage , une grande tendresse pour la Comtesse , qui leur faisoit mépriser tous les dangers , & elles voulurent la suivre. Elle commanda sur le champ trois cens chevaux qu'elle disposa en cinq troupes : elle mit du Chatel à la tête de la première ; se mit avec ses Filles à la tête de la seconde , donna la troisième à Tresquidy , la quatrième à Queroualze ; & elle mit sous les ordres de Penmar la cinquième , pour la soutenir , & favoriser sa retraite. Elle marcha avec ces quatre troupes droit au camp , ayant quelques flambeaux allumés , pour mettre le feu dans les baraques & dans les tentes. Ces quatre troupes , soutenues à quelque distance par la cinquième , mirent en un momént tout le camp de Charles de Blois en un grand désordre , & lui firent abandonner la porte attaquée. La Comtesse prévoyant que pour rentrer dans Hennebon , elle auroit un grand combat à rendre , qui lui couteroit de braves gens , se retira au grand trot à Aufray : elle fut suivie dans sa retraite ;

mais Penmar , qui commandoit l'arrière-garde , fai-
soit tête , quand il étoit pressé , & joignoit la Com-
tesse au galop , quand il avoit repoussé ceux qui le sui-
voient : ils l'attaquerent trois ou quatre fois , & ils
furent toujours repoussés avec perte. Enfin la Com-
tesse entra dans Aulray , sans avoir perdu un seul
homme de marque. Malestroit qu'elle avoit laissé à
Hennebon , & tous ses autres bons serviteurs étoient
en de grandes inquiétudes du succès d'une entreprise
si hardie , & de ce qu'étoit devenu la Comtesse : ils
jugerent cependant qu'elle auroit eu la prudence de
se retirer à la plus proche de ses places , qui étoit Aul-
ray ; mais ils n'en furent certains que le cinquième
jour : ils la virent revenir par un côté du camp , où
il n'y avoit qu'une simple garde qu'elle repoussa. Ils
lui ouvrirent les barrières , & elle rentra suivie de
cinq cens chevaux , & fut reçue au bruit des tam-
bours & des trompettes.

Le Sire de Léon , le serviteur le plus passionné qu'eût
la Comtesse , étoit dans le camp de Charles de Blois : il
avoit quitté le parti du Comte de Monfort à Nantes ,
& s'étoit jetté dans celui de son ennemi , pour quel-
que reproche que lui avoit fait le Comte , d'avoir
manqué à son devoir dans une sortie , où il avoit fait
des merveilles : il y avoit long-tems que le Comte
cherchoit un prétexte pour le maltrai ter. Les visites
trop assidues qu'il rendoit à la Comtesse , avoient don-
né de l'inquiétude au Comte ; de Léon ne s'étoit pas

assez observé , quelque dessein qu'il en eût. Tant il est difficile d'être prudent , quand on est prévenu d'une grande passion : il n'est pas même possible de la cacher aux yeux d'un surveillant , quelque précaution qu'on prenne. De Léon au désespoir s'étoit donc jeté dans un parti opposé à la Princesse qu'il adoroit ; mais depuis que le Comte avoit été pris à Nantes , il avoit fait dire à la Comtesse qu'il étoit de tous ses serviteurs le plus respectueux & le plus zelé , & qu'il étoit prêt d'embrasser ouvertement ses intérêts , si elle le trouvoit bon , au hazard de tous les reproches qu'on lui en pourroit faire. La Comtesse , qui sçavoit les soupçons du Comte , ayant peur de les augmenter , refusa les offres du Sire de Léon , quoiqu'elle l'estimât beaucoup , & qu'elle n'ignorât pas de quelle utilité il lui eût pu être ; elle avoit aussi peur de hazarder sa réputation : car elle étoit avertie que le public soupçonoit le Comte d'avoir eu des inquiétudes , & qu'il falloit même qu'elles fussent bien grandes , pour l'avoir fait résoudre à perdre un de ses meilleurs serviteurs.

De Léon sensiblement touché des refus de la Comtesse , étoit au siège , & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour servir Charles de Blois si utilement , qu'il put étre regretté de la Comtesse , de qui il vouloit quelquefois se venger ; il l'eût même voulu quelques autres fois au pouvoir de Charles de Blois , pour avoir occasion de lui rendre quelque service important dans la

disgrace : il étoit véritablement en des incertitudes continues de ses sentimens : rien n'étoit sûr , si non qu'il ne pouvoit effacer de son cœur une très-forte passion qu'il avoit toujours eue pour la Comtesse ; il ne pouvoit non plus lui pardonner ses mépris ; il résolut enfin de négocier avec les habitans & les gens de guerre de Hennebon , par le moyen de l'Evêque de Leon , son oncle , qui étoit auprès de la Comtesse , laquelle en ayant eu quelque connoissance , en étoit en de mortelles alarmes. Les habitans très-puissans dans la ville étoient véritablement fort ébranlés : ils se voyoient tous les jours fort pressés , & craignoient de tout perdre , si on les prenoit l'épée à la main. La Comtesse les sollicitoit de lui être fidèles , leur promettant continuellement le secours d'Angleterre qu'elle attendoit ; & comme tous les Chefs de ses troupes lui étoient fort dévoués , ses soldats gagnés tenoient les habitans en quelque respect , & retardoient leurs résolutions , quand tout à coup le secours parut ; la Comtesse étant à une fenêtre qui avoit vue sur la mer , fut la première à le découvrir , & s'écria : « Voilà le secours , mes amis ». Le bruit en fut répandu aussi-tôt en toute la ville. Les habitans rassurés rompirent toutes les négociations , & jurerent tout de nouveau qu'ils n'abandonneroient pas la Comtesse. L'Evêque de Léon ne se croyant pas en sûreté parmi eux , demanda à la Comtesse la liberté de se retirer au camp ; ce qu'elle lui accorda généreusement.

lement, quoiqu'elle eût été en droit de le faire arrêter, même de lui faire faire son procès. De Clisson, très-passionné serviteur de la Comtesse, aussi-tôt qu'il fut entré dans la Ville avec le secours d'Angleterre, qu'il conduisoit, demanda à l'employer : il fit une sortie avec une grande partie de ses Anglois, renversa les machines de batterie de Charles de Blois, & se retiroit presque sans perte, quand du Chatel sortit avec les meilleures troupes de la Comtesse, pour faciliter sa retraite ; tous deux jaloux de la gloire l'un de l'autre, ils s'avancèrent ensemble, mirent le camp en un grand desordre ; & se retirerent après avoir acquis beaucoup d'honneur, & servi la Comtesse très-utilement. Les mêmes mouvemens du cœur les faisoient agir tous deux ; mais ils se tenoient si couverts, que personne ne pouvoit s'en appercevoir ; & on n'étoit pas surpris de leur voir rendre des respects & des soins continuels à leur Souveraine.

Charles de Blois rebuté par tant de mauvais succès, ne voyant pas d'apparence de réduire une Place défendue par de si braves gens, & par la Comtesse elle-même, abandonna l'entreprise, & s'en alla assiéger Aulray. La Comtesse, qui prévoyoit qu'après la prise d'Aulray, Vannes seroit attaqué, résolut d'envoyer Malestroit pour y commander. Il reçut les ordres de la Comtesse avec respect ; mais il ne pouvoit quitter la Cour qu'avec douleur, parce qu'il s'éloignoit de Mademoiselle de Somardic, qu'il n'eût pu se résoudre

à quitter que pour la gloire, & la reconnaissance qu'il devoit à la Comtesse de la confiance qu'elle mettoit en lui. Il cherchoit une occasion de parler à Mademoiselle de Somardic, que la fortune lui donna bien-tôt : car la Comtesse étant montée à cheval pour visiter le camp que Charles de Blois venoit d'abandonner, Mademoiselle de Somardic demeura derrière elle, & ne fut peut-être pas fâchée de donner moyen à Malestroit de l'entretenir. Il lui avoit parlé de sa passion, à quoi elle ne s'étoit pas trouvée de disposition à répondre favorablement ; mais à la veille d'une longue absence & d'un nouveau peril où il alloit être exposé, elle s'étoit apperçue qu'il ne lui étoit pas indifférent, Malestroit s'approcha d'elle avec tous les embarras d'un homme passionné, qui craint plus qu'il n'espere. « La Comtesse m'a fait trop d'honneur (dit-il) en me choisissant pour défendre Vannes, si Charles de Blois l'attaque, & j'ai paru tout prêt à lui obéir ; mais si elle fçavoit avec quelle douleur je pars, elle ne pourroit sans inhumanité me destiner à l'emploi qu'elle me donne ; j'abandonne pour long-tems une Cour, où je laisse la plus aimable personne du monde, à qui j'ai voué tous mes respects, sans avoir pu apprendre s'ils lui sont agréables ; & je la laisse assiégée de beaucoup d'honnêtes gens, qui ont sans doute le dessein de lui faire agréer leur servitude aussi-bien que moi ; si vous jetiez les yeux favorablement sur quelqu'un

» d'eux , l'honneur que la Comtesse me fait , ne me
 » coûteroit-il pas bien cher ? Garantissez-moi , Mademoiselle , des horreurs de cette pensée , si vous êtes
 » capable de quelque humanité ».

« Sur quelles apparences Monsieur de Malestroit
 » juge-t-il qu'il y ait ici quelqu'un que je puisse re-
 » garder plus favorablement que lui ? Ceux qui de-
 » meurent en cette Cour , sont fort honnêtes gens ;
 » mais comme ils ne pensent pas à moi , je puis af-
 » surer que je n'ai jamais pensé à eux ».

« Ajoutez , Mademoiselle , que la douleur que je
 » ressens de vous quitter , vous fait quelque peine ,
 » & qu'il ne seroit pas impossible que mes vœux vous
 » fussent agréables un jour , & je pars content de
 » mon sort ».

« Je fçais , Monsieur , la perte que fait la Cour ,
 » quand vous vous éloignez , & elle ne me seroit
 » pas peut-être indifférente , si vous ne partiez pas
 » pour le service de la Comtesse , à qui nous devons
 » tout ».

« Si ce qui me regarde , pouvoit ne vous être pas
 » indifférent , Mademoiselle , je me promets de bien
 » servir la Comtesse , & de revenir promptement .
 » Partez , Monsieur , menagez-vous dans les occa-
 » sions , s'il est possible , & soyez persuadé que votre
 » retour fera plaisir ».

Malestroit se seroit jetté à terre pour lui baisser les
 pieds , si la Comtesse ne s'étoit arrêtée , & ne l'eût ap-

pellé pour conférer avec lui sur les troupes , dont il auroit besoin pour défendre Vannes , & sur les moyens de les y faire passer par mer ; parce que Charles de Blois étoit maître de la campagne. Malestroit trouva encore le moyen de dire un mot à Mademoiselle de Somardic , & de la supplier très-humblement de lui écrire de son exil , d'où il se promettoit d'envoyer pour apprendre de ses nouvelles : elle lui dit qu'elle ne se roit pas fâchée d'apprendre des fiennes ; & c'est tout ce qu'il put obtenir.

Malestroit ne fut pas plutôt arrivé à Vannes , que Charles de Blois l'y vint attaquer , après avoir réduit Aulray , qui l'avoit arrêté quelques jours : Malestroit s'y défendit en homme de courage , mais il fut obligé de se rendre : car les habitans supérieurs à ses troupes le forcerent à capituler. Il lui fut permis d'aller joindre la Comtesse à Hennebon : il espéroit qu'elle seroit satisfaite de sa résistance. Son grand embarras étoit de s'approcher de Mademoiselle de Somardic : il sçavoit que la gloire suit les bons succès , & qu'il est rare de trouver des personnes assez justes , pour donner leur approbation à ceux qui n'ont pas été heureux dans leurs entreprises. Mademoiselle de Somardic , qui étoit capable de juger sainement de toutes choses , lui fit un accueil , qui non seulement le rassura , mais lui donna même toute la joie que lui eût pu causer la conservation de Vannes. Sans ce secours il eût été accablé de sa disgrâce & affligé au dernier point , de

n'avoir pu apprendre si une lettre qu'il lui avoit écrite de Vannes, lui avoit été agréable. Il avoit fait sortir dans le fort du siège une couverte du Port, qui portoit un des siens qu'il envoyoit pour sçavoir des nouvelles d'une personne qui le touchoit plus que la gloire qu'il eût pu espérer de la conservation de Vannes: son homme portoit des dépêches pour la Comtesse, à qui il rendoit compte du siège, & de la mauvaise disposition des habitans qu'il commençoit à connoître. Ils étoient si puissans, qu'il n'en pouvoit être le maître avec une si foible garnison. Il écrivoit à Mademoiselle de Somardic qui avoit eu la bonté de le lui permettre, & on verra par sa lettre que voici jusques où alloient ses inquiétudes.

J'avois espéré, Mademoiselle, que vous pourriez me regarder de meilleur œil, si j'acquerois quelque honneur en conservant Vannes pour la Comtesse qui me l'a confié: j'en suis bien éloigné, & je ne sçais comment je pourrai me présenter devant vous, Mademoiselle, si je suis obligé de capituler. La Comtesse m'a ordonné de ne pas attendre pas à l'extrémité; & les habitans qui sont incomparablement plus forts que ma garnison, se sont saisis des pertes, & menacent de faire leur Traité, si je ne fais le mien. Voilà l'état affreux où je me trouve: j'avois osé espérer de mériter que vous m'honorassiez & quelque estime, en défendant bien Vannes; j'ai fait ce que j'ai pu, & les habitans ne se sont rebutés que par la

perte de plusieurs des leurs, qui sont demeurés dans les fréquentes sorties que j'ai faites, je crois même que la Comtesse en sera satisfaite ; mais que sera-ce pour moi, si vous n'êtes pas assez bonne, Mademoiselle, pour approuver ce que je ne pourrai éviter de faire ? Si vous ne me trouvez pas digne de votre estime, je le suis du moins de votre compassion pour les maux que je souffre, éloigné de la plus aimable personne du monde, & par le desespoir où me jette ma mauvaise fortune, qui fera peut-être mépriser les plus parfait respects, & une tendresse, si j'ose le dire, qui n'a jamais eu sa pareille.

Mademoiselle de Somardic, qui avoit reçu cette lettre, lui dit aussi-tôt qu'elle le vit : « Vous me croyez bien injuste, ou bien peu éclairée, Monsieur, si vous me soupçonnez de ne juger des affaires du monde que par les évenemens : votre résistance à Vannes vous a fait beaucoup d'honneur, & la Comtesse en est fort satisfaite, que pouvez-vous desirer de plus ? Mademoiselle de Somardic étoit touchée de l'embarras où elle le voyoit, & eut la bonté de vouloir bien le consoler.

» Vous me donnez la vie (lui dit-il) Mademoiselle, & je n'ai plus rien à desirer au monde, que de vous faire agréer une éternelle servitude à laquelle je me destine : si vous m'accordiez cette faveur, Mademoiselle, & celle de vous intéresser un peu pour moi, je deviendrois sans doute plus heureux

» dans les emplois qu'il plairoit à la Comtesse de me
» confier.

« Vous pouvez hardiment, Monsieur, entreprendre de bien servir la Comtesse, s'il ne faut que mes
» souhaits pour vous y faire heureux.

Cette conversation remplit Malestroit de confiance, & lui fit embrasser avec audace toutes les occasions qui se présenterent pour le service de la Comtesse.

Charles de Blois, après avoir donné ses ordres à Vannes, fit quelques autres conquêtes par lui ou par ses Lieutenans, & revint assiéger Hennebon, encouragé par les grands renforts, que le Roi de France lui avoit envoyés. La Comtesse, qui étoit dans la Place avec presque tous les braves Chevaliers de son parti, n'avoit rien oublié pour se mettre en état de soutenir un siège. Charles de Blois fit mettre douze machines en batterie, & commença vivement ses attaques. Un de ses Lieutenans généraux, qui avoit été depuis peu battu en campagne, & y avoit perdu un de ses neveux, étoit enflammé d'un si violent désir de se venger, qu'ayant appris qu'on tenoit deux Chevaliers prisonniers, il les demanda à Charles de Blois, pour en disposer, comme il lui plairoit : c'étoit Louis d'Espagne, celui de tous ses Lieutenants qu'il avoit plus de raisons de ménager, & qui mançoit de l'abandonner, si on ne le satisfaisoit. Charles de Blois le lui accorda, en lui représentant qu'il étoient

étoient prisonniers de guerre, & n'étoient sujets à aucune peine qu'à la rançon. D'Espagne n'y eut aucun égard, & les condamna à perdre la tête dans le jour, ce qu'on leur annonça. La Comtesse l'ayant appris par ses espions, résolut de les sauver : elle fit sortir de Clisson de la place avec mille hommes de pied, & trois cens chevaux, conduits par Querouazle. De Clisson s'en alla donner tête baissée dans le camp de Charles de Blois avec grand bruit de tambours & de trompettes. Toute l'Armée ayant pris les armes, de Clisson se retira, & gagna ses barrières où il fut suivi avec peu d'ordre : les barrières gagnées, il y fit tête, pour donner le tems à Mauny avec trois cens Archers, & du Chatel à la tête de cent chevaux, de sortir par une autre porte, pour enlever les deux Chevaliers qui n'avoient qu'une foible garde. Charles de Blois voulut rappeler ses troupes occupées contre de Clisson, pour les opposer à cette dernière entreprise ; mais elles arriverent trop tard, de Mauny étoit rentré dans la ville avec les deux Chevaliers qu'il venoit d'enlever ; & de Clisson moins pressé y entra aussi presque sans perte.

Voilà une belle action conçue par la Comtesse, & exécutée par des Chevaliers de grande valeur, qui ne refusoiient aucun péril pour son service. Tous les chevaliers de cette Cour étoient animés par deux passions ; le desir de la gloire & l'amour les possédoient absolument ; il n'y en avoit pas un qui ne fût

secrètement touché des appas de la Comtesse , de ses Filles d'honneur , ou de quelques autres Dames de la Cour , qui avoient aussi leurs Partisans.

De Clisson & du Chatel adoroient la Comtesse ; Malestroit aimoit éperduement Mademoiselle de Sonardic ; Penmar nouvellement arrivé à la Cour , après avoir voyagé , étoit très-vivement touché du mérite de Mademoiselle de Querouazle ; & Bavalan étoit serviteur déclaré de Mademoiselle de Malestroit.

D'Espagne au désespoir d'avoir manqué l'occasion de se venger , envoya par un Trompette un cartel de défi à de Mauny & à du Chatel , qui lui avoient enlevé des victimes qu'il vouloit sacrifier aux manes de son neveu . Geoffroi de la Riviere , Chevalier de grande valeur , devoit combattre à ses côtés contre du Chatel : le défi fut accepté ; & de Mauny & du Chatel offrirent de passer dans le camp de Charles de Blois , s'il leur premettoit sûreté ; mais la Comtesse , qui étoit prudente , ne voulut pas hazarder deux hommes qui lui étoient si nécessaires , & renvoya le Trompette avec une réponse honnête pour d'Espagne , & des excuses de ce qu'elle ne pouvoit permettre ce qu'il souhaitoit .

Charles de Blois pressoit toujours le siège : mais une action de si grande valeur , que celle qui lui avoit fait perdre les deux prisonniers , & quelques autres des jours suivans lui firent juger qu'il s'op-

niâtroit inutilement devant une Place, où tant de braves gens étoient enfermés, & le firent résoudre à lever encore une fois le siège. Il fit bien plus: quoique maître de la campagne & des meilleures Places du Duché, il proposa une treve, dont on n'a jamais pénétré les raisons. La Comtesse, qui avoit besoin de prendre haleine, l'accepta avec joie: elle fut accordée pour tout l'hiver que la Comtesse alla passer à la Cour d'Edouard, Roi d'Angleterre. Elle y mena Madame de Somardic & ses trois Filles d'honneur; du Chatel, Penmar, Bavalan & Malestroit la suivirent. La Comtesse fut reçue en Angleterre avec tous les honneurs possibles. Le Roi Edouard, & la Reine Isabelle de France la traiterent avec mille bontés: elle les ménagea si bien pendant l'hiver, qu'elle revint au printemps en Bretagne avec un secours considérable, que le Roi donna à commander au Seigneur d'Artois, qui fut ravi de joie d'avoir occasion d'employer sa vie pour le service de la Comtesse qu'il ayoit adorée depuis qu'elle étoit sortie de l'enfance. On ne sait s'il ne brigua pas même cet emploi; ce qu'on sait, est que durant l'hiver il rendit continuallement mille respects à la Comtesse.

Mademoiselle de Somardic s'accoutuma en Angleterre aux soins de Malestroit, & trouva bon enfin qu'il la demandât en mariage à Madame de Somardic, qui y consentit sous le bon plaisir de la Comtesse qui y donna aussi les mains; & les noces furent ré-

Q ij.

solues pour être faites, en arrivant en Bretagne. Malestroit vivoit depuis dans toute la tranquillité d'un amant, qui a des promesses légitimes : ce qu'il éprouva fait voir, qu'il n'y a pas de felicité si parfaite, qu'elle ne puisse être troublée. Chandos, Chevalier Anglois, se mit dans la tête de plaire à Mademoiselle de Somardic : il étoit continuellement auprès d'elle, quoiqu'il n'y fût retenu par aucune des bontés qui fondent les espérances des amans ; il parla de sa passion, & ne fut pas écouté. Il s'apperçut que Mademoiselle de Somardic étoit prévenue pour Malestroit ; & il apprit qu'elle lui étoit promise : ne pouvant se faire aimer, il voulut se venger de ce qu'on le méprisoit, en brouillant Malestroit avec Mademoiselle de Somardic. Il gagna une fille qui la servoit, & lui fit voler son portrait. Quand il l'eut en sa puissance, il fit dire adroitemeht par un homme assidé à Penmar, qui étoit ami de Malestroit, tout ce qui pouvoit donner de l'inquiétude à un amant ; jusque-là, que Mademoiselle de Somardic lui avoit donné son Portrait : elle s'étoit déjà plainte qu'on le lui avoit volé, Malestroit le scavoit, & ne prit aucun soupçon contre Mademoiselle de Somardic ; mais croyant devoir retirer ce Portrait, d'entre les mains de Chandos, il en parla à Penmar, qui offrit de le servir, & d'aller appeller Chandos, qui n'ayant pas refusé le combat, ils se trouverent en lieu assigné avec leurs épées seulement ; & quoique cet usage ne fût pas encore introduit dans le monde, ils se batti-

rent deux contre deux , & les Anglois furent battus : Chandos blessé & désarmé , fut obligé de rendre le Portrait , & d'avouer la supercherie qu'il avoit faite. Le Roi Edouard ayant fçu cette affaire , en fut si fort en colere , qu'il bannit Chandos de sa présence , pour autant de temps qu'il plairoit à la Comtesse ; mais elle le fit rappeller bientôt : c'étoit un homme de valeur , que la Comtesse étoit bien-aise de gagner , & qui eut ensuite des commandemens honorables en Bretagne , tant que dura la guerre contre Charles de Blois.

Bavalan ayant aussi trouvé un Anglois qui lui voulut disputer le cœur de Mademoiselle de Malestroit , se battit contre lui , & le tua : la Comtesse en fit mille excuses au Roi , & renvoya Bavalan en Bretagne : il s'étoit réfugié chez la Comtesse , qui lui lui fit une severe réprimande & lui ordonna de partir incessamment : on lui permit de prendre congé de Mademoiselle de Malestroit. Il se jeta à ses pieds , & lui dit : « Je ne fçais , Mademoiselle , si je me présente devant vous , comme criminel ou le plus malheureux des hommes : je m'étois flaté de quelque espérance de pouvoir un jour ne vous pas déplaire , j'ai cru voir que vous aviez beaucoup de complaisance pour un autre ; j'ai eu peur qu'il devînt plus heureux que moi , & j'ai voulu le prier de me faire le plaisir de ne vous plus voir , en lui disant que son mérite m'avoit de l'inquiétude. Il m'a répondu que vous seule aviez le droit de l'empêcher ,

» de vous voir , & qu'il n'auroit cette déference pour
» personne. Je ne pouvois , Mademoiselle , vous
» prier de lui refuser votre porte , vous vous seriez
» moquée de moi ; & j'avoue que je ne pouvois souf-
» frir auprès de vous un homme , qui me paroissoit
» redoutable. J'ai voulu éviter ce malheur-là , & je
» me suis plongé dans mille autres , puisque je vais
» être éloigné de vous , Mademoiselle , & peut-être
» pour toujours ; car que fçais-je si quelqu'autre An-
» glois ne voudra pas vous plaire , s'il n'y réussira
» pas , & si des établissemens en cette Cour ne vous
» paroîtront pas préférables à ceux dont vous êtes
» la maîtresse en Bretagne? Voila , Mademoiselle ,
» les malheurs qui me menacent : je mourrai de
» douleur , si vous ne me trouvez digne de quelque
» compassion , & si vous ne me rassurez.

« Vous mériteriez , Monsieur , que je vous aban-
» donnasse à toutes vos folies , mais elles me font
» pitié , & je vous trouve trop puni par la douleur
» que vous marquez ressentir : je ne veux ni ne puis
» me résoudre à vous l'augmenter ; & c'est pour ce-
» la que je veux bien vous dire que je m'intéresse en
» ce qui vous touche , & que je vous prie de partir
» incessamment d'un lieu , où vous ne seriez pas en
» sûreté : je vous promets même , pour vous rendre
» votre départ plus supportable , d'adoucir l'esprit
» de la Comtesse pour vous ; vous pouvez encore
» croire , si cela vous fait plaisir , que les établiss-

mens qu'on me pourroit offrir en cette Cour , ne
me parostront pas préférables à ceux qu'on me pro-
pose en Bretagne ».

« Que vous êtes charmante , Mademoiselle , de-
vouloir flater un malheureux de quelque espéran-
ce ! si j'en osois prendre , je n'aurois plus à me-
plaindre que des maux , que va me causer l'absen-
ce de la plus parfaite personne qu'il y ait au-
monde ».

« Vous sçavez bien , (répondit Mademoiselle de-
Malestroit) qu'elle ne peut pas être longue , puis-
que la Treve sera bientôt expirée. Partez donc ,
Monsieur : la Comtesse l'ordonne , & je ne puis
vous souffrir plus longtemps en un lieu où vous se-
riez en péril ».

« J'obéis , Mademoiselle , mais osérai-je vous sup-
plier très-humblement de me permettre d'envoyer
apprendre de vos nouvelles , & pourrois-je espé-
rer d'en sçavoir de votre propre main ? cela seul
seroit capable d'adoucir la douleur , que va me
causer un si cruel éloignement ».

« Je veux bien que vous croyiez que je ne ferai pas
fâchée d'apprendre , que vous soyez arrivé en Bre-
tagne , & je ne refuserai pas de vous dire des nou-
velles de cette Cour , mais le trajet est bien diffi-
cile ».

Bavalan mit un genou en terre , Mademoiselle de-
Malestroit lui laissa prendre sa main , qu'il baisa.

tendrement, qu'il ne la pouvoit quitter : elle la tira, & lui dit qu'absolument il falloit partir. Il sortit enfin avec beaucoup de peine, en jurant qu'il se-roit d'une fidélité inviolable ; & arrivé à Saint-Malo deux jours après, il fit repartir incontinent un de ses gens, pour apprendre à Mademoiselle de Malestroit qu'il étoit en sûreté, mais si éloigné d'elle, qu'il n'y pouvoit penser sans une douleur mortelle : elle trouva cette douleur vivement peinte dans la Lettre que voici.

Je vous ai obéi, Mademoiselle, & je suis arrivé Saint-Malo, je croyois qu'en partant avec quelques espérances, que vous ne m'avez pas désendues, je ne pouvois être malheureux ; mais j'ai connu des douleurs, que je n'avois pas éprouvées : je n'avois presque pas connu celles qu'on souffre, quand on passe un jour étrangé d'une personne sans laquelle on ne scauroit vivre. Quelles sont vives, Mademoiselle, ces douleurs, & quel moyen de les supporter, quand elles doivent durer plusieurs jours ? voilà ce qui deuroit me consoler ; car j'apprends ici que Charles de Blois assemble déjà ses troupes, & je prens la liberté d'en rendre compte à la Comtesse, qui n'y ajoutera peut-être pas toute la foi qu'elle doit : car elle n'ignore pas avec combien d'impatience j'attendrai son retour. Si Charles de Blois entre en action, elle peut s'assurer que j'assemblerai le plus que je pourrai de ses serviteurs pour faire tête à ses ennemis.

S'ils me donnoient quelques occasions de réparer les fautes que vous croyez que j'ai faites, & de me rétablir dans la vôtre, Mademoiselle, que je serois heureux ! Quelle félicité ne seroit-ce pas si votre estime étoit accompagnée d'un peu de tendresse ? Mais à quelle audace je me porte ! Non, je ne puis jamais parvenir à un si grand bonheur ; je dois me contenter de l'espérance de vous voir bientôt, & de celle de vous faire gréer une servitude éternelle. Permettez-moi ces espérances-là, Mademoiselle, si vous voulez que je puisse apporter les maux d'une cruelle absence, qui sont les plus terribles, qui puissent tomber sur la tête des plus malheureux des hommes.

L'homme que Bavalan avoit envoyé, s'en retourna incessamment : il portoit les ordres de la Comtesse, & des assurances, que le secours, qui lui étoit accordé, s'embarqueroit bientôt ; mais ce qui étoit plus précieux pour Bavalan, il lui donna une Lettre de Mademoiselle de Malestroit, dont il avoit sujet d'être satisfait : la voici.

On a signé avec plaisir, que vous étiez arrivé en Bretagne ; & la Comtesse a oublié sa colère, depuis qu'elle a appris, que toute l'étendue de la mer de la Manche est entre elle & vous : elle est bien aise pour ses propres intérêts, que je vous soyez où vous êtes, assurée qu'elle est, que vous ne vous opposerez, avec toutes les forces que vous

pourrez rassembler, aux entreprises de ses ennemis : c'est une chose qu'on n'a pas besoin de vous recommander. Je scéais, Monsieur, avec quelle passion vous servez une Princesse, qui est si digne d'être servie : je n'ai plus rien à vous dire, que pour vous assurer que la gloire, que vous acquererez en la servant, me donnera une véritable satisfaction ; & que je prendrai beaucoup de part à celle que vous en recevrez. Je voudrai pourvoir quelque autre chose, pour vous persuader, qu'je vous estime très-parfaitement.

Le Roi, qui, depuis le commencement du séjour de la Comtesse à la Cour, avoit trouvé Mademoiselle de Queroualze fort aimable, faisoit des parties & des fêtes continues, pour avoir occasion de la voir, & la Comtesse, quoiqu'elle fût très-sensiblement touchée de la prison du Comte de Monfort, son mari, scavoit trop bien de quelle conséquence il étoit de ménager le Roi pour manquer de complaisance.

La Reine Isabelle, qui ne scavoit pas les raisons de toutes les réjouissances que faisoit le Roi, étoit de toutes les parties, & vouloit toujours avoir Mademoiselle de Querouazle auprès d'elle : c'étoit une personne fort aimable & fort insinuante ; & la Reine l'avoit si fort prise en amitié, qu'elle eût toujours soulu la retenir auprès d'elle.

Comme rien n'est si pénétrant qu'un Amant Penmar, qui l'étoit de Mademoiselle de Queroualze,

connut bientôt le dessein du Roi , dont il fut au désespoir. Le Roi aussi pénétrant que lui , avoit connu le fond de son cœur par ses regards & par sa tristesse. Un jour que le Roi étoit allé à Chotam , pour visiter ses vaisseaux ; tous les Courtisans de la Comtesse paroient suivi , à la réserve de Penmar , qui y manqua par nonchalance. Le Roi revint de ce voyage avec précipitation , & entra chez la Comtesse : en arrivant , il rencontra Penmar , qui en sortoit ; il ne dit rien , mais il parut embarrassé ; il le fut tout le temps qu'il demeura chez la Comtesse ; & fit à Mademoiselle de Queroulaze quelque discours mal suivis , où elle n'entendoit rien : tout cela ensemble fit juger à la Comtesse , que le Roi pouvoit avoir eu quelque inquiétude de ce que Penmar étoit demeuré à Londres. Comme elle étoit une des plus habiles Princesses de son temps , & qu'elle ne vouloit manquer à rien , pour faire ses affaires , elle résolut d'envoyer Penmar en Bretagne , sous le prétexte de le joindre à Bavalan , pour observer Charles de Blois , parce que la Treve alloit expirer.

Penmar partit avec toute l'affliction d'un homme passionné , qui avoit espéré de pouvoir plaire , & qui voyoit sacrifié par la Comtesse aux raisons de sa politique. La Comtesse le renvoya , parce que véritablement il étoit homme à se faire aimer : il étoit pourvu d'un mérite importun , qui ne servit longtemps

qu'à le faire malheureux : ce qu'on verra dans la suite de cette Histoire.

Il oſa faire ses plaintes à Mademoiſelle de Querouazle de l'inhumanité de la Comteſſe, qui le renvoyoit ſous des prétextes mal colorés, & lui fit entendre qu'il connoiſſoit ſes vériſtables raioſons. Mademoiſelle de Querouazle, qui jusque-là n'avoit que de l'estime pour lui, n'étoit gueres touchée de la douleur qu'elle lui voyoit, & ne fe ſoucia pas beaucoup de l'adoucir : elle lui dit même qu'elle ne ſçavoit pas comment il n'étoit pas plus ſatisfait de la confiance, que la Comteſſe prenoit en lui ; qu'elle l'envoyoit en Bretagne, pour faire tête à ſes ennemis, en attendant qu'elle y pût être ; & que quelqu'impatience qu'il eût de l'y voir, il n'avoit pas de raioſon de témoigner tant d'inquiétude, puisqu'il ſçavoit que ſes affaires ne lui permettroient pas d'être long-tems en Angleterre. Penmar, qui vit qu'on ne le voulois pas entendre, ne s'expliqua pas davantage, & partit au désespoir de ſon aventure. Le Roi fut ſi ſatisfait de la Comteſſe après le départ de Penmar, qu'il accorda un plus grand ſecours qu'elle n'avoit demandé, qu'il lui fit préparer ſans perdre aucun tems : il continua ſes fêtes, fit des présens à la Comteſſe & à toutes les Dames de ſa Cour, pour avoir occaſion d'en faire de magnifiques à Mademoiſelle de Querouazle, & qu'elle ne pût les refuſer.

Comme l'amour eſt une paſſion qu'il eſt très-différente de l'ameur de la perte.

elle de cacher long-temps , la Reine s'apperçut que c'étoit la cause des parties continues que faisoit le Roi , & même qu'elles regardoient Mademoiselle de Querouazle. La Reine étoit une Princesse fort sage ; qui avoit de grandes complaisances pour le Roi , & qui l'avoit souvent rappelé par cette conduite-là ; mais elle se refroidit pourtant peu-à-peu pour Mademoiselle de Querouazle , & ne songea plus à la retenir auprès d'elle.

La Treve expirée en Bretagne , la Comtesse ne pouvant différer de partir , supplia le Roi de le trouver bon. Le Roi avoit de la peine à se séparer de la Comtesse , qu'il estimoit fort , & sur-tout de Mademoiselle de Querouazle , qu'il avoit trouvée fort aimable ; il la voulut combler de présens , & l'assura qu'il la verroit un jour.

La Comtesse s'embarqua avec les troupes d'Angleterre , que le Seigneur d'Artois commandoit : Charles de Blois , averti , qu'elle avoit obtenu un grand secours d'Angleterre , la fit attaquer au passage ; il y avoit long-temps qu'on n'avoit vu un combat naval si rude & si opiniâtre : la Comtesse y fit de sa main des actions , que les plus braves Chevaliers pourroient avouer , & qui ne furent surpassées que par celles du Seigneur d'Artois & de du Chatel , qui étoient à ses côtés : on étoit venu à l'abordage , & on combattoit main à main ; ses Filles d'Honneur étoient toujours auprès d'elle avec une fermeté admirable.

La nuit finit le combat , & il s'éleva une tempête , qui sépara les deux Flottes : celle de la Comtesse se trouva le lendemain à la côte de Bretagne. La Comtesse prit terre proche Vannes qu'elle alla assiéger : c'étoit une bonne Place , défendue par de braves gens ; les attaques furent fréquentes & vives , & les défenses de même. La Comtesse , ennuyée d'une si longue résistance , fit faire une attaque générale : elle fit approcher des portes des galeries , dont on se servoit pour y aller à couvert , & fit planter des échelles partout ; mais les assaillans furent repoussés de tous les côtés. La Comtesse , voulant paroître rebutée , fit battre la retraite : les assiégés , croyant être en sûreté , allèrent se désarmer ; alors la Comtesse fit distribuer quelques rafraîchissemens à ses troupes , & leur fit prendre haleine ; après quoi favorisée de la nuit , elle fit attaquer une porte par le Seigneur d'Artois : les habitans y coururent avec peu d'ordre , & la Comtesse , épiant l'occasion , fit planter des échelles d'un autre côté de la Ville , qu'elle trouva abandonné : ce qui lui réussit si bien , que ses meilleures troupes , commandées par de Mauny & du Châtel , entrerent jusque dans le milieu de la Ville , sans avoir trouvé de résistance ; les Officiers qui la défendoient , se sauverent par une poterne à la faveur de la nuit , & tout ce qu'on trouva les armes à la main , fut passé au fil de l'épée , malgré la précaution de la Comtesse , qui avoit chargé Trésiguidi & quelques autres de crier

aux soldats , qu'elle demandoit qu'on épargnât le sang.

Elle entra dans la Place , quand il fut jour , montée sur un beau cheval , ayant ses Filles d'honneur auprès d'elle magnifiquement vêtues : elle fit retirer d'entre les mains des soldats toutes les femmes qui n'avoient pu se refugier dans les Eglises ; fit sortir celles qui y étoient , les remit dans leurs maisons , & donna de si bons ordres dans la Ville , qu'on n'y voyoit plus aucune marque d'une Ville forcée. La Comtesse y demeura quelques jours pour tout rétablir , & donner ses ordres pour la conservation d'une Ville si importante , qu'elle prévoyoit devoir être bientôt attaquée. Elle pria le Seigneur d'Artois d'y demeurer pour la défendre , & s'en alla tenir sa Cour à Hennebon.

Quelque peine qu'eût le Seigneur d'Artois à quitter la Comtesse de vue , il ne put refuser cette occasion de lui rendre service , en lui conservant une conquête où il avoit eu tant de part.

Le Sire de Tournemine , un de ceux qui étoient sortis de la Place à la faveur de la nuit , étant au désespoir de s'être laissé surprendre , & voulant à quelque prix que ce fût , réparer la perte de son honneur , & rentrer dans sa Place , jura à Charles de Blois qu'il y rentreroit ou mourroit à une des portes , s'il lui plaisoit de lui donner des troupes pour l'entreprendre.

Le Sire de Beaumanoir , Maréchal de Bretagne , fut commandé avec douze mille hommes pour cette en-

treprise , & Tournemine eut le principal commandement sous lui : le Seigneur d'Artois étoit dans Vannes , résolu de se bien défendre , & avec lui du Chatel , qui étoit jaloux de sa gloire & de toutes ses entreprises , dont il vouloit toujours partager le péril.

Beaumanoir & Tournemine firent faire une attaque générale à toutes les portes , & firent planter des échelles de tous côtés : les barrières furent si vivement attaquées à la porte que défendoit le Seigneur d'Artois , qui étoit sorti pour défendre ses dehors , qu'elles furent forcées , lui dangereusement blessé , & la porte gagnée , après la mort de tous ceux qui la défendoient. Le Seigneur d'Artois se sentant blessé , se retira de la mêlée , gagna le port , & s'en alla par mer à Hennebon.

La Comtesse , qui étoit au port , quand il débarqua , le vit couvert de confusion d'un si mauvais succès : plus elle lui témoignoit de bontés , & le chagrin qu'elle avoit de le voir blessé , plus elle augmentoit son désespoir ; il ne put supporter sa présence , ni demeurer en des lieux où il lui paroiffoit que tout lui reprochoit d'avoir si mal servi la Princesse qu'il adroit : il voulut se faire transporter en Angleterre , sous le prétexte d'y trouver de meilleurs Chirurgiens ; il y mourut en arrivant. Le Roi Edouard jura qu'il vengeroit sa mort , & il passa bientôt la mer avec une grande armée , pour mettre , disoit-il , Charles de Blois à la raison : que sçait-on si la passion qu'il con-

servoit pour Mademoiselle de Querouazle , & le desir de la revoir , n'avoient pas plus de part à sa résolution , que la vengeance ou les intérêts de la Comtesse? Quoi qu'il en fût, il passa la mer avec une grande armée , & vint débarquer proche de Vannes qu'il investit le même jour.

La Comtesse arriva le lendemain au camp avec ses meilleures troupes : le Roi monta à cheval , & alla au-devant d'elle après l'avoir assurée qu'il étoit venu très-volontiers à son secours ; il trouva le moyen de demander à Mademoiselle de Querouazle , qui étoit auprès de la Comtesse , si elle ne se souvenoit pas qu'il lui avoit dit qu'il la verroit encore une fois , & l'as-fura qu'elle avoit autant de part à la résolution qu'il avoit prise , de passer la mer , que les intérêts de la Comtesse , quoiqu'ils lui fussent fort chers.

Le Roi apparemment bien-aise d'avoir un prétexte pour être long-tems en Bretagne , tint conseil , & fut d'avis d'investir la Place de tous les côtés , même de faire avancer quelques-uns de ses vaisseaux à l'embouchure de la riviere , pour empêcher qu'il n'entrât du secours par la mer , espérant par ce moyen d'affamer la Place , voulant , disoit-il , conserver ses forces entières pour donner bataille à Charles de Blois , s'il se présentoit ; & en attendant dans l'oisiveté d'un camp , où on n'entreprenoit rien , il étoit occupé de sa passion , & ménageoit tous les momens possibles pour entretenir Mademoiselle de Querouazle ; il trouvoit

souvent Penmar auprès d'elle : c'étoit un homme, qui, quoiqu'il ne fût pas aimé, avoit toujours par ses assiduités & par ses respects donné de l'inquiétude à tous ceux qui avoient des vues sur Mademoiselle de Querouazle : le Roi n'en fut pas exempt, & trouva l'expédient pour éloigner Penmar, de lui donner à commander tous les corps de cavalerie qu'il envoyoit du côté de Nantes, pour apprendre des nouvelles de Charles de Blois. Penmar fit des prisonniers qu'il envoia au Roi, qui apprit d'eux que le Duc de Normandie marchoit avec une armée considérable; & qu'ayant joint Charles de Blois, ils s'avançoient tous deux à grandes journées du côté de Vannes. Penmar, qui étoit encore à la guerre, rencontra les gens commandés à la tête de l'armée, les poussa, fit deux Officiers prisonniers, & se retira en diligence, pour avertir le Roi & la Comtesse qu'ils seroient bientôt attaqués par une armée si nombreuse, qu'elle étoit beaucoup supérieure à la leur. Il est vrai que le Duc de Normandie avoit quatre mille hommes d'armes, & trente mille hommes de pied, & que le Roi n'avoit pas vingt mille hommes en tout : il vouloit pourtant aller au-devant des ennemis ; mais le Conseil ayant été assemblé, l'avis de la Comtesse l'emporta, qui fut de lever le siège, de se saisir d'un terrain avantageux, & de s'y retrancher. Elle étoit prudente, & ne vouloit pas hazardez sa fortune en un jour contre une armée supérieure en nombre, qui avoit à sa tête un jeune Prince plein d'ardeur.

Le Due de Normandie, qui vouloit combattre, fut obligé de camper vis-à-vis du Roi, parce qu'il n'étoit pas praticable de l'aller attaquer dans son camp, fortifié comme il étoit; mais il campa fort proche pour ne perdre aucune occasion, & profiter de tous les mouvemens que le Roi feroit: il se retrancha aussi pour éviter les surprises.

Les deux armées furent long-tems en cette posture sans aucune action remarquable: il se faisoit seulement de tems en tems quelques escarmouches à coups de trait le long d'un ruisseau qui séparoit les deux armées.

Un François de grand renom envoya demander par un Trompette si quelqu'un vouloit faire un coup de lance: du Chatel s'avança, le mit par terre du premier coup, se saisit de son cheval, & le lui rendit dans le moment.

Quoique les fourrages se fissent par le derriere des armées, on ne laissa pas d'entreprendre quelquefois de pousser les escortes: Penmar y étoit ordinairement employé, soit qu'on espérât de s'en defaire dans les fréquentes occasions, ou qu'on voulût lui donner le moyen d'acquérir de la réputation.

Le Comte de Gloucester, Prince du Sang du Roi d'Angleterre, s'étoit aussi laissé toucher du mérite de Mademoiselle de Querouazle; mais il ne se déclaroit pas par respect pour le Roi, de qui il connoissoit la passion. Il avoit, aussi bien que le Roi, remarqué les

regards passionnés de Penmar , de qui les affiduités & les profonds respects lui faisoient de la peine , & conseilloit toujours qu'on l'envoyât à la guerre , disant qu'il y étoit heureux , & qu'il enlevoit quelques prisonniers à tous les fourrages que les ennemis faisoient ; Mademoiselle de Querouazle , qui ne l'aimoit point encore , n'avoit aucune inquiétude pour les dangers où on l'exposoit ; au contraire , comme c'étoit un homme de condition de son voisinage qu'elle avoit vu dès sa premiere jeunesse , elle étoit bien aise de lui voir acquérir de l'honneur : le Roi & le Comte de Gloucester en jugeoient autrement , & Penmar leur étoit toujours à charge , ils trouverent encore moyen de l'éloigner : car quoiqu'il fût homme de guerre , il étoit très-capable de négociation , & on l'y employa.

Le Pape avoit envoyé le Cardinal de Clermont pour faire des propositions de paix entre le Roi Edouard & le Duc de Normandie ; on convint de Malestroit pour les conférences , & les Commissaires y furent envoyés de part & d'autre : le Duc de Bourbon y étoit pour le Duc de Normandie , le Sire de Beaumanoir pour Charles de Blois. Le Roi d'Angleterre y envoya le Comte Derbi , pour avoir soin de ses intérêts , & Penmar & de Quelen pour ceux de la Comtesse de Monfort.

Penmar chercha l'occasion de parler à Mademoiselle de Querouazle avant de partir pour sa négociation

il la pria de faire quelque réflexion sur tout ce qui lui arrivoit , & de considérer qu'il avoit un sort bien bizarre d'être soupçonné d'un bonheur dont il étoit bien éloigné , lui disant : « Mademoiselle , personne ne le scçait mieux que vous , & le peu de raison qu'on a de me donner tant de commissions différentes qui appartiendroient mieux à plusieurs autres ».

« Dequois se plaint Monsieur de Penmar ? (lui répondit Mademoiselle de Querouazle) on l'emploie partout , parce qu'il a une capacité universelle , & qu'on scçait qu'il réussira en tous les emplois qu'on lui confiera ; & il se plaint dans le tems que tous les honnêtes gens de cette armée lui portent envie ».

« On me fait bien de l'honneur ; mais je ne puis être satisfait du soin qu'on prend de m'éloigner de vous , Mademoiselle : vous scavez bien qu'on n'en a aucune raison ».

« Comme je n'entens pas ce que vous dites , Monsieur , je serois bien embarrassée , si j'avois à y répondre ».

« Je m'expliquerois plus hardiment , si vous me permettiez , Mademoiselle , de vous écrire de Ma-lestroit où je vais tout présentement ».

« Un Négociateur employé pour les intérêts de la Comtesse , peut-il douter qu'on ne soit bien-aise de recevoir de ses lettres , qui ne peuvent être remplies que de matières graves , qu'il ne sera peut-être pas

» fâché que je montre à la Comtesse ».

« Je rendrai compte à la Comtesse de ce qui la re-
» gardera, & à vous, Mademoiselle, des choses où
» je serois heureux que vous voulussiez prendre quel-
» que intérêt, & qui sont plus sérieuses pour moi que
» les affaires de la Comtesse ».

« J'avoue, Monsieur, que je verrai avec quelque
» curiosité des choses aussi sérieuses que celles que
» vous promettez ».

Aussi-tôt que Penmar fut à Malestroit, & que les
matières furent entamées, il envoya en donner avis à
la Comtesse par un Sécretaire qu'on lui avoit donné,
qu'il fit conduire par un Trompette chargé pour Ma-
demoiselle de Querouazle de la lettre qui suit :

*Un homme qui a un profond respect pour vous, Ma-
demoiselle, qui ne vous aborde, & ne vous parle depuis
plusieurs années presqu'en tremblant, & que vous avez
toujours regardé avec tant d'indifférence, que vous ne
vous êtes pas apperçue de ses embarras continnels; qui
cependant cause de l'inquiétude à tous ceux qui ont quel-
que dessein de vous plaire, qui cherchent toujours à l'é-
loigner, n'a-t-il pas un sort bien bizarre? Avouez-le,
Mademoiselle, si vous êtes juste; si vous l'êtes, auant
que vous êtes aimable, vous seriez pénétrée de compas-
sion des peines que souffre il y a long-tems le plus pas-
sionné des hommes, non seulement sans oser se plaindre,
mais même sans avoir jamais osé dire qu'il aime; sa*

regards, ses assiduités, & tant de respects en toute sorte d'occasions, qui ont fait connoître malgré lui cette vérité à tous ceux qui vous approchent, ne vous en ont encore rien appris, parce que vous n'avez pas daigné y faire attention : si vous aviez la bonté d'en faire, vous connoîtriez, Mademoiselle, la passion la plus respectueuse & la plus tendre qui ait jamais été, & vous ne pourriez réfléchir sur les maux qui la suivent sans en être touchée, si vous n'êtes dépourvue de toute humanité. Voilà, Mademoiselle, ce secret si sérieux pour moi, que je n'eusse jamais en la hardiesse de vous déclarer, si vous ne m'aviez donné la liberté de vous écrire. Je suis persuadé que vous le cacherez soigneusement, & que vous avez trop soin de votre gloire, pour avouer une cinglette qui est si fort au-dessous de celles que vous faites tous les jours, dont vous ne paroissiez pas même faire beaucoup d'état. Voilà le sort de tous les hommes qui vous voient ; le mien sera de passer ma vie dans la servitude la plus humble, & d'adorer la plus insensible personne qui ait jamais été.

Mademoiselle de Querouazle, qui étoit il y avoit long-tems plus instruite de la passion de Penmar, & de tout ce qu'il lui écrivoit, qu'elle n'avoit paru l'être, lui répondit seulement qu'elle s'étonnoit qu'un Ambassadeur chargé d'affaires si graves, eût voulu s'amuser à lui écrire des choses qui l'étoient si peu, & qu'elle réservoit à lui en faire les reproches qu'il méritoit, quand elle le verroit.

On demeura à Malestroit plusieurs jours en conférences continues, sans pouvoir convenir des conditions de la paix : on conclut seulement une trêve pour trois ans.

Le Roi Edouard voulut aller conduire la Comtesse à Hennebon où il avoit résolu de s'embarquer pour passer dans son Royaume. Le Comte de Gloucester prit le prétexte de quelques affaires pour partir avant le Roi, & s'embarquer à Vannes : il avoit formé le dessein d'enlever Mademoiselle de Querouazle ; on ne sçait si c'étoit de concert avec le Roi, ou si ce n'étoit point pour la posséder lui-même. Comme après la trêve la Ville & le Port étoient devenus communs, il avoit fait avancer des chaloupes bien armées jusqu'aux portes de la Ville, & se tenoit au camp pour se préparer à exécuter son dessein, quoiqu'il eût déjà pris congé du Roi & de la Comtesse. Il avoit reconnu il y avoit long-tems les avenues d'une maison de bois, où la Comtesse étoit logée, & où elle avoit ses Filles d'honneur dans une chambre à côté de la sienne ; le Comte y entra lui troisième le matin, lorsque Mademoiselle de Querouazle étoit encore au lit, & l'enleva auparavant que la garde de la Comtesse eût pris les armes. Il avoit derrière cette maison dix hommes bien armés & bien montés, & des chevaux pour lui & pour ceux qui l'assistoient. Mademoiselle de Querouazle fit de si hauts cris entre les mains de ses ravisseurs, que Penmar, qui, depuis les négocia-

tions

tions finies, avoit repris son premier emploi, & commandoit ce jour-là l'escorte d'un petit fourrage qu'on vouloit encore faire, courut à la tête d'une troupe, pour sçavoir ce que c'étoit : il reconnut une personne pour laquelle il eût donné mille vies, mit l'épée à la main, & fondit avec impétuosité sur celui qui tenoit Mademoiselle de Querouazle, lequel le voyant venir, ne songea qu'à sa sureté, & laissa tomber cette aimable personne qu'il tenoit avec une écharpe liée autour du corps. Le Comte s'étoit avancé pour conserver le trésor qu'il vouloit s'approprier; mais il vit que la troupe, dont Penmar étoit suivi, lui alloit tomber sur les bras; ayant peur d'être enveloppé, il prit la fuite avec ceux de sa suite, & se jeta dans ses chaloupes, gagna ses vaisseaux, & mit à la voile: Penmar n'avoit pu le suivre; il n'avoit songé qu'à relever Mademoiselle de Querouazle, qui tombée au pied d'un cheval, pouvoit être blessée; il la releva, & lui aida à marcher jusqu'à son appartement, où tout étoit en ruineur, & la Comtesse au désespoir. Elle ne sçavoit ce qui étoit arrivé à Mademoiselle de Querouazle. Quel spectacle pour un homme passionné ! Mademoiselle de Querouazle avoit été prise dans le lit, & on ne lui avoit donné qu'une robe de chambre sur ses épaules.

Il est facile de juger qu'une personne qui a le cœur bien fait, est touchée de reconnaissance, & que Mademoiselle de Querouazle conçut quelque amitié pour

son libérateur , pour qui elle avoit déjà beaucoup d'estime. La Comtesse fit de grands remercimens à Penmar , & l'assura qu'elle ne perdroit aucune occasion de récompenser une action qui lui étoit si agréable , & qu'il pouvoit demander hardiment ce qui dépendroit d'elle. Tout ce qui étoit capable de faire la félicité de Penmar , étoit Mademoiselle de Querouazle , & il ne pouvoit rien desirer qui dépendit de la Comtesse : il sçavoit pourtant qu'elle avoit beaucoup de pouvoir sur Mademoiselle de Querouazle ; mais il ne vouloit devoir cette charmante personne qu'à elle-même.

Le Roi averti de l'entreprise , accourut à l'appartement de la Comtesse , & lui jura qu'il lui seroit fait justice en Angleterre , si le Comte de Gloucester s'y étoit retiré : « C'étoit (disoit le Roi) un jeune étourdi , qui avoit toujours été violent dans ses passions , mais qu'il sçauroit bien le punir d'un pareil attentat. Mademoiselle de Querouazle , qui avoit besoin de repos , étoit retirée dans sa chambre , & le Roi ne la vit qu'après son diner : ce fut pour lui demander mille pardons de l'audace de son parent , & l'assurer qu'il le banniroit pour jamais de sa présence : le Roi ajouta qu'il le plaignoit cependant de n'avoir pu résister à une passion qu'elle avoit inspirée à ceux mêmes , qui , parce qu'ils étoient plus vieux , devoient être moins susceptibles , & que pour lui il avoit qu'il repassoit avec regret dans ses Etats , n'ayant

une espérance de la revoir , à moins qu'elle n'eût trouvé sa Cour assez agréable pour lui donner quelque envie d'y revenir ; qu'en ce cas il offroit d'employer toute sa puissance pour lui faire épouser un des Grands de son Royaume , qu'il mettroit en de si grandes charges à sa Cour , qu'il seroit obligé de se tenir toujours auprès de lui : & que c'étoit tout ce qu'il avoit à désirer , d'avoir occasion de voir souvent une personne que rien ne pouvoit jamais effacer de son cœur. Mademoiselle de Querouazle répondit qu'elle recevoit avec le respect qu'elle devoit , les bontés d'un si grand Roi , mais qu'elle avoit voué sa vie à une Princesse si aimable , qu'elle ne voudroit pas s'en séparer pour toutes les grandeurs du monde.

La Comtesse qui approcha , interrompit cette conversation. On ne songea plus qu'à ordonner des quartiers pour les troupes qui devoient le lendemain se mettre en marche. Une partie de celles du Roi d'Angleterre s'avança dès ce jour pour aller s'embarquer , & le Roi & la Comtesse marcherent à Hennebon , où le Roi demeura quelques jours en repos , autant que peut un Prince qui a une grande passion dans le cœur , & qui est malgré sa puissance à la veille de quitter ce qu'il aime , & apparemment pour toute sa vie.

La Comtesse fit tout ce qu'elle put pour convaincre le Roi de sa reconnaissance : il le fit , & partit , après lui avoir donné des assurances que si la treve se romroit , ou qu'elle eût encore besoin de lui , quand elle

seroit expirée , elle pourroit toujours disposer de ses forces. Une des conditions de la treve étoit que le Comte de Monfort seroit mis en liberté , & remis dans ses Etats : ce qui finit le Gouvernement de la Comtesse , & lui ôta pour un tems les occasions de continuer ses actions héroïques. Le Comte voulut qu'elle prît du repos ; mais il se servoit de ses conseils en toutes sortes d'affaires.

On ne songea plus qu'à récompenser ceux qui avoient bien servi. Le Sire de Malestroit demanda Mademoiselle de Somardic qu'il regardoit comme une récompense de ses services : quoiqu'elle lui eût été déjà promise , il fallut encore l'obtenir de Madame sa mere ; le Comte & la Comtesse s'y employerent , & complerent en réussissant Malestroit d'une parfaite félicité.

Le Comte instruit de toutes les bonnes actions de Penmar , le fit Capitaine de cent Gentilshommes de sa garde. Madame de Querouazle vint à la Cour , la Comtesse lui représenta tout le mérite de Penmar , ce qu'il avoit fait pour Mademoiselle de Querouazle , & le respect qu'il avoit toujours eu pour elle. Madame de Querouazle en fut touchée ; elle en parla à son fils qu'elle trouva disposé à tout ce qu'il lui plairoit , & sans peine : car il connoissoit tout ce que Penmar valoit. Mademoiselle de Querouazle répondit à Madame sa mere , quand elle lui en parla , qu'elle chimoit fort Penmar , qu'elle avoit beaucoup de recon-

noissance de ce qu'il avoit fait pour elle , & qu'elle n'auroit aucune répugnance à l'épouser , si la Comtesse & elle le lui ordonnoient : ce qui s'exécuta bien-tôt après. Le Comte & la Comtesse prirent soin de leur établissement , & Madame de Querouazle y contribua : ces deux personnes étoient si dignes l'une de l'autre , qu'elles passerent une vie fort heureuse.

La seule Mademoiselle de Malestroit demeura étroitement unie à la Comtesse , & n'étoit capable de rien desirer : elle avoit perdu Bavalan qu'elle avoit regardé comme un homme qui pouvoit être son mari , ce qu'elle avoit même souhaité pour son mérite & la tendresse qu'elle sçavoit qu'il avoit pour elle ; mais la fortune le lui avoit enlevé : il avoit été tué malheureusement auprès du Seigneur d'Artois , à la défense de Vannes.

Dès le commencement de la treve, quelques Chevaliers Bretons du parti de Charles de Blois étoient allés à Paris sur le bruit d'un tournoi qui y étoit assi-gné : le Roi de France en fit arrêter dix , & leur fit trancher la tête , sur un avis qu'il avoit eu qu'ils avoient pris quelqu'engagement avec le Roi d'Angleterre , & promis de le servir , si la guerre recommençoit. Le Roi d'Angleterre s'en trouva fort offensé : il tenoit dans ses prisons le Sire de Léon , Partisan de Charles de Blois ; il le fit venir , & lui dit qu'il eût pu lui faire couper la tête , s'il eût voulu suivre l'exemple du Roi de France , mais qu'il vouloit tenir

une conduite plus noble ; que non seulement il lui donnoit la vie, mais qu'il lui rendroit même la liberté, quoiqu'il dût une grosse rançon, à condition qu'il lui engageât sa parole d'aller tout droit à Paris, & de dire au Roi de France que puisqu'il avoit rompu la treve, en faisant mourir les Chevaliers Bretons, parce qu'il les croyoit engagés avec lui, qu'il s'attendit à avoir une forte guerre ; il voulut même que de Léon se chargeât de porter un défi au Roi de France de la personne du Roi d'Angleterre à la sienne. De Léon arrivé à Paris, supplia le Roi de trouver bon qu'il s'acquittât d'une commission dont il avoit été obligé de se charger pour sauver sa tête & obtenir la liberté.

Le Roi de France averti qu'il auroit bientôt la guerre, s'y prépara. Le Roi d'Angleterre envoya des troupes en Gascogne, où les hostilités commencèrent ; il envoya aussi du secours au Comte de Montfort, qui l'ayant joint à ses troupes, marcha pour reprendre Quimper, que Charles de Blois avoit attaqué & pris depuis la rupture de la treve. Le Comte de Monfort n'ayant pu reprendre Quimper, envoya demander du secours en Flandres, & n'en put obtenir du Comte de Flandres, qui avoit beaucoup d'affaires chez lui ; il crut que le Roi d'Angleterre lui accorderoit un grand renfort de troupes & de l'argent, s'il alloit l'enfouliciter en personne ; mais le Roi d'Angleterre, qui avoit commencé une forte guerre en France, ne lui

put promettre des forces assez considérables pour relever ses affaires. Le Comte affligé du mauvais succès de son voyage, revint en Bretagne, tomba malade, & mourut en peu de jours.

Voilà un accident qui va remettre la Comtesse sur le théâtre du monde : elle reprend le gouvernail ; & au lieu de s'arrêter aux cérémonies de deuil & à pleurer, elle ne songe qu'aux intérêts de son fils, & à lui conserver ses Etats. Elle envoya représenter au Roi d'Angleterre que s'il abandonnoit le jeune Comte de Monfort qui avoit épousé une des Princesses ses filles, il étoit au hazard de tout perdre ; que Charles de Blois étoit puissamment secouru par le Roi de France, & commençoit à faire de nouvelles entreprises. Le Roi d'Angleterre touché de ses raisons & des intérêts de son gendre, envoya le Comte de Noranton en Bretagne avec un corps de troupes considérables.

Il se passa quelques rencontres en campagne, où la fortune se déclara souvent pour Charles de Blois, ce qui lui fit prendre la résolution d'aller assiéger la Rochederien avec une armée de douze mille hommes ; il y trouva un homme de résolution, qui défendit si bien la place, qu'il donna le tems à la Comtesse de Monfort d'assembler une armée. Elle se mit à la tête de huit ou neuf mille hommes, & marcha droit à la Rochederien. Charles de Blois, qui négligeoit de tenir des partis en campagne, se laissa surprendre : la Comtesse lui tomba sur les bras à la pointe du jour ; fit

trois corps de ses troupes pour l'attaque , & se posta à la tête de sa réserve sur une éminence d'où elle pouvoit voir l'action , & prendre son parti d'aller secourir celui des siens qui en auroit besoyn. Noranton, Artecelle & du Chatel étoient chacun à la tête d'un des corps qui alloient à l'attaque : ils marchoient en telle distance , qu'ils se prêtoient la main ; les gardes du camp de Charles de Blois , & les troupes du piquet furent poussées , & se renverserent sur l'armée qui prenoit les armes : Charles de Blois soutenoit pourtant avec un corps considérable , & le combat fut rude & douteux ; mais le Commandant de la Place sortit à la tête de cinq cens hommes , & marcha où Charles de Blois faisoit tête à du Chatel. Charles de Blois se voyant envelopé , après avoir perdu à ses côtés les Seigneurs de Rohan , de Rieux & de Laval , avec plusieurs autres , fit appeler du Chatel à qui il se rendit. Du Chatel le reçut avec tout le respect qui étoit dû à un illustre malheureux , le tira de la mêlée ; laissa ses ordres pour suivre la victoire , & alla présenter son prisonnier à la Comtesse , dont il étoit très-satisfait de pouvoir augmenter les triomphes : car il étoit en secret le plus passionné de ses adorateurs. La Comtesse dit à Charles de Blois qu'elle étoit touchée de sa disgrâce ; mais comme il s'agissoit des intérêts de son fils , qu'elle ne pouvoit abandonner , elle songea à le mettre en sûreté , & à le faire conduire de poste en poste jusqu'à Vannes. La Comtesse de Pier

thievre

thievre, sa femme, demanda la liberté de le voir : ce que la Comtesse lui accorda fort humainement. Ensuite les deux Comtesses, prenant le titre de Duchesses, se mirent chacune à la tête de leurs troupes, non pas pour agir de la main sans nécessité, comme des Héroïnes de Romans, mais pour faire agir leurs Officiers, & connoître par elles-mêmes le bon parti pour le prendre.

La Comtesse de Peinthievre, qui avoit fait reconnoître Vannes, pendant qu'elle y étoit enfermée avec Charles de Blois son mari, après avoir eu quelques petites rencontres avec la Comtesse de Monfort, & avoir même paru vouloir faire quelqu'entreprise du côté de Saint-Brieux & de Dinan pour l'abuser, marcha jour & nuit à Vannes avec deux mille cavaliers, qui portoient un fantassin chacun en croupe, croyant pouvoir forcer Vannes par quelqu'endroit qu'on lui avoit supposé foible. Elle y arriva au point du jour, fit mettre pied à terre à la moitié de sa cavalerie, qu'elle joignit à ses deux mille fantassins, & les envoia pour forcer la place par l'endroit qu'on lui avoit dit qu'on pouvoit l'insulter : elle fit attacher à des piquets les mille chevaux des cavaliers qui étoient à l'attaque, afin qu'un chacun pût sans confusion retrouver son cheval ; & après y avoir laissé une garde, elle alla se poster sur une éminence avec le reste de sa cavalerie, pour faire tête à la Comtesse de Monfort, si elle venoit. Comme elle avoit détaché de pe-

rits partis pour pouvoir être avertie , le jour n'étoit
encore gueres avancé , quand on lui amena un pri-
sonnier , par qui elle apprit que la Comtesse de Mon-
fort avoit fait halte à deux lieues d'elle , pour pren-
dre haleine , & attendre des troupes d'Hennebon , qui
devoient la joindre. La Comtesse de Peinthievre fit
sur le champ monter toute sa troupe à cheval , en-
voya en toute diligence ordonner à Beaumanoir de
retirer incessamment de l'attaque les cavaliers qui
étoient pied à terre , & de les lui amener au plutôt ,
même l'infanterie , s'il n'y avoit pas grande appa-
rence de réussir , parce que la Comtesse de Monfort
venoit à elle avec un corps considérable. Beaumanoir ,
qui avoit connu par la trop grande résistance qu'il
avoit trouvée , que l'entreprise seroit vaine , ne son-
gea qu'à se retirer , quand il en reçut l'ordre : il l'exé-
cuta promptement , & s'en alla joindre la Comtesse
qui n'étoit pas loin. Il étoit sorti cent chevaux de la
Place , pour chercher à le harceler dans sa retraite ;
mais c'étoit trop peu pour lui faire de la peine , ils
furent seulement témoins du bon ordre de sa retraite
de hauteur en hauteur. Il arriva assez tôt auprès de la
Comtesse , pour jeter une partie de son infanterie
aux deux côtés d'un défilé qui la couvroit. Du Chatel
parut dans ce moment à la tête de deux cens che-
vaux , suivi de près par la Comtesse de Monfort à la
tête de toute la cavalerie : du Chatel poussa en arri-
vant une garde de cavalerie , qu'on avoit postée au-

delà du défilé , & qui le repassa à la faveur des traits de l'infanterie qui le bordoit. La Comtesse de Monfort , qui s'étoit avancée , ayant reconnu qu'il n'étoit pas praticable de forcer un défilé gardé par de la bonne infanterie , voyant la Comtesse de Peinthievre de l'autre côté à la tête de sa cavalerie , avec quelques pelotons d'infanterie mêlés dans les intervalles de ses escadrons , jugea à la vue de tant d'infanterie , que l'attaque étoit abandonnée ; mais pour s'en assurer davantage , elle envoya par des chemins détournés sur les ailes deux ou trois petites troupes , qui lui rapporterent que Vannes étoit dégagée : on lui amena même quelques-uns des habitans sortis de la Ville pour la chercher , qui lui rapporterent que l'entreprise avoit été inutile , & qu'elle avoit couté de bons hommes à la Comtesse de Peinthievre. Les deux Comtesses chacune à la tête de leurs troupes se regarderent long-tems ; mais il n'eût pas été prudent ni à l'une ni à l'autre d'entreprendre de passer le défilé.

La Comtesse de Monfort , qui n'avoit presque qu'une plaine pour se retirer à Aulray , y alla marchant toujours en bon ordre.

La Comtesse de Peinthievre affigée d'avoir manqué son coup , cotoya Vannes , & se retira à Josselin qui tenoit pour elle ; elle y demeura un jour pour rafraîchir ses troupes , & y laissa Beaumanoir , avec ordre d'arrêter , s'il étoit possible , les courses que faisoit

continuellement sur le plat pays BembroAnglois, avec la garnison de Ploërmel, où il commandoit.

Beaumanoir employa tous ses soins pour le rencontrer en campagne : comme il n'y a que deux lieues de Josselin à Ploërmel, Beaumanoir étoit toujours averti, quand Bembro étoit sorti ; mais il eut beau le chercher, & s'embusquer même jusqu'aux portes de Ploërmel, c'étoit inutilement : car Bembro étoit un vieux soldat rusé, & qui sçavoit parfaitement le pays. Beaumanoir ennuyé de ne pouvoir le rencontrer, lui envoya demander un sauf-conduit pour aller lui rendre visite à Ploërmel : il y alla, dina avec Bembro, qui l'avoit reçu fort civillement. La conversation roula entr'eux sur ce qui se passoit dans le Duché : Beaumanoir dit à Bembro qu'il avoit fait tout son possible pour le trouver en campagne, qu'il avoit même été averti toutes les fois qu'il étoit sorti de sa place ; mais qu'il avouoit qu'il avoit affaire à un si habile homme qui sçavoit se retirer par tant de détours, qu'il n'étoit pas possible de le rencontrer. Bembro lui repartit qu'il étoit fâché de lui avoir causé tant de peine, qu'il la lui épargneroit à l'avenir, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de le voir où, & quand il lui plairoit, & avec tel nombre de ses amis qu'il voudroit. Le discours s'anima, & se termina par un défi de trente Gentilshommes Bretons contre trente Anglois, dans une plaine à la moitié du chemin des deux places ; & c'est l'action que l'Histoire nomme la Bataille des

trente, où Bembro fut tué avec quelques autres des siens, & la victoire demeura à Beaumanoir, & à ses Chevaliers Bretons.

La Comtesse de Monfort envoya, aussi-tôt qu'elle eut appris la mort de Bembro, Trefiguidy pour se jeter dans Ploërmel, qu'un voisin comme Beaumanoir, eût pu surprendre, & elle fit sur le champ conduire Charles de Blois à Brest, pour le tenir plus à portée d'être transporté en Angleterre, où elle vouloit le mettre en sûreté : ce qu'elle fit, & il fut conduit à la Tour de Londres ; mais il avoit la liberté d'aller tous les jours à la Cour, sur la parole qu'il donna de coucher toutes les nuits à la Tour. Le Roi, qui étoit très-honnête homme, lui accorda facilement cette grâce, à la priere de la Reine qui la demanda, parce que Charles de Blois étoit son cousin.

La Comtesse, qui n'avoit plus auprès d'elle que Mademoiselle de Malestroit, fut priée de recevoir Mademoiselle du Pontcallec, jeune personne qui n'avoit encore été vue que de ses voisins : elle étoit si belle & si touchante, qu'elle gagna en arrivant tous ceux qui n'étoient pas prévenus ; elle fit même des infidèles. Du Chatel touché du mérite de la Comtesse, ne put résister à Mademoiselle du Pontcallec. Un amour, qu'aucune espérance ne soutient, ne peut être éternel, quelque mérite qui l'ait fait naître. La Comtesse n'ignoroit pas la passion de du Chatel ; & comme il étoit un des plus vaillans & des plus expérimen-

tés de ses Officiers, elle avoit toujours paru l'ignorer, de peur d'être obligé de sacrifier ses intérêts à sa vanité, & de perdre du Chatel, si elle le maltraitoit; & elle se conduisoit si habilement, qu'elle le tenoit dans une crainte perpétuelle, & un si profond respect, qu'il ne lui étoit jamais, pour ainsi dire, échappé un seul regard audacieux. Ses assiduités & son zèle pour le service de la Comtesse, étoient presque les seules preuves qu'elle eût de sa passion. Toute forte qu'elle étoit, elle s'affoiblit à la vue de Mademoiselle du Pontcallec. Du Chatel commença à se plaire auprès d'elle; & les chaînes qu'il portoit il y avoit si long-tems, relâcherent imperceptiblement: la raison vint à son secours, il se dit mille fois que quelque grand que fût le mérite de la Comtesse, il ne suffissoit pas pour faire approuver les sentimens d'adoration où il étoit, qui n'appartenoient pas à une mortelle, & qu'un homme de courage ne devoit point passer sa vie dans la servitude. Plus il voyoit Mademoiselle du Pontcallec, plus sa raison devenoit forte: elle prit enfin le dessus d'une passion qu'elle n'eût jamais eu la force de vaincre, sans le secours de la beauté de Mademoiselle du Pontcallec; mais cette raison victorieuse ne jouit pas long-tems de ses triomphes. Du Chatel s'accoutuma insensiblement à voir Mademoiselle du Pontcallec, & devenoit fort inquiet, quand il ne la voyoit pas. Il s'apperçut que c'étoit le commencement d'une grande passion, il appella à son s-

cours cette raison à qui il croyoit avoir obligation de lui avoir fait briser des fers qu'il avoit portés si long-tems ; mais il se trompoit : c'étoient les charmes de Mademoiselle du Pontcallec , qui avoient chassé la Comtesse de son cœur , & qui en chassèrent bientôt cette raison qui lui avoit paru si puissante , qu'il n'écoua plus. Il se livra donc tout entier à sa nouvelle passion : il redoubla ses assiduités auprès de la Comtesse , parce qu'il ne pouvoit voir Mademoiselle du Pontcallec ailleurs ; il y étoit continuellement , & la Comtesse s'apperçut bientôt que cette jeune personne lui avoit fait perdre un cœur qu'elle possédoit souverainement depuis plusieurs années : elle en eut un si grand dépit , qu'elle eût voulu se le cacher à elle-même , parce qu'elle y voyoit sa gloire intéressée. Ce dépit alla cependant si loin , qu'elle sentit que Mademoiselle du Pontcallec lui devenoit moins agréable. Du Chatel plus vif dans sa nouvelle passion qu'il n'avoit été dans celle qui s'étoit entretenue sans espérance , crut qu'il pouvoit entreprendre de toucher le cœur de Mademoiselle du Pontcallec , & se mit en tête de l'épouser : il sçavoit pourtant qu'elle n'auroit que peu de bien , n'étant qu'une cadette , quoique de grande Maison ; il étoit aussi fort peu établi lui-même ; mais il croyoit que son épée lui acquéreroit des établissemens assez grands pour pouvoir rendre Mademoiselle du Pontcallec heureuse. Il avoit acquis une grande réputation , & si bien servi la Comtesse , qu'il

avoit droit de se promettre tout de ses services. Il voulut donc s'expliquer, mais il n'en put jamais trouver les occasions : Mademoiselle de Malestroit ne quittoit jamais cette jeune personne, peut-être par ordre de la Comtesse ; & c'est ce qu'on n'a jamais su. Du Chatel ne pouvant parler, prit le parti d'écrire, & lui mit un billet dans la poche de sa robe, sans qu'elle l'eût vu : il lui dit seulement en la quittant : « Vous apprendrez aujourd'hui un secret qu'on n'a pu vous faire savoir qu'en vous écrivant : on vous supplie très-humblement, Mademoiselle, qu'il ne soit su que de vous ». Elle n'entendoit point du tout ce qu'on vouloit lui dire : quelques momens après, en cherchant autre chose, elle trouva ce billet ; elle balança long-tems si elle le donneroit à Mademoiselle de Malestroit pour le porter à la Comtesse tout cacheté ; elle fit enfin réflexion sur la priere que du Chatel lui avoit faite, que le secret qu'il contenoit, ne fût su que d'elle ; & comme c'étoit un homme qu'on ne pouvoit mépriser, elle prit le parti de cacher le billet, & d'attendre à être seule pour le lire : elle y trouva la déclaration d'une grande passion, que vous allez voir.

On craint un témoin comme Mademoiselle de Malestroit, qui ne vous quitte pas : on craint bien plus, Mademoiselle, en vous déclarant que vous avez fait naître en arrivant à la Cour, la plus grande & la plus ré-

pecunieuse passion qui ait jamais été. Je serai bien en peine de connoître par le premier de vos regards, si elle pourroit un jour vous être agréable : si je ne vous trouve point de colere dans les yeux, je serai assurément dans ce premier moment le plus heureux de tous les hommes. Pourriez-vous, Mademoiselle, refuser un simple regard qui feroit une parfaite félicité ? Si vous pouviez connoître avec quelle inquiétude je vais attendre ce moment qui doit décider de mon sort, vous en seriez touchée de compassion, si vous n'êtes aussi inhumaine que vous êtes adorable.

Mademoiselle du Pontcallec ne fut pas fâchée de se voir un adorateur comme du Chatel, la conquête d'un homme qui a une grande réputation, ne pouvant déplaire. Comme c'étoit le premier billet qu'elle eût jamais reçu, elle en étoit embarrassée, & elle craignoit aussi que le premier de ses regards ne fût expliqué trop favorablement. Du Chatel arriva un moment après qu'elle eut lu le billet ; elle n'osa lever les yeux, & il en fut fort en peine : il étoit assez habile homme pour ne pas ignorer qu'une jeune personne qui n'ose regarder un homme, lui est aussi favorable que celle qui ne peut s'empêcher de le regarder toujours : cependant cela ne le rassuroit point, il s'approcha d'elle, & trouva moyen de lui dire tout bas qu'il y avoit bien de la crauté à refuser un seul regard qui pouvoit faire un homme parfaitement heu-

yeux. Ce regard lui échapa malgré elle, & du Chatel le crut voir tel qu'il pouvoit le desirer : elle le quitta sans répondre, pour aller joindre Mademoiselle de Malestroit, & demeura si embarrassée, qu'elle n'osoit lever les yeux. Un homme, qui n'eût pas été si véritablement touché, eût bien expliqué cet embarras ; mais un Amant n'ose s'assurer sur aucune apparence. La Comtesse, qui prenoit plus d'intérêt en du Chatel qu'elle n'avoit cru, l'observoit soigneusement, & fut bientôt confirmée dans les soupçons qu'elle avoit eus que Mademoiselle du Pontcallec lui avoit enlevé un cœur qu'elle ne pouvoit mépriser, quoique ce ne fût que le cœur d'un de ses sujets, elle examina Mademoiselle du Pontcallec qu'elle trouva réveuse & embarrassée aussi-tôt que du Chatel paroifsoit. Malgré sa justice & sa raison, la Comtesse la prit en aversion, & fut toute prête à la renvoyer à sa mère ; mais le prétexte lui manquoit : le premier parti qu'elle prit pour adoucir ses inquiétudes, fut de donner des ordres à du Chatel, qui l'éloignoient de Mademoiselle du Pontcallec : il obéit, exécuta promptement & parfaitement bien ce qui lui avoit été commandé, & revint après avoir mis en déroute un gros corps de cavalerie qui teneoit la campagne : cependant la Comtesse n'en fut pas contente, & trouva à redire à sa conduite, pour avoir occasion de le maltrater. Il en fut surpris, & en chercha la cause sans pouvoir la trouver : car il étoit bien éloigné de

croire que la Comtesse eût pris quelqu'intérêt à ce qui se passoit en son cœur.

Il étoit si occupé de sa nouvelle passion, qu'il ne songeait qu'à plaire à Mademoiselle du Pontcallec par ses assiduités & sa magnificence ; car il ne pouvoit l'entretenir, & ne sçavoit comment découvrir en quelles dispositions elle étoit pour lui ; il la trouvoit toujours déconcertée, & n'osant le regarder. Quelques regards qui lui échapoient malgré elle, lui donnaient seulement quelques légeres espérances. La Comtesse ne le traitoit pas si civilement qu'à l'ordinaire, il en étoit fort inquiet, & il fut bientôt assuré qu'elle avoit quelque mécontentement. Ses pensions & ses appointemens d'Officier général lui avoient toujours été payés exactement : il envoya à son ordinaire chez le Trésorier ; on répondit qu'il n'y avoit point de fonds ; il en parla lui-même au Trésorier, qui lui dit que la Comtesse, qui prévoyoit apparemment d'avoir quelques dépenses extraordinaires à faire, lui avoit commandé de ne payer personne, qu'elle ne l'eût précisément ordonné, & que s'il lui plaisoit de lui en parler, il croyoit bien qu'il seroit excepté de l'ordre général. Du Chatel en parla à la Comtesse, qui ne lui répondit que par un souris méprisant. L'on peut bien juger qu'il n'avoit pas l'esprit en repos ; aussi tomba-t-il sur le champ en de nouvelles inquiétudes.

Le jeune Comte de Monfort revenu depuis peu

d'Angleterre, trouvoit Mademoiselle du Pontcallec fort aimable : il étoit continuellement auprès d'elle, & lui parloit toujours : elle ne pouvoit refuser de l'écouter, il étoit son Souverain. Du Chatel étant au désespoir des affiduités du Comte, ne sçavoit quel remède apporter à un si grand malheur ; il ne pouvoit s'en plaindre à Mademoiselle du Pontcallec, que Mademoiselle de Malestroit ne quittoit, que pour laisser le Comte de Monfort libre auprès d'elle. La Comtesse s'apperçut du désespoir de du Chatel, qui étoit si changé & si abatu, qu'il n'étoit pas connoissable : elle voulutachever de l'accabler, & prendre une vengeance complette. Elle alla un jour se promener à une Abbaye proche de Hennebon, & ne mena dans son chariot que ses deux Filles d'honneur, elle n'en ramena qu'une : car elle laissa Mademoiselle du Pontcallec entre les mains de l'Abbesse, à qui elle commanda de ne la laisser voir à personne sans exception : elle fit entendre que les affiduités du jeune Comte de Monfort en étoient la cause ; elle dit même cette raison à ses serviteurs les plus affidés, & que ce seroit pour peu de tems, & qu'il falloit laisser un peu passer la fantaisie du Comte.

Ce jeune Prince, qui pouvoit trouver de l'amusement partout, fut bientôt consolé de ne plus voir une personne qui lui avoit cependant paru fort aimable : il commençoit à prendre le soin de ses affaires ; & il Juillet en arriva bientôt de fort sérieuses.

Charles de Blois revenu depuis peu d'Angleterre, assembloit des troupes, le jeune Comte fit la même chose. Du Chatel, qui ne se consola pas si facilement que la Comtesse, mit tout en usage pour tâcher de voir Mademoiselle du Pontcallec ; mais tous les ressorts qu'il y employa, furent inutiles ; il s'en plaignit à la Comtesse, à qui il voulut déclarer le dessein qu'il avoit d'épouser Mademoiselle du Pontcallec ; mais la Comtesse ne lui répondit qu'en des termes ambigus ; il n'en put jamais tirer une parole qu'il pût entendre. Ses pensions ne lui étoient pas payées, & il étoit le seul qu'on refusât de payer : il en fit encore ses plaintes à la Comtesse, qui lui répondit enfin avec aigreur, jusques-là même qu'elle lui dit qu'il ne l'importunât pas davantage. Il connut sa disgrâce, & ne pouvant faire autre chose que de céder à la fortune, il partit brusquement, & s'en alla offrir ses services au Roi de France, à qui sa réputation avoit parlé pour lui. Il en fut agréablement reçu, & eut dans la suite beaucoup de crédit, & des emplois considérables à la Cour de France : c'est celui qui fut soupçonné d'avoir tué le Duc de Bourgogne.

Peu de tems après le départ de du Chatel, la Comtesse laissa le soin des affaires au jeune Comte qui en devenoit fort capable : elle alla établir sa Cour au Château de Sussinio dans l'Isle de Ruys, qui est la plus agréable demeure du Duché ; retira sa belle prisonniere du Couvent où elle l'avoit mise, & l'eut tou-

jours auprès d'elle, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé occasion de la marier. Le jeune Comte fit tête partout à Charles de Blois ; & enfin après plusieurs rencontres, la bataille d'Aulray se donna, où la querelle fut décidée par la mort de Charles de Blois, & le Comte de Monfort fait Duc de Bretagne sans contestation, sous le nom de Jean le Vaillant.

F I N.



LA PRINCESSE DE PORTIEN.

Il sembloit que la nature se fût épuisée en faveur de la Maison de Cleves ; & l'on n'avoit jamais rien vu de si beau , que les trois Princesses , filles de François de Cleves , Duc de Nevers. Leur bonheur avoit égalé leur beauté , & la fortune leur avoit trouvé des partis dignes d'elles : l'aînée , Duchesse de Nevers , avoit épousé un Prince de la Maison de Mantoue , le plus accompli Cavalier de l'Europe ; la seconde étoit mariée à Antoine de Croi , Prince de Portien , l'un des plus riches Seigneurs de France ; & la troisième à Henri de Bourbon , Prince de Condé , qui avoit l'honneur d'être le second Prince du Sang Royal de France.

Madame de Portien se trouva dans le fond la plus heureuse des trois : elle rencontra dans Monsieur de Portien un mari toujours amoureux de sa femme , & attentif à prévenir ses moindres souhaits. D'ailleurs ce Prince avoit une sœur qui forma une amitié très-étroite avec Madame de Portien , & cette amitié paroisoit à cette Princesse un bien sans prix.

Mademoiselle de Portien étoit faite d'une manière

à être l'admiration de son siècle. Sa beauté étoit si parfaite, qu'on ne remarquoit en elle aucun trait irrégulier.

Elle étoit brune, & néanmoins son teint étoit éclatant, rien n'étoit plus majestueux que sa taille, rien de plus heureux ni de plus engageant que sa physionomie. Elle avoit l'esprit élevé; une vertu sévere étoit l'ame de ses actions, une noble fierté les soutenoit toujours. Madame de Portien étoit d'un caractere bien plus doux; aussi une certaine complaisance qui lui étoit naturelle, l'insinua dans le cœur de Mademoiselle de Portien, & lui donna pour sa belle-sœur une amitié si vive, qu'elles ne pouvoient se quitter sans se faire beaucoup de peine.

Monsieur de Portien remarqua leur union avec une joie sensible. Toutes ses affections étoient partagées entre ces deux Princesses. Son mariage s'étoit célébré à Nevers, où Madame de Portien avoit été élevée; peu de tems après il les amena à la Cour. Les réjouissances du mariage du Roi Charles IX. avec la fille de l'Empereur Maximilien, y duroient encore.

On fut ébloui de la beauté des deux Princesses. Aucune Dame n'en pouvoit approcher, que Madame Marguerite sœur du Roi: encore les plus délicats trouvoient dans Mademoiselle de Portien une beauté plus naturelle que celle de Madame. Cette Cour avoit toute la grandeur de celle du feu Roi Henri II. & la tranquillité dont la France jouissoit, en augmentoit

les plaisirs. Monsieur Henri de France, Duc d'Anjou, frere du Roi, & le Duc de Guise en faisoient tout l'ornement; & l'on eut difficilement décidé duquel elle recevoit plus d'éclat, tant ils avoient l'un & l'autre de qualités héroïques.

Monsieur dans la fleur de sa jeunesse avoit déjà acquis la réputation du plus grand Capitaine de l'Europe. Il avoit gagné deux batailles, dans un tems où les autres Princes n'ont pas achevé leurs exercices. Il s'étoit vu à quinze ans Lieutenant Général de l'Etat; & s'il étoit si grand du côté de la gloire, il ne paroissoit pas moins aimable au milieu d'une Cour paisible. La regularité de ses traits lui fournissoit conquête sur conquête; il avoit l'œil charmant, la bouche vermeille, l'air & la taille d'un Héros; son esprit répondoit à sa naissance; sa douceur & sa bonté le faisoient aimer de tout le monde.

Monsieur Henri de Lorraine, Duc de Guise, étoit un peu plus âgé que Monsieur. Il avoit le teint beau, le front serein, l'air riant, les yeux vifs & perçans, le port animé, la démarche grave; sa physionomie marquoit en même tems de la douceur & de l'audace. Il avoit infiniment de l'esprit; & tout le monde convenoit qu'il seroit un jour aussi grand Capitaine que le Duc de Guise son pere, qu'on avoit nommé le Héros de la France.

Monsieur & le Duc de Guise se trouvant de même âge, & possédant à peu près les mêmes qualités, s'étoient

Tome I.

S

paru dignes l'un de l'autre : ils s'étoient abandonnés à l'inclination qu'ils avoient senti l'un pour l'autre : la plus tendre amitié en avoit été la suite. Ils avoient les mêmes plaisirs ; ils ne s'abandonnoient jamais ; leur goût se trouvoit presque toujours semblable.

Monsieur aimoit Mademoiselle de Châteauneuf : c'étoit une des belles filles de France.

Son commerce étoit rempli d'agrémens ; & quoi-
qu'il n'eût pas soupiré long-tems , il avouoit à Monsieur de Guise que Mademoiselle de Châteauneuf avoit trouvé le secret d'arrêter un cœur pour jamais.

Monsieur de Guise étoit devenu amoureux de Madame ; & il avoit eu d'autant plus de facilité à s'en faire aimer , qu'il l'avoit trouvée prévenue à son égard de la plus forte passion. Il avoit bien osé faire confidence de sa conquête à Monsieur. Ce Prince ne s'étoit point formalisé qu'il osât aimer sa sœur : il lui reprochoit seulement qu'il ne lui avouoit pas tout le secret de son amour.

Ces quatre Amans goûtoient les plaisirs les plus purs , lorsque Monsieur de Portien arriva à la Cour. Madame de Portien & sa belle-sœur allèrent saluer la Reine , qui les reçut avec toute la bonté possible. Une foule de Princes étoient dans la chambre de la Reine , qui ne purent se lasser d'admirer Mademoiselle de Portien. Monsieur & le Duc de Guise s'y trouverent l'un & l'autre , & sentirent je ne sais quelle émotion en la regardant. L'un & l'autre oublièrent pour un

temps leurs amours ; Monsieur l'ayant vu sortir peu après avec Madame de Portien que le Roi reconduisoit, il donna la main à Mademoiselle de Portien, & la mena à son carrosse : dans ce peu de tems il lui parla. Ses réponses lui semblerent justes & faites avec tant d'esprit, que long-tems après qu'il l'eut quittée, il se trouva encore occupé de son idée. Il rejoignit Monsieur de Guise. « Avez-vous rien vu (lui dit-il) » qui approche de la beauté de la sœur du Prince de » Portien ? Mais (poursuivit-il rapidement) elle est » aussi spirituelle que belle ». Monsieur de Guise fut fâché d'entendre Monsieur louer cette Princesse, quoique dans son cœur il lui donnât les mêmes louanges.

Dès ce même jour Monsieur alla chez le Prince de Portien, & y mena avec lui Monsieur de Guise. La vue de Monsieur troubla Mademoiselle de Portien. Elle avoit remarqué le matin une partie de son empressement ; & elle l'avoit remarqué avec joie : son cœur s'étoit senti vivement frapé. La vue de ce jeune Prince, dont la réputation étoit tant de fois parvenue jusqu'à elle, & qui surpassoit sa réputation, avoit fait son effet ordinaire sur Mademoiselle de Portien. Il lui avoit paru le plus aimable de tous les hommes ; & cette sympathie, qui n'agit jamais inutilement, s'étant rencontrée entre cette Princesse & Monsieur, leur avoit déjà donné cette disposition à aimer, que tant de gens prennent pour l'amour même.

Mademoiselle de Portien ne connoissoit pas encore tout l'effet que la vue de Monsieur avoit produit dans son cœur. Elle s'imaginoit que l'admiration & l'estime composoient tous ses sentimens : la visite qu'elle en reçut, lui fit connoître qu'il étoit bien plus avancé. Les yeux de ce Prince tendres & animés lui dirent beaucoup de choses : les siens lui en répondirent plus qu'il ne pensoit. Tout le monde s'apperçut que leur conversation leur plaisoit reciprocquement : elle fut longue, & lorsque Monsieur la finit, il croyoit qu'elle n'avoit duré qu'un moment.

Monsieur de Guise entretenoit Madame de Portien, & soutenoit un personnage extrêmement embarrassé. Il étoit au désespoir de l'attaché de Monsieur ; il regardoit incessamment Mademoiselle de Portien ; il ne songeoit pas qu'ilachevoit d'être vaincu, & que Mademoiselle de Portien s'appercevoit de sa distraction. Cette Princesse en pénétrroit la cause ; elle en avoit un secret dépit : elle avoit trouvé Monsieur de Guise aussi aimable qu'il l'étoit en effet ; & quoiqu'elle aimât Monsieur de Portien, elle ne laissa pas de ressentir ce que le procédé de ce Prince avoit d'incivil.

Les deux Princes sortirent de chez le Prince de Portien, également amoureux ; mais bien moins contents l'un de l'autre par une raison bien différente ; ils ne parlerent point de Mademoiselle de Portien ; & ils se quittèrent, Monsieur de Guise déjà un peu acre contre Monsieur.

Ce Prince vif & prompt ne fut pas plutôt seul, qu'il s'occupa de son nouvel amour : celui qu'il avoit ressenti pour Mademoiselle de Châteauneuf ne le combattit pas un moment ; il le sacrifia sans hésiter à Mademoiselle de Portien. Il continua de voir cette dernière ; & si de jour en jour elle lui sembloit plus aimable, elle le trouvoit de son côté un Prince accompli.

Monsieur de Guise ne fut pas moins engagé ; quoique Mademoiselle de Portien ne contribuât en rien à sa défaite, & qu'un puissant obstacle la voulût retarder. Les bontés de Madame n'avoient pas peu inquiété le Duc de Guise : il l'aimoit depuis un an ; & Madame sans attendre l'ordre du Roi, ni peut-être l'amour du Duc, avoit pour lui une inclination violente. L'élevation de cette Princesse, & son extrême beauté voulurent souvent étouffer la passion naissante de Monsieur de Guise. Les reproches de Madame ne lui faisoient pas moins de peines : « Vous ne m'aimez plus, » ingrat (lui disoit-elle) vous fuyez la gloire aisée : « je ne remarque que trop la froideur de vos transports & la glace de vos discours. Vous ne m'aimez plus, vous allez signaler ma foiblesse & votre inconstance ». Monsieur de Guise lui faisoit des protestations qui ne la rassuroient point ; & les yeux de ce Prince démentoient ses paroles.

Lorsqu'il fut retourné chez lui, il s'abandonna aux plus cruels remords. « Madame mérite-t-elle d'être

» si indignement trahie ? (se reprochoit-il à lui-même) Elle m'aime avec une tendresse digne de plus de bonne foi. Ah ! déterminons-nous ; ne souffrons point de partage : Madame & Mademoiselle de Portien méritent un cœur entier. Cessons d'aimer l'une ou l'autre ; prenons garde (continua-t-il) de faire une infidélité inutile , Monsieur aime Mademoiselle de Portien, peut-être elle l'aime déjà. M'rai-je exposer à une pareille disgrâce ? Non (ajouta-t-il) Monsieur ne l'aime point sérieusement ; des Filles de Roi lui sont seulement destinées , allons lui découvrir notre foiblesse ; qu'il me cèle Mademoiselle de Portien : elle ne peut faire son bonheur , & elle fera tout le mien. Je n'ai aimé Madame que par gloire ; mon ambition lui a fait offrir mon cœur ; sacrifices-la à un amour plus juste & plus ardent. En effet il prit la résolution d'ouvrir son cœur à Monsieur la première fois qu'il se trouveroit seul avec lui.

Ce Prince n'avoit pas été long-temps sans informer Mademoiselle de Portien d'une flamme qu'elle avoit allumée : il trouva une occasion favorable de s'expliquer. Presque toute la Cour étoit chez la Reine Mere ; & l'on avoit fait partie d'aller se promener dans son jardin des Tuilleries , qui étoit achevé depuis peu. Chaque Prince donna la main à une Dame ; & Monsieur se trouva avec Mademoiselle de Portien. Ils eurent quelque tems une conversation assez in-

différente ; mais enfin Monsieur prenant la parole : « Sçavez-vous bien , Mademoiselle (lui dit-il) que » je souhaite depuis long-temps l'occasion dont je » jouis ? Je suis seul avec vous , on ne nous entend » point , & je puis vous dire en sûreté que je meurs » d'amour pour vous ». Mademoiselle de Portien se troubla à ce discours qu'elle n'attendoit pas. Elle l'avoit tant souhaité , qu'elle ne pouvoit n'en pas ressentir de la joie ; mais il lui parut que le Prince s'étoit expliqué avec beaucoup de liberté. D'ailleurs la fierté , qui est si naturelle aux Princesses , l'obligea d'y répondre d'un ton un peu sec. « Que venez-vous » de me dire , Monsieur ? vous n'y faites pas de re- » flexion : vous croyez être avec Mademoiselle de » Châteauneuf ». Ce reproche ne déplut pas à Monsieur. « Non , Mademoiselle (lui repliqua-t-il , avec » cet air charmant qui enlevoit tous les cœurs) je » sçais bien que je parle à vous. Il est des amusemens » ausquels on permet quelquefois aux Princes de s'ar- » rêter. Tel a été l'engagement que j'ai eu avec Ma- » demoiselle de Châteauneuf ; & il est des passions » véritables , qu'on ressent pour des personnes com- » me vous. On donne à ces amusemens les momens » perdus de sa vie ; & l'on sacrifie sa vie même à » ces passions. Enfin on honore de quelques visites » Mademoiselle de Châteauneuf , & on offre à Ma- » demoiselle de Portien , de partager avec elle tout » ce que l'on a reçu de la Nature & de la Fortune ».

Mademoiselle de Portien étoit si agréablement flattée par ce discours obligeant, que le Prince pouvoit lire dans ses yeux le transport de son ame, quoiqu'elle n'oubliât rien pour le cacher. Sa modestie lui fit enfin répondre à Monsieur: « Comme je n'ai point mérité
 » (lui dit-elle) le comble des honneurs que vous
 » m'offrez, permettez que je remontre à Votre Al-
 » tesse Royale, qu'elle pousse trop loin son honnêté, & qu'il faut « Je la pousserois, jusqu'à
 » vous offrir le Trône (interrompit le Prince) si la
 » Fortune m'y avoit placé, & vous pouvez prétendre plus loin, s'il est quelque chose au-dessus. Mais
 » moi, je ferois peu de cas & du Trône & des plus
 » grands honneurs, s'il me les falloit posséder sans
 » vous. Parlez donc & dites-moi, si votre cœur n'a
 » point de répugnance à m'aimer; si je puis me flatter que ma tendresse & ma constance ne seront
 » point inutiles auprès de vous. « Ah ! Monsieur
 » (lui répondit-elle) vous êtes fait d'une manière
 » que vous ne pouvez gueres aimer sans être aimé;
 » mais j'appréhende qu'après avoir inspiré de l'amour, vous ne cessiez d'en avoir ». Monsieur fut charmé d'une crainte si obligeante. Il lui jura de l'aimer toute sa vie, & il passura qu'elle en auroit bientôt des preuves certaines. Lorsqu'on fut retourné chez la Reine, il quitta sa Maitresse, le plus amoureux de tous les hommes.

Il ne put contenir sa joie. Il courut chez Monsieur

de

de Guise. « Mon cher ami (lui cria-t-il) je vous de-
 » mande pardon de vous avoir caché si long-temps
 » une passion qui m'est chère. J'aime Mademoiselle
 » de Portien , j'en suis aimé , partagez tous mes
 » transports ». Le Duc de Guise resta immobile à ce
 discours qui perça jusqu'au fond de son ame : il ré-
 pondit avec un air glacé aux caresses du jeune Prince. « Je m'étois bien apperçu (lui répondit-il) que
 » vous aimiez ; mais je ne vous en avois point par-
 » lé , parce que je ne veux scavoir de mes amis que
 » ce qu'ils veulent m'apprendre. Hé bien , Monsieur ,
 » que prétendez-vous de l'amour de Mademoiselle de
 » Portien ? » Comment (repliqua Monsieur surpris
 » de cette demande) ce que je prétens ? je prétens
 » l'aimer , en être aimé , & devenir le plus heureux
 » de tous les hommes. « Pensez-vous donc (ajouta
 » Monsieur de Guise) trouver dans Mademoiselle de
 » Portien autant de facilité qu'avec Mademoiselle de
 » Châteauneuf ? « J'en serois bien fâché (répondit
 » Monsieur) je crois que sa vertu égale son mérite ,
 » & je la compare si peu à la Châteauneuf , que je
 » compte de l'épouser ». Ce fut-là un coup de foudre
 pour Monsieur de Guise. « Croyez-vous (lui dit-il
 » froidement) que le Roi se trouve de votre senti-
 » timent , & qu'il n'y ait pas quelque disproportion
 » entre la Maison de France & celle de Croy »? Mon-
 sieur fut choqué de la résistance qu'il trouvoit en son
 ami ; & prenant tout d'un coup un air de grandeur

qui le fit méconnoître au Duc de Guise. « La Maison
» de Croy, répondit-il, est assez illustre, pour ne
» pas faire rougir celle de France; & d'ailleurs vous
» devez sçavoir qu'il suffit aux fils de Rois de vou-
» loir s'allier dans une Maison, pour la rendre aussi-
» tôt digne d'eux ».

Monsieur quitta le Duc de Guise presque aussi-tôt. Cette conversation ne refroidit pas peu leur amitié. Monsieur de Guise voyoit par le projet de Monsieur toute l'espérance de son amour évanouie: il n'en aimoit pas moins au fond du cœur.

« Quelle cruelle contrainte! (s'écrioit-il) j'aime,
» on ignore mon amour; l'honneur & l'amitié me
» défendent de le découvrir. Je le ferois peut-être
» inutilement; au milieu de cette gène il me faut
» feindre de l'amour pour une autre: du moins
» ôtons-nous ce dernier chagrin; ne voyons plus
» Madame; j'ai trop de peine à la tromper, & elle
» ne mérite pas de l'être ».

Mademoiselle de Portien s'abandonnoit à l'idée d'épouser le frere d'un Roi, pour lequel elle ressen-
toit la plus vive tendresse, & qui étoit d'ailleurs le
plus digne d'être aimé. Monsieur la voyoit assidu-
ment: elle avoit tant de mérite, que tout le mon-
de regardoit sans envie la fortune qui lui étoit de-
stinée.

Monsieur étoit sur le point de faire agréer cette
alliance au Roi, lorsque le Prince de Portien tomba

malade , & si dangereusement , qu'on craignit d'abord pour sa vie. Mademoiselle de Portien en fut autant affligée que l'exigeoient l'union & l'amitié qui avoit été entre son frere & elle. On n'oublia aucun des soins qu'on a accoutumé de prendre dans ces occasions pour conserver une vie , où tant de gens s'intéressoient. D'abord on espéra de la jeunesse ; mais la violence du mal l'emporta. Le Prince de Portien connut qu'il falloit mourir , & on l'en avertit : il s'y disposa avec constance ; il fit venir Madame de Portien & sa sœur. « La mort (leur dit-il d'un ton assez ferme) rompt une union digne d'une plus longue durée. Votre amitié va être réduite à deux ; que ma mort ne la finisse pas ; serrez-en les noeuds , je vous en conjure : aimez-vous à cause de moi & à cause de vous-mêmes , & venez-vous quelquefois de moi ».

Elles fendoient en larmes auprès de son lit , & ne lui répondioient que par des soupirs. Il mourut quelques jours après. Le deuil des deux Princesses fut accompagné d'une longue retraite : elles ne parurent à la Cour que trois mois après la mort de Monsieur de Portien.

Monsieur les avoit quelquefois vues dans leur solitude. La douleur de Mademoiselle de Portien n'avoit pas diminué son amour. Le deuil avoit tellement rehaussé sa beauté , que ce Prince paroîssoit impatient de le voir finir. Cette impatience donnoit à la Prin-

cessé une joie sensible. La mort de son frere l'avoit rendue héritiere de tout le bien de sa Maison. Elle n'avoit point quitté Madame de Portien , qui continuoit à vivre avec elle dans une parfaite union.

Monsieur de Guise dévoré par une passion qu'il ne pouvoit vaincre , s'attacha par dépit à Madame , & tâcha par des assiduités forcées à réparer les froideurs qu'il avoit eues pour elle. « Vous revenez à moi » par caprice (disoit cette Princesse). Foible que je suis , je vous reçois toujours ! Je vous rendrois plus constant en punissant vos infidélités. Hélas ! vous profitez bien du penchant que j'ai pour vous ».

En ce temps-là , on rapporta au Roi quelques particularités de l'amour de Madame & de Monsieur de Guise , peu favorables à la réputation de cette Princesse. Le Roi étoit fort emporté. Il ordonna sur le champ à Monsieur d'Angoulême d'aller défendre à Monsieur de Guise , de sa part , de voir Madame. Monsieur d'Angoulême n'aimoit pas ce Prince , avec lequel il avoit eu quelque différend ; il s'acquitta de cette commission avec joie. « Ne sçavez-vous point (lui dit le Duc de Guise , lorsqu'il la lui exposa) la raison d'un ordre si bizarre ? « Non (lui répondit-il durement) je sçais seulement que le Roi veut être obéi , & que vous devez le faire. Cet avis déplut à Monsieur de Guise. « Je sçais aussi-bien que vous (lui repliqua-t-il) jusqu'où s'étend & mon devoir & l'autorité du Roi ; & ce n'est pas ainsi

» que les Prédeceſſeurs de Sa Majesté ont traité mes
» aïeux ». Enſuite il lui tourna le dos, & le quitta
pour aller voir Madame.

Monsieur d'Angoulême rapporta au Roi la réponse du Duc de Guise, & même l'empoifonna. Le Roi apprit aussi que ce Prince depuis fa défense voyoit Madame plus affidument : alors il entra dans le plus violent courroux. » L'insolent (s'écria-t-il) il mé-
» pris mes ordres ! Allez (dit-il à Monsieur d'An-
» goulême) cherchez-le, & le tuez ». Celui-ci se fit un honneur d'exécuter cet ordre. Il résolut de tuer Monsieur de Guise à son avantage.

La Maison de Lorraine apprit la colere du Roi, & fut faſie d'une frayeſ mortelle : elle n'avoit jamais eu de Chef d'une ſi grande eſpérance. Le Cardinal de Lorraine alla trouver le Roi ; il lui remontra la ju-
nneſſe & l'imprudence de ſon neveu, & le pria de lui pardonner. Le Roi fut d'abord inflexible ; mais enfin l'empreſſement du Cardinal l'ayant fatigué : « Qu'il » ſe marie (lui dit-il) il ne peut sauver ſa vie qu'à ce
» prix ; & je ne lui donne que huit jours pour le
» faire ». Le Cardinal promit au Roi que le Duc de Guise obéiroit, & lui fit révoquer l'ordre qu'il avoit donné à Monsieur d'Angoulême.

Mais le Cardinal ne fut pas peu embarrassé à faire réſoudre Monsieur de Guise de tenir la parole qu'il avoit donnée pour lui. Outre que ſon cœur ennemi de la ſervitude, y repugnoit par hauteur, il ne pouvoit

perdre pour jamais l'espérance de posséder Mademoiselle de Portien. « Moi (disoit-il au Cardinal de Lorraine) j'obéirai servilement à une ordre injuste ? » il me met donc au rang du reste de ses sujets ? » Ah ! (s'écrioit-il avec un air furieux) sortons plus tôt d'un Royaume , dont il est redétable à la valeur de mes peres , & n'y rentrons que les armes à la main ».

Les raisons du Cardinal flétrirent enfin cet esprit impérieux. Il lui remontra que sa fuite alloit renverser sa Maison ; qu'il alloit détruire en un moment un ouvrage qui avoit coûté un siècle à son pere & à son aîeul ; que ses partisans perdroient cœur en ne le voyant plus ; & que s'il vouloit se venger , il ne le pouvoit faire plus sûrement qu'en demeurant en France ; mais qu'il falloit commencer par obéir.

L'ambition du Duc de Guise , & la pensée cruelle que Mademoiselle de Portien étoit destinée à Monsieur , déterminerent ce Prince à se marier ; mais lorsqu'il voulut choisir une femme , il ne sçavoit sur qui arrêter ses pensées.

« Hélas (disoit-il en lui-même sur toutes celles dont le Cardinal de Lorraine lui parloit) est-ce-là Mademoiselle de Portien ? » Enfin ce même amour , source de son désespoir , le fit arrêter sur Madame de Portien. « Elle aime Madame de Portien (disoit ce Prince) elle demeure avec elle , du moins je la verrai tous les jours jusqu'à ce qu'elle épouse Mon-

» sieur. Je serrai les nœuds de leur amitié ; je tâ-
» cherai d'en faire rejaillir une partie sur moi ; je la
» verrai enfin, & c'est assez pour un Amant aussi
» malheureux que moi ».

On n'observa pas à ce mariage toutes les formalités que le rang des deux époux auroit demandées. Le terme que le Roi y avoit prescrit, y apporta une précipitation qui redoubla l'embarras de Monsieur de Guise. Le Cardinal de Lorraine parla à Madame de Portien, & la résolut facilement à cette alliance. Quoique le deuil de cette Princesse ne fût pas encore passé, son inclination eut bientôt levé son scrupule. Elle aimoit Monsieur de Guise depuis long-tems : ce qu'elle devoit à Monsieur de Portien, avoit étouffé cette ardeur naissante ; sa mort l'avoit rallumé ; l'occasion se présentoit de la remplir. Elle ne consulta pas trop si l'inclination de ce Prince étoit d'accord avec la sienne : elle se flatta de la mériter. Enfin Monsieur de Guise épousa Madame de Portien.

Mademoiselle de Portien fut présente à ces noces, & Monsieur de Guise y parut dans une tristesse profonde. Elle lui en fit la guerre assez agréablement en lui en demandant la cause. « Ah ! Mademoiselle (lui répondit ce Prince) peut-on déguiser son désespoir, lorsqu'on aime tendrement, & qu'on perd pour jamais l'espérance de posséder ce qu'on aime ? Mademoiselle de Portien s'imagina que ces

paroles se rapportoient à Madame. Cependant le Due les avoit proférées en la regardant fixement ; & elle avoit cru lire dans ses yeux qu'elle-même y avoit quelque part. Elle rejeta cette pensée ; & une visite qu'elle reçut ce jour-là de Monsieur , l'empêcha d'y faire réflexion.

Madame sentit comme elle devoit , la perte de Monsieur de Guise ; ce n'est pas qu'elle ne reconnût bien qu'il ne l'aimoit plus ; elle n'avoit pas imité son inconstance. Elle l'aima eneore tout infidèle qu'il étoit , & quoiqu'elle-même fût destinée à épouser dans peu de jours le Roi de Navarre.

Toute la Cour se disposoit à paroître à cette cérémonie : elle n'avoit jamais été si nombreuse, parce que toute la Noblesse Calviniste , dont le Roi étoit le Chef, y étoit accourue. Madame de Guise & Mademoiselle de Portien y devoient tenir un rang considérable.

Cette dernière demeuroit à l'Hôtel de Guise ; Madame de Guise n'avoit pas voulu qu'elle l'abandonnât ; & Monsieur de Guise avoit eu soin d'obliger Mademoiselle de Portien à y prendre un appartement. On ne se souvenoit pas en France d'avoir vu une alliance contractée sous de si malheureux auspices. Le Roi de Navarre & Madame étoient d'une Religion différente ; ils ne s'aimoient point l'un & l'autre ; leurs humeurs étoient opposées , & de violentes passions les dominoient.

Les suites de ce mariage répondirent à ces funestes

dispositions ; & la nuit de leurs noces , au lieu que l'amour eût du allumer ses flambeaux , la fureur & la haine y substituerent les leurs. La Reine Mere avoit fait servir leur mariage de signal à la plus cruelle action , dont les siecles à venir puissent conserver la mémoire. On massacra toute la Noblesse Calviniste qu'on avoit invitée à cette cérémonie sous la foi publique ; & l'on fit imiter cette fureur dans toutes les Provinces. L'Amiral de Coligny fut la plus noble victime qu'on immola dans ce sacrifice barbare. Ce massacre est connu dans l'Histoire sous le nom de la Saint Barthélemy.

Les Calvinistes devenus furieux avec tant de raison , renouvellerent la guerre civile ; & Monsieur , comme Lieutenant Général de l'Etat , fut obligé de marcher pour les détruire. Cet accident chagrina Mademoiselle de Portien. Monsieur avoit parlé au Roi de son mariage , & ce Prince l'avoit approuvé ; mais le temps n'étoit plus propre à des noces.

Toute la France étoit en feu. Monsieur alla prendre congé de Mademoiselle de Portien. « Je ne fçais » (lui dit-elle avec tendresse) quel noir pressenti- « ment m'agite. Vous partez , je vous perds , je « crains pour votre vie & pour votre cœur ; votre « valeur & l'absence seront peut-être funestes à l'un « ou à l'autre ; je mourrai , si l'un des deux arrive. « Je vous serois obligé (lui répondit Monsieur) si « vous ne craigniez que pour ma vie ; mais vous

» m'outragez en soupçonnant ma fidélité. Hélas ! il
» n'a pas tenu à moi que je ne fusse heureux avant
» cette guerre ; & vous connoîtrez par la rapidité
» avec laquelle je vais tâcher de l'éteindre, l'empres-
» sement que j'aurai à vous revoir ».

« Je me flaterai , puisque vous le souhaitez (re-
» pliqua-t-elle) que vous m'aimerez toujours ; mais,
» mon cher Prince , ménagez une vie si précieuse.
» N'exposez pas à la rage des rebelles le plus pur
» sang de nos Rois : écoutez plutôt votre amour que
» votre courage , vous avez assez acquis de gloire ».

« Je serai victorieux (lui dit-il en la quittant) puis-
» que vous vous intéressez pour moi : continuez , &
» songez que je ne veux vaincre que pour vous ».

Le lendemain Monsieur prit la poste , & alla joindre son armée : il acheva dans cette guerre d'acquérir la réputation du plus grand Prince du monde. Les rebelles furent devant lui ; il emporta leurs plus fortes places ; & les accabla dans la Rochelle qu'il assiégea par mer & par terre.

Le bruit de ses victoires se fit entendre jusqu'à la Diette de Pologne , assemblée à Varsovie pour l'élection d'un Roi. Elle ne crut pas s'en pouvoir donner un plus grand ni plus illustre. Le Duc d'Anjou fut élu Roi ; & le Sénat envoya en France une solennelle Ambassade lui porter la Couronne Royale , & le supplier de venir en prendre possession.

Cette nouvelle causa beaucoup d'émotion à Made-

moiselle de Portien. Sa joie étoit vive , de voir que toute l'Europe reconnoissoit aussi-bien qu'elle , son Amant pour le plus grand des Princes ; mais elle craignoit les suites de cette dignité. Elle sçavoit que les Rois ne suivent que la politique dans leurs alliances. On parloit d'une Princesse de Pologne destinée au Roi élu. Elle eût bien mieux aimé qu'il eût resté Duc d'Anjou.

Elle ne put s'empêcher de marquer son trouble au nouveau Roi. Voici la Lettre qu'elle lui écrivit :

La renommée m'apprend vos triomphes , mon cher Prince , & que la fortune , qui vous a fait natre sans Couronne , a réparé son injustice. Vous êtes élu Roi de Pologne. Hélas ! que deviendrois-je , si dans le tems que tout le monde prend part à votre joie , j'étois destinée seule à m'affliger ? N'itez-vous pas déjà trop grand pour moi ? Je crains les maximes d'une politique fatale qui peut-être vous enlevera à mon amour. Si vous regardez la naissance de la Princesse de Pologne , & si la Couronne qu'on vous offre , est , pour ainsi dire , sa dot , n'ai-je pas perdu pour jamats mon cher Prince ? Il est vrai que si vous consultez l'amour qu'on a pour vous , vous ne serez jamais qu'à la Princesse de Portien , puisque le sien ne peut être égalé par aucun autre , tant il est violent & sincere. Rassurez donc une amante effrayée , & songez que votre retour semblera produire cet effet. MARIE DE CROY.

Le Roi de Pologne fit réponse à la Lettre de Mademoiselle de Portien le jour même qu'il l'eut reçue. Sa réponse contenoit ce peu de mots.

Puisque ma seule présence peut bannir vos alarmes, Mademoiselle, je vais sacrifier à votre satisfaction les intérêts de mon frere. Je brûle d'impatience d'être à vos pieds pour vous jurer que la Couronne de l'Univers ne me détacheroit pas de ma chere Princesse : je l'aime plus que jamais, & je n'accepterai point le Trône qu'on me présente, que pour m'y asseoir avec elle ; il ne m'est cher que pour le lui offrir. Bannissez donc votre crainte & redoublez votre amour. Scachez au reste que vous avez une rivale bien redoutable : elle n'a pas besoin pour vous faire trembler, d'avoir un Sceptre pour sa dot, il est indépendant d'elle ; mais en récompense elle n'eut jamais un trait régulier, & elle a cinquante ans.

HENRY.

Le transport de Mademoiselle de Portien en recevant cette Lettre, se peut assez imaginer. Elle aimoit d'inclination le Roi de Pologne, & l'amour de ce Prince ne mettoit point de bornes au sien. Elle ne croyoit jamais voir assez tôt cet Amant bien-aimé.

Lui-même avoit un desir ardent de retourner à Paris. C'est pourquoi il écouta les propositions des Rochelais assiégés ; & sa nouvelle qualité de Roi le ren-

dant Médiateur entre le Roi & ces Peuples , il enga-
gea Sa Majesté à leur accorder la paix à de certaines
conditions. Il prit aussi-tôt le chemin de la Cour ,
sans cesse occupé de Mademoiselle de Portien.

Madame de Condé étoit arrivée à Paris depuis la publication de la paix ; & le Prince de Condé , son époux , qui étoit en Allemagne , y étoit attendu dans peu de jours. Elle étoit sœur de Madame de Guise ; & il étoit peu de Princesses plus touchantes. De grands yeux bien fendus & languissans , un air tendre & un peu mélancolique , lui donnoient un agrément que beaucoup d'enjouement n'eût pu égaler. Le Roi devoit lui donner le bal le jour même que le Roi de Pologne devoit arriver , & toute la Cour y étoit invitée.

Le Roi alla au-devant du Roi de Pologne & l'emmena d'abord au Louvre , d'où après souper , il le conduisit avec les Reines à l'Hôtel de Condé. Madame de Guise & Mademoiselle de Portien y étoient déjà. La joie de cette dernière brilloit dans ses yeux. Le Duc de Guise qui en remarquoit la cause , s'abandonnoit à une tristesse qu'il ne pouvoit vaincre. Les deux Rois entrerent ; & le Roi après avoir salué Madame de Condé , la présenta au Roi de Pologne.

Ce Prince ne l'avoit point encore vue. Il demeura interdit en la regardant ; & il ne revint de son étonnement que pour admirer la beauté & la grace de cette Princesse. L'air triste & modeste avec lequel elle

le regarda , & de certaines manieres négligées qui lui seyoient infiniment , firent éllever un second trouble dans le cœur du Roi de Pologne. Il se sentit agité : ses paroles tremblantes & incertaines le désignèrent assez. En un mot , un seul moment rendit ce Prince inconstant. Il fit céder tout ce qu'il avoit vu jusques-là aux charmes de Madame de Condé ; & il se persuada que le souverain bonheur consistoit à s'en faire aimer.

Madeleine de Portien ne fut pas d'abord surprise que le Roi de Pologne s'arrêtât quelque temps avec Madame de Condé ; mais lorsqu'elle vit ce Prince s'asseoir auprès de la Reine avec un air rêveur & inquiet , de quelle douleur fut-elle pénétrée ? Elle ignoroit encore tout son malheur.

Le Roi de Pologne après avoir été quelque temps appliqué à ses nouvelles idées , se souvint enfin tout-à-coup que Mademoiselle de Portien étoit-là. Il jeta les yeux sur elle : il crut voir dans les siens qu'elle s'apercevoit de tous les mouvemens de son ame. La honte des noms de perfide & de traître , les restes d'une passion si vive quelques momens auparavant , combattirent encore quelque temps son insidélité. Un regard de Madame de Condéacheva de le vaincre. Il courut se mettre auprès d'elle : il fit agir ses yeux vifs & perçans , cette conversation tendre & animée ; enfin l'amour a des traits puissans : Madame de Condé put bien reconnoître celui que le Prince avoit pour elle.

On prit Madame de Condé pour danſer. Le Roi de Pologne jugea qu'il y auroit trop d'incivilité à ne pas faluer Mademoiselle de Portien ; elle étoit auprès de Madame de Guise. Il s'approcha d'elle , & lui fit un compliment qui ne paſſoit pas la plus exacte civilité. Cette Princesſe avoit reconnu par ſon attache auprès de Madame de Condé , qu'il étoit changé pour elle.

Sa froideur & l'horreur de cette trahifon la faſifrent : un froid mortel glaça ſes veines. Dans ce moment elle fit un effort ſur elle , au-deſſus de ſa conftance , & elle voulut répondre avec la même indiſſérence. La douleur qui ferroit ſon cœur la trahit. Le Roi de Pologne connut ſon déſespoir. On le vint pren-dre pour danſer. Sa nouvelle paſſion éloigna bientôt de ſa penſée ce ſouvenir triste & désagréable.

L'effort que Mademoiselle de Portien fit ſur elle en cette occaſion , fut ſi violent , qu'il lui penſa coûter la vie. Elle ſortit du bal lorsqu'il fut fini , avec une fièvre brulante qui la mit bientôt en danger. Elle aug-menta les jours ſuivans ; & l'on ſçut bientôt à la Cour que Mademoiselle de Portien étoit dangereuſe-ment malade.

Tout le monde devina la cauſe de ſa maladie , & l'imputa au Roi de Pologne ; lui ſeul peut-être y penſoit le moins. Il étoit fans ceſſe chez Madame de Condé : il n'avoit plus d'yeux ni de paroles que pour elle. Ses plaifirs & ſes affaires lui étoient d'une éga-le indiſſérence.

Un infidele ne fut jamais plus severement puni. Ce n'est pas que Madame de Condé ne distinguât les glorieuses qualités du Roi de Pologne ; mais elle se piquoit de la plus austere vertu. Elle évitoit le Prince avec soin : elle le voyoit peu seule : elle suivoit toujours Madame de Condé la douairiere ; enfin elle ne rendoit au Roi de Pologne que ce qu'elle ne pouvoit refuser à sa naissance & à sa dignité. Cette sévérité redouloit la passion du Roi de Pologne , & par conséquent sa dureté pour Mademoiselle de Portien. Elle languissoit toujours entre la vie & la mort, également malade du corps & de l'esprit.

Monsieur de Guise aussi mourant qu'elle , étoit sans cesse auprès de son lit. Il l'excitoit à se guérir par une infinité de raisons. Sa conduite étoit pleine de bonté , de soins & d'empressement.

Il étoit un jour seul auprès d'elle : « Bannissez (lui disoit-il) les tristes pensées qui vous dominent : » Ah ! Mademoiselle , c'est à vous seul à faire des malheureux ». Elle écoutoit tristement un discours qui avoit tant de rapport avec sa foiblesse.

Cependant le Roi pressoit son frere de partir pour son Royaume. Ce jeune Prince avoit à la Cour une autorité qui faisoit ombre à celle du Roi. Le Roi en étoit jaloux & irrité. Madame de Condé empêchoit, quoiqu'innocemment , le départ du Roi de Pologne. Il eût sacrifié mille Trônes au seul plaisir de la voir. « Que fait donc mon frere en France (disoit le Roi

» à la

» à la Reine mere ?) ne devroit-il pas être parti
 » pour ses Etats ? qui le retient ? en sçavez-vous la
 » raison ? « Mais vous-même , Monsieur (répondit
 » la Reine) d'où vient votre empressement ? ne le
 » perdez-vous pas assez-tôt ? « Ah ! qu'il parte (re-
 » pliqua durement le Roi) ce n'est pas ici la ten-
 » dressé qu'il faut consulter ; qu'il parte , l'un de
 » nous deux doit sortir de France ».

La Reine mere craignit les suites de la violence du Roi : elle aimoit tendrement le Roi de Pologne. Elle l'alla trouver & lui déclara enfin qu'il falloit partir. « Hélas (s'écria tristement ce Prince) en quels lieux
 » me bannissez-vous ? que ferai-je dans ce climat
 » barbare ? Je ne vous cache point ma foiblesse , je
 » n'y trouverai pas Madame de Condé ». La Reine
 ne lui répondit à cela rien autre chose , sinon qu'il
 falloit partir. « Partez , mon fils , évitez un frere fu-
 rieux : allez en Pologne , vous n'y serez pas long-
 » temps ».

Il se résolut donc à partir , & il alla dire adieu à Madame de Condé. Madame de Guise étoit avec elle , mais elle ne fut pas capable de le contraindre. « On
 » me force (lui dit-il) de quitter tout ce que j'aime ,
 » pour aller commander à des peuples féroces. Je
 » part désespéré , & vous augmentez mon désespoir ,
 » car vous ne le partagez pas ».

« Je ne vous avois point encore entendu parler de
 » la sorte (répondit modestement Madame de Con-

» dé¹) ; vous me permettrez, Sire, de n'y faire au-
» cune réponse. Je ne suis pas née pour causer le
» désespoir de Votre Majesté, j'en serois véritable-
» ment affigée ; mais elle scait bien que mon devoir
» ne me permettra jamais de lui donner aucune espé-
» rance. « Il m'en reste pourtant encore (reprit le
» Roi perdant toute considération) ; & sans ce peu
» qui me reste, je ne conserverois pas long-temps
» une vie odieuse ». Il la salua après ce peu de mots
avec un air un peu trouble², & alla donner les der-
niers ordres pour son départ.

Le Roi le pressoit de la maniere du monde la plus dure, & ressentit beaucoup de joie lorsque le jour en fut venu. Enfin le Roi de Pologne partit désespéré de quitter Madame de Condé, & ne songeoit non plus à Mademoiselle de Portien, que s'il ne l'avoit jamais connue.

La jeunesse de Mademoiselle de Portien la rendit presque malgré elle à la vie ; & Monsieur de Guise en ressentit autant de joie, que s'il se fût agi de la sienne propre. Il avoit sans cesse été auprès de cette Princesse : & on l'avoit vu plus ou moins accablé, à mesure que le mal augmentoit ou diminuoit.

Mademoiselle de Portien avoit remarqué ses affi-
duités, les avoit attribuées à l'amitié dont elle croyoit
que ce Prince l'honoroit. Elle avoit jusques-là eu
pour lui une estime que peu de gens pouvoient lui re-
fuser. Sa conduite fit naître dans son cœur beaucoup

de reconnoissance : elle quitta enfin le lit. Monsieur de Guise s'en réjouit plus qu'elle : elle lui fit mille remercimens de ses bontés : elle ne cacha pas à Madame de Guise les sentimens qu'elles lui avoient inspirés ; mais elles avoient paru trop vives à cette Princesse. Les soins de Monsieur de Guise avoient à son gré passé les devoirs de l'amitié : il lui sembloit que ce Prince avoit plus d'égard pour Mademoiselle de Portien , que pour elle-même. En effet , il ne sentoit que de l'estime pour Madame de Guise , & il ne pouvoit avoir rien de plus pour elle que de la considération & de l'honnêteté.

Mademoiselle de Portien recouvrira sa santé : mais son cœur n'en fut pas plus tranquille. Les cruelles circonstances du mépris du Roi de Pologne , son oublie injurieux , son insensibilité , son indifférence sur une maladie qu'il avoit causée , tout celay restoit profondément gravé : & pour son malheur tout le mérite de ce jeune Prince paroissoit sans cesse à ses yeux : ainsi elle étoit pâle , languissante , & toujours occupée de ce fatal souvenir. Monsieur de Guise la surprit seule un jour dans cette raverie , étant lui-même dévorié d'une passion aussi malheureuse.

« Vous ne ferez point parfaitement rétablie (lui dit-il , en l'abordant) que vous ne vous abandonniez à la joie ; cependant je vous trouve presque toujours triste & inquiète. » « Mes malheurs (répondit Mademoiselle de Portien .) vous semblent-

» ils assez legers , pour leur pouvoir faire succéder si
» facilement le plaisir & l'alégresse ? « Hé ! quels si
» grands malheurs (reprit Monsieur de Guise) vous
» ont condamnée à une tristesse éternelle ? « Vous ne
» les ignorez pas (répondit-elle) mais je veux bien
» que vous feigniez de m'en devoir le récit : vous
» avez agi avec moi d'une maniere qui me défend d'a-
» voir rien de secret pour vous. J'ai aimé le Roi de
» Pologne : il m'a laissé croire qu'il m'aimoit : il m'a
» trahie : il m'a abandonnée de la plus effroyable ma-
» niere du monde ».

« Le Roi de Pologne (interrompit le Prince) ne
» se pique pas d'une grande constance , ni dans son
» amour , ni dans son amitié. Il m'a autrefois hon-
» ré de la sienne : il me l'a ôtée avec legereté ; &
» après avoir vécu ensemble dans la plus étroite fa-
» miliarité , il me témoignoit assez de froideur , lors-
» qu'il est parti pour la Pologne : mais , Mademoi-
» selle , il faut l'imiter : j'ai retiré mon amitié préf-
» que aussi-tôt qu'il a retiré la sienne , « Ah ! Mon-
» sieur (dit tendrement Mademoiselle de Portien)
» il n'en est pas ainsi en amour. Un ami est foible-
» ment lié : un leger dépit le dégage ; mais qui peut
» bannir une tendresse enracinée ? « Quoi , Made-
» moiselle (repliqua-t-il , avec chagrin) vous aime-
» riez encore le Roi de Pologne , tout infidele , tout
» ingrat qu'il est ? « Hélas (répondit-elle) je n'ose
» l'avouer , ou plutôt il n'y a peut-être que Mor-

» sieur de Guise à qui je le puisse avouer. Je l'aime
» en détestant son infidélité; mon cœur est ému de
» tendresse & de colere. Je le hais , c'est assez vous
» dire que je n'ai pas cessé de l'aimer.. Ne suis-je pas
» la personne du monde le plus à plaindre? « Et moi
» (interrompit le Duc de Guise avec une espece de
» fureur) je suis le plus misérable & le plus désespéré
» de tous les hommes. C'est ce que vous venez de
» me dire qui est la source de mon désespoir. Je vous
» aime à la fureur ; je vous ai aimée plutôt que ce
» Prince ingrat. Le respect que je devois à son ami-
» tié m'a imposé silence , lorsque je pouvois parler.
» Un Roi injuste m'a forcé à une alliance que je ne
» souhaitois point. Mon perfide ami m'a oublié , il
» vous a trahie. Je vous aime encore. Je me flattois
» que vous cesseriez de l'aimer ; & vous brulez pour
» lui d'une flamme violente ! En voilà assez pour m'ô-
» ter le peu de raison qui me reste , & pour porter
» mes transports jusqu'à la fureur ».

Ses yeux étinceloient véritablement de colere. Mademoiselle de Portien étoit si étonnée , qu'elle de-
meuroit immobile sur son siége , pendant que Mon-
sieur de Guise se promenoit à grands pas dans la
chambre. Il sortit enfin sans attendre une réponse
qu'il sçavoit bien ne pouvoir être avantageuse pour lui.

Mademoiselle de Portien fit alors réflexion sur la
conduite de ce Prince : elle s'étonna de n'avoir pas
plutôt reconnu une passion qui s'étoit tant de fois

déclarée : elle en vit les suites chagrinantes , les persécutions qu'elle alloit souffrir de ce Prince amoureux , la division qui s'alloit mettre entre elle & Madame de Guise , avec laquelle elle avoit vécu jusques-là comme avec sa sœur.

Pour éviter tant de malheurs , elle crut qu'il étoit à propos de se retirer. La premiere fois qu'elle se trouva avec Madame de Guise , elle lui dit , qu'il y avoit assez long-temps qu'elle l'importunoit : qu'il étoit temps qu'elle se fit une maison & qu'elle demeurât chez elle : même que son amitié n'en seroit ni moins tendre ni moins assidue. Madame de Guise avertit Monsieur de Guise de la résolution de Mademoiselle de Portien. A peine se put-il déguiser devant Madame de Guise. L'idée de ne plus voir Mademoiselle de Portien l'accabla de la plus sensible douleur. Il résolut de ne rien oublier pour la faire changer.

Madame de Guise ne s'étoit pas trop opposée à la résolution que Mademoiselle de Portien avoit prise de sortir de chez elle : quelque modérée qu'elle fût , il y avoit long-temps qu'elle s'appercevoit de l'inclination de Monsieur de Guise pour cette Princesse ; & elle n'avoit pu n'être pas susceptible de jalousie pour un mari qu'elle aimoit éperdument.

Le parti que prenoit Mademoiselle de Portien lui donnoit beaucoup à penser. Elle ne sauroit , si la vertu ou la raison y avoient part : quel qu'en fût le motif , elle l'approvoit. Elle étoit occupée de mille

réflexions , un soir qu'elle se promenoit dans le jardin de l'Hotel de Guise , lorsqu'en approchant doucement d'un cabinet assez couvert , elle apperçut au travers Mademoiselle de Portien qui étoit seule avec Saveuse. Saveuse étoit une fille qu'elle lui avoit elle-même donnée , mais qu'elle croyoit étre pour lors beaucoup plus dans les intérêts de sa Maitresse que dans les siens. Elle se persuada que ce pouvoit bien étre-là un rendez-vous que Mademoiselle de Portien eût donné à Monsieur de Guise ; & elle se confirma dans sa pensée , lorsqu'un moment après elle entendit venir quelqu'un par une porte du cabinet , opposée à l'endroit où elle étoit , & qu'elle reconnut que c'étoit en effet ce Prince.

Le hazard avoit pourtant produit seul cette rencontre que Monsieur de Guise souhaitoit avec tant d'ardeur. Il n'apperçut pas plutôt Mademoiselle de Portien , qu'il se jeta à ses pieds. « Je vous ai offensée ; mais je ne me leverai point que vous ne m'ayez accordé un généreux pardon. Si je vous ai tenu un discours trop hardi , songez que j'ai été emporté par une passion dont je n'ai plus éte le maître. Hélas ! du premier moment que je vous ai vues , je vous ai aimée. La plus respectueuse tendresse du monde avoit même prévenu l'attache du Roi de Pologne : songez à la violence que je me suis faite pour m'imposer silence durant un si long temps , & si tant de respect ne doit pas faire ou-

» blier un peu de hardiesse ». Madame de Guise étoit pénétrée de ce cruel discours. Elle apprenoit non-seulement que son mari ne l'avoit jamais aimée ; mais encore qu'il l'avoit épousée , prévenu d'une violente passion. Elle écouta les suites de cette conversation toute tremblante & toute consternée.

« Est-ce en continuant à offenser (répondit Mademoiselle de Portien à Monsieur de Guise) que l'on prétend mériter un pardon ? croyez-vous , Monsieur , que je ne doive pas trouver aussi étrange ce que vous venez de me dire , que ce que vous m'avez déjà dit ? « Que ni l'un ni l'autre ne vous déplaît (reprit-il) imposez-moi toute la peine que vous croyez qui m'est dûe : mais ne pensez point au dessein que vous avez formé de quitter Madame de Guise ».

« Je ne le ferai pas (dit Mademoiselle de Portien) sans me causer à moi-même une véritable douleur. J'aime parfaitement Madame de Guise : je vous regardois comme mon ami : il faut que je me prive de deux personnes qui me sont chères ; mais il le faut. Quoi resterois-je exposée à vos persécutions ? Outre que la bienséance ne me permet pas de démeurer chez un Prince qui a osé me déclarer qu'il m'aimoit , songez quel cœur vous m'offrez ; songez que vous êtes engagé pour jamais ; que je soupire encore pour un Prince perfide ; que je ne me vaincrai jamais sur une passion cruelle née avec

» ma

» ma raison ; & que quand tout cela ne seroit pas ,
 » j'ai toujours regardé Madame de Guise comme
 » ma sœur ; que je l'aime avec delicateſſe ; que je
 » mourrois ſi je lui cauſois le chagrin affreux de la
 » jalouſie. « Ah ! (interrompit Monsieur de Guise)
 » que vous me ſçavez bien étaler mes malheurs ;
 » mais non , vous ne ferez point importunée de ma
 » paſſion , Madame de Guise n'en concevra point
 » d'ombrage : je me reſtreindrai au plaisir de vous
 » voir. Reſtez ici , vous ferez toujours la maîtrefſe
 » d'en ſortir ; mais reſtez-y (ajouta ce Prince , avec
 » un air un peu violent) & ne me jetez pas dans
 » un déſespoir qui me feroit bien faire des extra-
 » gances ».

Mademoiſelle de Portien s'apperçut de la chaleur
 avec laquelle il avoit prononcé ces derniers mots ;
 & elle ne jugea pas à propos d'achever de l'irriter,
 « Souvenez-vous bien (lui dit-elle) de ce que vous
 » me promettez , Monsieur , j'aurai cette complai-
 » ſance pour votre foibleſſe. Si j'ai lieu de m'en re-
 » pentir , foyez assuré que je ne prendrai point
 » d'autre parti pour me sauver de votre importu-
 » nité , que d'en découvrir la cauſe à Madame de
 » Guise ».

Mademoiſelle de Portien fe leva après ces paroles ,
 & reprit le chemin de ſon appartement. Madame de
 Guise demeura assez ſatisfaite de la vertu de ſa belle-
 ſœur ; mais ſon coeur fut toujours affigé de la cruelle

penfée qu'elle n'avoit aucune part à celui de son mari.

Depuis ce temps-là, la Maison de Monsieur de Guise fut remplie de chagrin. Ce Prince continuellement gêné dans les honnêtetés qu'il faisoit à Madame de Guise, n'avoit que le plaisir de voir quelquefois Mademoiselle de Portien. Madame de Guise avoit une tristesse languissante. Mademoiselle de Portien crut bien en démêler la cause ; mais elle ne lui donna point sujet de l'augmenter. Au contraire, elle redouloit sa tendresse & ses soins auprès d'elle.

Le Roi de Pologne étoit encore plus malheureux qu'eux. Il se regardoit dans son Royaume comme dans un affreux exil. Il avoit emporté avec lui le portrait de Madame de Condé. Il passoit la plus grande partie des jours & des nuits à le regarder. Il entretenoit dans son cœur un souvenir fatal ; & pour rendre sa douleur aussi sensible qu'elle le pouvoit être, les Polonois vouloient lui faire épouser la Princesse de Pologne sœur de leur dernier Roi.

Sa vieillesse, sa laideur, son esprit si opposé à la délicatesse de la belle Princesse de Condé, lui en inspirerent tant d'horreur, qu'il fut un temps à laisser les affaires de son Etat à l'abandon. Il s'enfermoit avec deux ou trois François, ses confidens, dans son Palais. Les pleurs & les soupirs étoient son partage : on étoit quelquefois huit jours sans le voir.

Cependant le Roi Charles IX. peu après son dé-

part, eut une maladie bien considérable. Les politiques s'imaginerent, que la promesse que la Reine mere avoit faite au Roi de Pologne, qu'il reviendroit bientôt en France, avoit beaucoup de part à cette maladie. Quoi qu'il en soit, toutes les marques d'une fin violente l'accompagnèrent. Il jétoit le sang par la bouche : il souffroit des tourmens horribles. Enfin ce Roi mourut à la fleur de son âge, laissant aux peuples un regret sensible de la perte d'un Prince, qui sembloit être né le plus grand des hommes.

Comme le Roi ne laissa qu'une fille, le Roi de Pologne étoit son héritier présomptif. La Reine mere se hâta de lui envoyer des Couriers avec ordre de ne point divulguer cette nouvelle, mais de ne l'apprendre qu'à lui-même. Il la reçut comme la nouvelle de la suprême félicité, & il ressentit une joie dont la grandeur ne peut être imaginée. Il tremble déjà que la Pologne qui l'adoroit, ne s'oppose à son départ : il hait l'affection qu'ils ont pour lui : il se dérobe la nuit, & fuit comme un criminel jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur les Terres de l'Empereur.

Toute la France attend son Roi avec impatience. Mademoiselle de Portien n'apprend point ce bruit avec tranquillité. Elle aimoit toujours ce Prince : sa tendresse dont sa raison ni sa vertu n'étoient point les maîtresses, la flatoit toujours d'un retour. Elle souhaitoit comme les autres, mais par des raisons

plus vives , l'arrivée du Roi. Elle fut cruellement détrompée. Henri III. (c'étoit le nom de ce Prince) arriva dans son Royaume. Toute la Cour fut devant de lui. Il méprisa tous les honneurs qu'on lui rendit. Ses yeux , ses pensées n'étoient tournées que vers Madame de Condé. Ce qui lui étoit dû , à cause de sa nouvelle élévation , engageoit cette Princesse à quelques complaisances pour lui ; & ces complaisances acheverent de porter sa passion au comble de la fureur.

La Reine mère , aveugle pour tout ce qui regardoit ses plaisirs , le flatoit d'abord dans ses desseins , & lui procuraoit mille occasions de voir Madame de Condé ; mais cette Princesse , quoique sensible au fond de son cœur à l'amour d'un si grand Prince , ne contribuoit point à l'entretenir. « Je ne connoîtrai jamais (lui disoit-elle un jour qu'il la pressoit avec tendresse) d'autre passion que celle de mon devoir. Il est vrai que Monsieur de Condé est absent : il a peut-être peu d'attache pour moi ; mais il est mon époux : vous ne scauriez le devenir : je ne vous aimeraï jamais : quand je vous aimerois , je n'aurois point la foiblesse de vous le dire ».

Mademoiselle de Portien ne pouvoit être mieux vengée. A la fin l'amour du Roi devint un désespoir : il résolut de pousser les choses à la dernière extrémité ; & l'on travailla par son ordre à faire rompre le mariage d'entre Monsieur & Madame de Condé. Ce

soup étonna toute la France : l'on en prévit les suites funestes. On se ressouvent qu'an semblable événement avoir perdu l'Angleterre. Une main habile y scut pourvoir.

Madame de Condé tomba en langueur : la beauté de cette Princesse s'afsoiblit insensiblement. La malice & les suites d'une fièvre lente , la changerent entièrement. Le Roi au lieu d'en diminuer sa tendresse , la sentit augmenter , & se fit un mérite de lui faire connoître , que son amour étoit indépendant des caprices de la nature. Il ne quitoit pas le chevet de son lit : il la supplioit de contribuer à sa guérison : il l'y excitoit par l'offre de sa Couronne : il s'écrioit mille fois le jour , qu'il la sacrifieroit volontiers pour la vie de Madame de Condé.

Les transports du Roi ne purent guérir un mal incurable. Madame de Condé se sentoit mourir , & on lui annonça enfin qu'elle devoit s'y préparer. Le Roi fut plus accablé qu'elle de cette nouvelle. « Nefaites rien d'indigne de vous (lui dit Madame de Condé avec sa douceur ordinaire) vous scavez bien , » Sire , que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. » Donnez à vos peuples une Reine , sans qu'il vous en coûte un crime : vous ne m'auriez jamais fait consentir à le partager avec vous. Ce n'est pas que je ne fusse touchée de vos soupirs. Ma vertu seule m'a défendu de vous en faire plutôt l'aveu. Vous

» n'en êtes redévable qu'à ma mort, que je sens bien
» être fort proche.

Le Roi oublia ce qu'il devoit à sa raison & à sa dignité : il se jeta à genoux devant le lit de Madame de Condé. Il prit sa main avec violence ; ses cris & ses plaintes n'avoient point de bornes : on l'arracha d'autrè de la Princesse. Elle expira le lendemain avec une force d'esprit au-dessus de son sexe.

Le Roi fit encore bien des extravagances. Il en prit un deuil aussi grand que bizarre. Son Palais étoit tendu de drap noir. Il ne vouloit être entouré que de tristes objets : les boutons de son habit étoient autant de têtes de mort. On crut que ce Prince autrefois si grand, étoit devenu insensé.

Il se consola enfin, & la Cour reprit insensiblement la premiere face. Les transports du Roi pour Madame de Condé n'avoient point gâté Mademoiselle de Portien : lorsqu'elle le vit revenu de son espèce de fureur, elle s'imagina que sa premiere tendresse pourroit le ramener à elle. Monsieur de Guise l'appréhendoit lui-même. L'humeur volage du Roi les tira bientôt d'incertitude.

Il devint amoureux de Mademoiselle de Vaudémont. Sa beauté & son humeur avoient assez de rapport avec celles de feuë Madame de Condé : on crut que cette idée avoit causé l'amour du Roi. Quoi qu'il en soit, le Comte de Vaudémont honoré par cette recherche, accepta avidement le Trône qu'on offroit à sa fille.

Elle avoit été accordée au jeune Prince de Salins ; & l'inclination des deux amans avoit agi de concert avec le projet de Monsieur de Vaudémont : mais il ne les consulta pas , il sacrifia Mademoiselle de Vaudémont à son ambition. Elle monta sur le Trône accablée de douleur & de tristesse ; & de quelque grandeur qu'elle fût ensuite environnée , elle regretta toujours le Prince de Salins. Ce jeune Prince parut lui-même à la Cour quelque temps après le mariage du Roi.

Le Roi s'apperçut que la Reine ne le voyoit pas indifféremment. Il perdit insensiblement la passion qu'il avoit eue pour elle ; & ne garda que le dehors que tous les Princes ont accoutumé d'observer.

Le mariage du Roi ôta à Mademoiselle de Portien le peu d'espérance qui lui restoit , & la livra au dépit & à la douleur : mais au milieu de son chagrin , son cœur ne put se détacher du Roi. Elle tâchoit cependant de cacher sa foiblesse , & de faire croire par ses discours à Monsieur & à Madame de Guise , qu'elle n'avoit plus que de l'indifférence pour le Roi.

Mais Monsieur de Guise lisoit dans ses yeux tout ce qui se passoit au fond de son ame ; le Roi ne lui avoit rien témoigné de l'ancienne amitié qu'il avoit autrefois eue pour lui. De la froideur d'abord , ensuite tout ce que la jaloufie a de plus violent , lui éterent insensiblement ce qu'il avoit senti autrefois

pour le Roi. Et quoiqu'il ne pût s'empêcher d'avoir une joie parfaite de l'inconstance du Roi, laquelle lui avoit ôté un rival si redoutable, il trouvoit au fond de son cœur un mouvement de haine contre lui, d'avoir rendu malheureuse la plus belle Princesse de l'Europe : en effet, elle traînoit une vie languissante, & ne pouvoit oublier le Prince qui l'avoit traitée si indignement.

Le Duc de Guise prévenu de cette haine naissante, ne regarda plus le Roi avec les mêmes yeux ; & son ambition la secondant à proportion, il ne songea qu'à s'aggrandir, se flattant quelquefois que ce n'étoit qu'en s'élevant qu'il pouvoit affoiblir la passion de Mademoiselle de Portien pour le Roi. Dans cette vue il donna l'essor à son ambition ; & comme il étoit le plus grand, le plus heureux, & le plus vaillant Capitaine de l'Europe ; que la fortune se mettoit de moitié avec lui dans toutes ses entreprises, il fit beaucoup de chemin en peu de temps. Les guerres civiles contre les Calvinistes lui en fournirent les occasions. Mille victoires le signalerent en France. Il défit Monsieur de Thoré à Dormans ; & une bles-
ture qu'il eut à la joue, & qui le fit surnommer le balafré, le rendit respectable aux peuples, à qui elle servoit de témoignage de sa valeur & de sa hardiesse. Son ambition devint bientôt criminelle. Il se forma un parti contre le Roi, dont il fut, pour ainsi dire, reconnu le chef. C'étoit la Ligue : elle paroîsoit

avoir pour but l'extinction du Calvinisme , & n'en avoit en effet point d'autre , que la diminution de l'autorité Royale.

La conduite du Roi facilitoit l'accroissement de ce parti. Les qualités héroïques qu'on avoit d'abord admirées en lui , la valeur , la vigilance , la libéralité , l'éloquence , sembloient avoir fait place au seul amour des plaisirs. Le repos & la tranquillité le charmoient. Ce n'étoit plus ce grand , cet illustre Duc d'Anjou. Il étoit inconstant & inquiet : il affectoit comme les Rois d'Orient de paroître peu en public : au milieu de son repos les difficultés l'effrayoient ; sans cesse entraîné par l'amour dont il avoit épuisé les plaisirs , & n'amassant des trésors que pour les prodiguer à ses favoris.

Au contraire le Duc de Guise étoit généreux , officieux , caressant. Il sembloit à la vérité mépriser l'argent & le donner à pleines mains : cependant il scavoit ne le distribuer qu'à propos & à des gens qui lui étoient utiles. Son train étoit magnifique , sa table ouverte à tout le monde : il paroisoit souvent en public ; il témoignoit dans les plus grands dangers une parfaite sécurité. Patient à souffrir les injures qu'il ne pouvoit punir , prompt à les pardonner , quand il étoit le maître de se venger ; hardi jusqu'à la présomption , & vaillant jusqu'à la témérité : exalté dans le péril même par la propre grandeur du péril.

L'irruption de 50000 Reiftres en France en faveur des Calvinistes ,acheva de le rendre adorable à tous les François. Il les suivit , & les harcela depuis la Lorraine jusqu'en Beauce. Il avoit les deux tiers moins d'hommes qu'eux ; cependant il les défit à Auneau si absolument , que la France se vit délivrée de la terreur dont ils l'avoient remplie. Le Duc de Guise les vainquit encore dans deux ou trois rencontres ; & il revint à Paris, couvert de lauriers, jouir des fruits de ses victoires.

Toute la France retentissoit de cris de joie. L'on n'entendoit partout que les éloges de ce Prince ; & quoique le Roi eût vaillamment défendu le passage de la Loire contre ces fiers ennemis , on ensevelissoit ses exploits dans l'oubli : on ne relevoit que ceux de Monsieur de Guise. Le Duc de Parme lui écrivit que lui seul en Europe pouvoit être appellé Général d'armée. Le Pape lui envoya une épée comme au défenseur de la Religion.

Les Partisans de la Ligue le comparioient à David ; & sans oser encore nommer le Roi Saül, ils s'écrioient que le Roi avoit tué mille Reiftres , mais que Monsieur de Guise en avoit tué dix mille.

Cependant comme la haine du Roi & de Monsieur de Guise ne paroissoit point encore à découvert , & que les progrès de cette campagne avoient été extrêmement avantageux à la France , toute la Cour étoit en joie. Il y avoit un cercle magnifique chez la Re-

ne ; Mademoiselle de Portien y paroissoit avec éclat. Le Roi s'y rencontra un soir , & en fut lui-même frapé : il se plaça auprès de cette Princesse ; & l'occasion s'étant présentée de lui faire quelques honnêtetés, il s'en acquitta avec quelques marques d'empressement. Mademoiselle de Portien en fut émue , & Monsieur de Guise extrêmement alarmé.

Un événement fameux signala quelques jours après la générosité du Roi. Henri , Roi de Portugal , mourut ; & faute d'avoir réglé sa succession , il laissa son Royaume exposé à la cupidité de plusieurs concurrents. Don Antonio , neveu de Henri , & le Roi d'Espagne , firent seuls du mouvement. Le premier eut d'abord d'heureux succès ; il fut proclamé Roi , & reconnu non seulement à Lisbonne , mais encore aux Isles Terceres. Le Roi d'Espagne , qui prétendoit que sa naissance n'étoit pas légitime , fit entrer deux armées en Portugal , dont l'une commandée par le Duc d'Alve , défit le nouveau Roi en deux batailles , & le contraignit d'abandonner ses Etats : il se sauva dans un vaisseau avec lequel il aborda à Brest.

Le Roi envoya au-devant de lui Monsieur de Bellegarde ; il ordonna qu'on lui fit par toutes les Villes des entrées conformes au rang qu'il avoit tenu ; & le Roi d'Espagne ayant voulu faire des efforts auprès de lui , pour l'obliger à le chasser de ses Etats , le Roi répondit avec fermeté que son Royaume étoit l'asyle des Princes malheureux , & que si le Roi d'Espagne

n'en étoit pas satisfait, il sçauroit maintenir par ses armes la sûreté inviolable de sa Cour.

Le Roi de Portugal arriva à Paris. C'étoit un Prince fort bien fait, & qui étoit encore dans la fleur de son âge. Le Roi le reçut avec une bonté capable de lui faire oublier ses malheurs : on lui fit goûter tous les plaisirs de cette Cour voluptueuse ; il n'y vit rien qui l'attachât si étroitement que Mademoiselle de Portien. Il avoit appris que le Roi l'avoit aimée ; il s'aperçut que M. de Guise l'aimoit : tout cela ne l'empêcha pas d'abandonner son cœur à son penchant ; mais il ne trouva pas Mademoiselle de Portien disposée à l'écouter. A peine s'aperçut-elle de sa passion : elle ne paroîsoit que rarement à la Cour. Son cœur n'étoit pas fait pour recevoir de nouvelles impressions ; les premières n'étoient point encore effacées.

Le Roi avoit promis du secours au Roi de Portugal. En attendant qu'il fût en état, il n'oublia rien pour le divertir ; & ce fut pour lui faire voir toute la Cour, qu'il résolut de donner le bal à Madame d'Epernon.

Monsieur d'Epernon étoit Favori du Roi, & avoit tout le mérite d'un honnête homme.

Le Roi n'oublia rien pour rendre ce bal digne de la majesté de sa Cour ; & lui-même y voulut paroître avec toute la galanterie dont il étoit capable.

Toute la Cour s'y trouva, & même la Maison de Guise, quoiqu'elle fût mal avec Monsieur d'Eper-

non. Il est vrai que Monsieur de Guise & Monsieur d'Eperron étant extrêmement généreux, leur haine n'avoit rien de bas; ils ne laissoient pas de se voir & de se parler.

Mademoiselle de Portien y suivit Madame de Guise; elle s'étoit parée plus qu'à son ordinaire, sans qu'elle scût elle-même la cause de ses soins: elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la joie d'aller dans un lieu où le Roi étoit. Quelquefois le souvenir du dernier jour qu'elle avoit vu ce Prince, & qu'elle avoit cru lui voir quelque distinction pour elle, frapoit son idée; mais un moment après elle éloignoit d'elle cette pensée, & se persuadoit qu'elle conserveroit un violent ressentiment de la perfidie de ce Prince.

Le bal commença, & eut bientôt l'éclat que pouvoit produire une si belle assemblée. Tout le monde avoit les yeux sur Mademoiselle de Portien. Sa beauté avoit ce jour-là je ne scais quoi d'animé qui la rehaussoit de beaucoup: elle étoit superbement habillée. Le Roi de Portugalachevoit de se perdre auprès d'elle; & considérant la majesté & la bonne mine du Roi & de Monsieur de Guise, il désespéroit de jamais surmonter ces deux Amans, & soupiroit de son amour infortuné.

Monsieur de Guise avoit fort bien remarqué ce qu'il y avoit d'extraordinaire dans la parure de Mademoiselle de Portien; & se ressouvenant de la jalouſie qu'il avoit eue du Roi la dernière fois que ce Princ

ce avoit vu cette Princesse, il en tira un très-mauvais augure : mais lorsqu'il vit entrer le Roi couvert des plus riches piergeries, avec un air digne en effet de la Couronne, il sentit croître ses soupçons.

En effet la vue du Roi troubla Mademoiselle de Portien ; les regards tendres & animés de ce Prince ébranlerent son cœur ; elle craignit, & elle souhaita son approche. Monsieur de Guise démêla tout ce qui se passoit en elle-même ; & la Reine l'ayant pris pour danser, il alla prendre ensuite Mademoiselle de Portien, & en la conduisant vers le lieu où l'on commençoit à danser : « Je croyois (lui dit-il) n'avoir plus de malheur à craindre auprès de vous ; mais, » Mademoiselle, j'en prévois un qui me fait frémir ». La Princesse ne lui répondit rien. Ces paroles avoient tant de rapport avec l'état où elle se trouvoit pour lors, qu'elles augmenterent son trouble. Le Roi remarqua qu'elle dansa avec un air embarrassé.

Lorsqu'elle eut cessé de danser, elle prit le Roi ; & en même temps son visage se couvrit d'une extrême rougeur. Ce Prince la ramena à sa place ; mais au lieu de prendre une autre Dame pour danser, il dit à Monsieur d'Eperton de continuer le bal, & revint s'asseoir auprès de la Princesse. Tout ce que faisoit le Roi, redouloit son embarras. Ce Prince la regarda avec un air charmant. « Croyez-vous bien, Mademoiselle (lui dit-il) que le Roi de Portugal a peu de part au dessein de ce bal, & que c'est vous seule

» qui l'avez causé ? Je vous vois si rarement, qu'il
» n'a pas moins fallu qu'une assemblée aussi générale
» pour vous tirer de votre retraite : vous laissez trop
» connoître combien facilement vous oubliez vos
» amis ».

Dès que le Roi avoit commencé de parler, il avoit pris une grande émotion à la Princesse. Lamour qu'elle avoit pour lui, & l'indignation que son infidélité lui avoit donnée, partageoient ses sentimens. Les dernières paroles du Roi firent prendre le deffus à son ressentiment.

« Votre Majesté (lui dit-elle avec dépit) a-t-elle
» accoutumé de traiter ceux qui sont en ce rang,
» ainsi qu'elle m'a traitée ; ou bien a-t-elle formé le
» dessein de joindre la plisanterie à l'infidélité ? « Je
» ne fçais point me défendre foiblement (reprit le
» Roi) ni m'excuser de mon changement pour Ma-
» dame de Condé sur des sortiléges que toute la Cour
» lui a imputés : j'aime mieux convenir de bonne
» foi que j'ai eu tort, & qu'il n'y avoit rien au mon-
» de qui me dût faire oublier Mademoiselle de Por-
» tien. Aussi n'ai-je formé la résolution de lui parler
» que pour lui en témoigner mon repentir. Je me
» flatte d'un pardon ; & je prétens le mériter par
» toute la tendresse & toute la soumission imagi-
» nable ».

Le Roi ajouta beaucoup de choses qui paroisoient fort sincères ; & il les disoit d'un air capable de per-

suader. Il avoit à peine fini , & il en attendoit impatiemment la réponse , lorsque Monsieur de Guise vint brusquement prendre Mademoiselle de Portien pour danser. Il n'y avoit gueres que ce Prince capable d'aller ainsi interrompre le Roi.

Tout le monde s'étoit apperçu qu'il parloit à Mademoiselle de Portien avec beaucoup d'attache. Monsieur de Guise en avoit une jalouſie ſi cuisante , qu'à peine fe pouvoit-il contenir. Aussi lorsque Monsieur d'Epernon , à qui le Roi avoit commandé de continuer le bal , eut dansé avec Madame de Montpensier , il fe fit prendre par cette Princesſe ; il la pria instamment de fe mettre auprès de Mademoiselle de Portien , & d'empêcher que le Roi ne lui parlât. Madame de Monpensier étoit ſœur de Monsieur de Guise : elle feçavoit assez l'intérêt que ſon frere prenoit en cette Princesſe.

Comme elle adoroit jusqu'à ſes défauts , en même temps qu'il l'eut prise pour danser , elle fe mit en fa place , ne doutant pas que cette Princesſe ne revint ſ'afeoir auprès d'elle.

Mademoiselle de Portien ne feçavoit ſi elle étoit bien-aise ou fâchée que Monsieur de Guise fût venu l'arracher d'autrès du Roi , parce que fa fierté combattoit toujours ſon amour ; mais ce Prince la regardant avec des yeux pénétrés de douleur : « C'est donc en vous faisant des outrages (lui dit-il) qu'on peut espérer , Mademoiselle , d'être écoute de vous »

Ce reproche parut hardi à la Princesse ; mais elle n'eut pas la force d'y répondre : elle alla en effet s'asseoir auprès de Madame de Monpensier, qui ne la quitta point le reste du bal.

Le Roi s'apperçut de la jalouſie de Monsieur de Guise ; il y trouva & trop de hardiesſe envers lui , & trop de liberté avec Mademoiselle de Portien. On lui avoit souvent dit qu'il en étoit amoureux. Il commença à s'en appercevoir ; la jalouſie se joignant à plusieurs raisons d'Etat , il redoubla sa haine pour ce Prince qu'il avoit autrefois tant aimé.

Le bal finit. Le Roi de Portugal reconduisit Mademoiselle de Portien dans le même carroſſe où étoient Monsieur & Madame de Guise. Ce Roi s'étoit apperçu de tous les mouvemens de ses Rivaux : il vouloit fe détacher d'une passion qui ne servoit qu'à le tourmenter ; & il sentoit bien qu'il n'en étoit plus le maître. Monsieur de Guise le reconduisit au Louvre , & se retira ensuite à son Hotel.

Il apprit que Madame de Guise & Mademoiselle de Portien étoient chacune à leur appartement. Aussi-tôt poussé par je ne sçais quelle fureur qu'il ne put retenir , il monta à celui de la Princesse de Portien. Il heurta à la porte avec une émotion extraordinaire ; & il entra avec ce même air après que Saveuse lui eut ouvert. Mademoiselle de Portien , qui elle-même étoit assez troublée , fut surprise de le voir : elle lui demanda ce qui l'amenoit dans sa chambre seul , & à une pa-

reille heure. « Je viens, Mademoiselle (lui dit il)
» avec un ton également violent & timide) sçavoir
» si je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je
» fors du respect que je vous dois ; mais c'est pour la
» premiere fois de ma vie , & vous devez me par-
» donner , si prêt d'en perdre le repos , je manque à
» quelque bienséance. Vous m'aviez dit plusieurs fois,
» Mademoiselle , que vous n'aimiez plus le Roi. Me
» trompiez-vous ? vous trompiez-vous vous-même ?
» me suis-je trompé aujourd'hui ? Je sçavois bien
» que vous ne m'aimiez point ; mais j'ignotois que
» vous aimiez encore un Prince perfide & incon-
» stant ».

Mademoiselle de Portien , quoiqu'étonnée de la hardiesse de Monsieur de Guise , ne laissa pas de trouver dans sa conduite de la sincérité & beaucoup d'amour. Tout cela joint à la répugnance que sa raison lui donnoit contre le Roi , appaifa le mouvement de colere qu'elle avoit d'abord ressenti. Elle prit donc la parole avec assez de douceur.

« Ne faites rien , Monsieur (lui dit-elle) con-
» tre ce que vous vous devez à vous-même. Vous
» ne devez point être ici à l'heure qu'il est ; n'a-
» gmentez point les sujets de plainte que Mada-
» me de Guise a contre vous ; retirez-vous , & cal-
» mez votre transports. Je vous ai toujours vu de l'a-
» mour pour moi ; mais je ne vous ent ai jamais fait
» espérer : je vous ai promis de l'estime. Croyez que

» je n'e fefai jamais rien qui me rende indigne de la
» vôtre ».

Monsieur de Guise voulut répliquer ; mais elle prit aussi tôt un air plus fier , auquel il ne put résister : il sortit. Mademoiselle de Portien passa la nuit dans une cruelle agitation : elle se représenta mille fois l'inclination violente qui l'attachoit au Roi , l'infidélité de ce Prince , son retour qui sembloit avoir quelque chose de sincère , l'austérité de sa vertu , qui lui défendoit d'écouter un Prince qui n'étoit plus à lui.

Monsieur de Guise ne goûtoit pas plus de repos ; le souvenir de ce que le Roi venoit de faire , & de la maniere dont la Princesse l'avoit reçu , entretenoit sa violence.

Les dernieres paroles de Mademoiselle de Portien sembloient enfermer un sens avantageux pour lui. Il ne faisoit que de se lever , lorsque Saveuse entra dans sa chambre , & lui apporta un billet de Mademoiselle de Portien. Il fut surpris en le recevant ; il connoissoit assez l'humeur de cette Princesse , pour être persuadé que ce n'étoit pas une faveur. Il éraignit d'apprendre en l'ouvrant quelque fâcheuse circonstance. Enfin il y trouva ces paroles :

Je vous ai toujours recommandé , Monsieur , de ne point entretenir une passion à laquelle je ne puis jamais répondre ; & vous m'avez toujours fait voir que votre théâtre étoit intolérable. L'estime & la considération

que j'ai eues pour vous, m'ont en pechee de m'opposer aux suites de votre amour que j'ai toujours trouvee véritablement ecoupe gne de respect & discretion. .ous ne pouvez ignorer les raisons qui m'ont defendu de vous permettre l'espérance. Mais j'ai fait réflexion que vous auriez trop à souffrir, si votre cœur étoit agité en même temps de la jalouſie & de l'amour. Je vous donnerai l'exemple de vous vaincre : cependant souvenez-vous que je vous désens de me parler de l'un ni de l'autre, jusqu'à ce que je vous aye expliqué plus clairement les sentimens de mon cœur.

MARIE DE CROY.

Monsieur de Guise, après la lecture de ce billet, fut beaucoup plus tranquille qu'auparavant, parce qu'il avoit craint d'y rencontrer quelque chose de plus fâcheux. Il réfléchit long-temps sur le sens de toutes les paroles qu'il avoit lues : il ne les comprevoit pas bien ; aussi n'étoient-elles pas fort claires.

Il voyoit bien parmi tout cela qu'on lui ordonoit de ne plus aimer, & qu'on continuoit à lui défendre l'espérance. C'en eût été assez dans un autre temps pour l'accabler de douleur ; mais depuis quelques jours il étoit jaloux du Roi : on l'assuroit qu'on le délivreroit de cette jalouſie : il ne pouvoit être sensible qu'à cette seule joie.

Le Roi passa la nuit bien plus agréablement : il

avoit cru voir dans les yeux de Mademoiselle de Portien un reste de sa premiere tendresse ; & découvrant dans cette Princesse mille charmes que sa propre inconstance lui avoit cachés , il en étoit plus amoureux que dans le temps même qu'il n'étoit que Duc d'Anjou. A peine se fut-il habillé avec tout le soin d'un homme qui veut plaire , qu'il alla chez Monsieur de Guise. Il monta à l'appartement de Madame de Guise ; & il la trouva avec Mademoiselle de Portien. Monsieur de Guise averti de l'arrivée du Roi , s'y rendit aussi-tôt ; il parut chagrin de l'honneur que le Roi lui faisoit. Mademoiselle de Portien étoit extrêmement enjouée ; elle recevoit avec gaieté les honnêtetés du Roi ; ce Prince les lui prodiguoit : leurs yeux se rencontroient sans cesse. Monsieur de Guise oublioit la Lettre qu'il avoit reçue de Mademoiselle de Portien , & étoit dans un véritable désespoir.

Le Roi fit partie avec les Princesses d'aller se promener ce jour-là à Saint-Cloud : il sortit ensuite de chez Monsieur de Guise , qui fut obligé de reconduire le Roi jusqu'au Louvre.

Lorsque Monsieur de Guise fut de retour chez lui , il tâcha de parler à Mademoiselle de Portien ; mais comme elle s'en doutoit , elle affecta de ne point quitter Madame de Guise , jusqu'à ce qu'on montât en carrosse pour Saint-Cloud. Depuis elle fit toujours en sorte qu'il ne pût avoir d'occasion de lui parler ; &

lorsqu'elle se retiroit le soir dans son appartement, elle donnoit ordre dès la premiere antichambre, qu'on dît qu'elle reposoit.

Le Roi mena les Reines à Saint-Cloud, &c y traita toute la Cour avec la magnificence qui lui étoit naturelle. On vit là des arbres verds au milieu de l'hiver, des promenades exemptes des rigueurs de la saison, & le soir un bal où rien ne manquoit de tout ce que le luxe peut exiger. Le Roi par sa belle humeur en inspira à toute la Cour. Là il ne paroîssoit pas que la France fût agitée d'aucune division; & chacun sembloit goûter les plaisirs dans toute leur pureté. Monsieur de Guise étoit le seul qui n'avoit point de part à cette félicité publique: il voyoit le Roi & Mademoiselle de Portien dans une parfaite intelligence; il accusoit cette Princesse de perfidie. On ne peut dire combien il ressentoit de haine contre le Roi.

Ce Prince étoit animé par l'espérance que Mademoiselle de Portien lui laissoit coneevoir. Il avoit eu souvent des occasions de lui parler sans être entendu que d'elle seule. Il lui avoit juré qu'il l'aimeroit toute sa vie; il lui avoit demandé pardon de son infidélité; il lui en avoit témoigné un repentir sincère; il l'avoit suppliée d'exiger de lui tous les témoignages de sa passion qu'elle pouvoit désirer; & il avoit accompagné ces protestations de tout l'agrément qu'il avoit accoutumé de donner à ses paroles, & des charmes inseparables de sa conversation.

Mademoiselle de Portien avoit paru l'écouter avec bonté : elle avoit semblé ajouter foi à tout ce qu'il lui avoit dit. Ses yeux mêmes donnaient de temps en temps des marques de joie ; & quoiqu'elle n'eût point fait de réponse avantageuse au Roi, elle avoit reçu les témoignages de son amour avec des manières toutes semblables à celles qu'on emploie pour ramener un Amant infidèle.

Monsieur de Guise qui y étoit le plus intéressé, ne perdoit aucune de ses démarches ; mais elle l'évitoit avec un soin surprenant. Elle changea tout d'un coup de conduite : elle qui menoit une vie retirée, affecta de sortir presque tous les jours, d'aller dans tous les lieux où elle croyoit trouver le Roi. Madame de Guise agissoit comme de concert avec elle : elle se flattoit que Monsieur de Guise cesseroit d'aimer Mademoiselle de Portien, si elle continuoit à le mépriser en écoutant la passion du Roi. Durant quinze jours ce Prince la vit au bal, à la comédie, à toutes les parties que le carnaval excite, & que le Roi faisoit naître avec des soins qui irritoient Monsieur de Guise, & qui mettoient sa patience à la dernière épreuve.

Un jour que Madame de Guise étoit sortie, & que Mademoiselle de Portien étoit seule dans son appartement, Monsieur de Guise résolut absolument de la voir. D'un autre côté la crainte de lui déplaire, & même de s'exposer à de nouveaux refus, combattoient sa résolution : elle auroit peut-être été vaincue, lors-

que Saveuse sortit de chez Mademoiselle de Portien, & vint prier Monsieur de Guise de sa part de la venir trouver dans sa chambre. Ce Prince fut pénétré de surprise & de joie : il ne répondit pas un mot à Saveuse ; & il la suivit jusques dans la chambre de Mademoiselle de Portien, avec qui Saveuse resta.

Il la trouva assise dans un fauteuil auprès du feu, & il y avoit une chaise auprès d'elle , apparemment destinée à Monsieur de Guise. Ce Prince ne fut pas plu-tôt en présence de Mademoiselle de Portien, qu'il se jeta à ses pieds. « Souffrez que je meure , Mademoiselle (lui dit-il) ou que je ne sois plus le témoin des bontés injustes que vous avez pour le Roi ». Mademoiselle de Portien lui commanda de se lever, & l'obligea de s'asseoir.

« J'aurois lieu de me plaindre (lui dit-elle) da-
» peu de confiance que vous avez eue en moi ; mais
» je veux bien attribuer votre impatience à votre
» amour , & vous la pardonner. Ecoutez-moi donc ;
» Monsieur , tranquillement , & connoissez combien
» votre jalouſie a eu peu de fondement ».

« Ne doutez pas que je ne m'en sois apperçue ;
» mais j'avois mes desseins ; je les ai exécutés. Je
» vous cacherois vainement le ſecret de ma vie ; je
» vous en ai parfaitement instruit. J'ai aimé le Roi
» dès que j'ai commencé à connoître la raison ; il y
» a répondu d'abord avec toute la tendresse que je
» pouvois désirer. Il m'a publiée avec la même faci-

lité »

» lité ; il m'a préféré Madame de Condé. J'ai res-
 » senti cette injure mortelle avec toute la douleur
 » dont une Princesse fière & tendre peut être capa-
 » ble ; & son mépris m'a été sensible d'autant plus
 » long-temps , que je n'ai pu m'en venger. Son in-
 » constance ou sa bizarrerie m'en procure aujour-
 » d'hui l'occasion : il m'a paru que ses premiers feux
 » se rallumoiient ; qu'il me regardoit avec des yeux
 » favorables. J'ai secondé son dessein , au lieu de m'y
 » rendre contraire ; j'ai échauffé ses désirs ; j'ai bien
 » voulu lui laisser croire que j'ajoutois foi à ses dis-
 » cours. Il m'aime ; je ne vous dirai point que je ne
 » l'aime plus ; je n'en fçais peut-être rien moi-mê-
 » me ; mais il m'a fait autrefois un affront mortel ;
 » & je n'ai tâché de le ramener à moi , que pour lu-
 » faire sentir que je ne lui avois jamais pardonné »
 » Je suis résolue de faire succéder les plus cruels
 » mépris aux espérances que je lui ai permises ; j'ai
 » bien voulu vous en avertir. Ces mépris seront sans
 » doute suivis de l'oubli : je prétens me vaincre &
 » bannir de mon cœur le penchant que j'y sens pour
 » le Roi ; mais ne vous flatez pas , Monsieur , quand
 » je serois assez heureuse pour l'oublier , qu'un autre
 » y trouve place. Je vous estime , je vous honore ;
 » mais je ne puis vous aimer. Il faut que de votre
 » côté vous tâchiez aussi à m'oublier ; que le cœur de
 » l'un & de l'autre jouisse enfin de quelque tran-
 » quillité.

« Ne croyez pas , Mademoiselle (interrompit
 » Monsieur de Guise) que je cesse jamais de vous
 » aimer : mais pourquoi vous obstinez-vous à me le
 » défendre ? Vous ai-je aimée avec espérance ? vous
 » ai-je importunée de mes désirs ? les froideurs de
 » votre cœur & votre prévention pour un autre ,
 » m'ont - ils jamais rebuté ? Permettez , permettez
 » que je vous aime ; ne favorisez plus seulement un
 » Prince qui est indigne que vous l'aimiez , puisqu'il
 » a pu cesser une fois de vous aimer » .

« Mais quel est le but de votre amour ? (reprit Ma-
 » demoiselle de Portien) n'êtes - vous pas attaché
 » pour jamais à Madame de Guise ? Nous sommes
 » liés d'une amitié étroite : elle est veuve de mon
 » frère ; elle connaît votre passion , pourquoi ne
 » voulez-vous pas l'éteindre ? « Ne me pressez point
 » inutilement (répondit Monsieur de Guise) vous
 » ne me vaincrez jamais. Haïssez le Roi ; accor-
 » dez-moi votre amitié ; souffrez que je vous aime ;
 » c'est tout ce que je vous demande » .

« Je ne vous répons point de haïr le Roi (dit
 » Mademoiselle de Portien) ni je ne vous permets
 » point de m'aimer ; mais soyez sûr que le Roi me
 » trouvera autant opposée à ses nouvelles ardeurs ,
 » que je lui paroïssois favorable : pour mon amitié ,
 » elle est due à votre mérite ; & je vous l'accorde-
 » rai de bon cœur , pourvu que vous ne demandiez
 » jamais d'amour. « Je ne vous demanderai jamais

» que ce que vous voudrez m'accorder (reprit le
» Prince) & cette amitié m'est si précieuse , que je
» sacrifierai ma vie pour la conserver». Mademoiselle
de Portien se leva aussi-tôt , & Monsieur de Guise
se retira.

Ce Prince reçut de cette conversation une joie &
une tranquillité d'âme qui le changea entièrement.
Cet éclaircissement le rendit l'homme du monde le
plus heureux ; & il se flattait que Mademoiselle de
Portien viendroit un jour à l'aimer. Cependant le
Roi n'avoit jamais tant aimé Mademoiselle de Portien ; & cherchant tous les jours de nouvelles occasions pour la voir , il inventa lui-même un ballet , qui fut dansé dans la salle du Louvre par quatre hommes & quatre femmes , & tellement rempli de galanterie & de nouveauté , que les plus vieux Courtisans ne se souvenoient pas d'avoir rien vu de pareil sous le regne du Roi Henri II. qui avoit eu du goût pour ces sortes de divertissemens.

Le Roi étoit l'un des quatre , & avec lui le Prince Dauphin , Monsieur de Rhetel , & Monsieur de Nemours. La Reine menoit aussi les Dames , & avoit choisi pour danser avec elle , Mademoiselle de Nemours , Madame de Luxembourg , & par un excès de complaisance pour le Roi , Mademoiselle de Portien. Il n'y avoit point eu depuis long-temps un spectacle plus superbe ; & il ne manquoit que Monsieur de Guise , pour qu'il fût composé des Princes les

mieux faits de la Cour. Le Roi s'étoit flatté d'y trouver plusieurs momens où il pourroit entretenir Mademoiselle de Portien , & avoit pour cet effet menagé plusieurs repos , où il devoit se trouver seul auprès d'elle ; mais il fut bien surpris des manieres qu'elle affecta avec lui ; elle ne sortit pas du respect le plus profond ; elle feignit de n'entendre rien de tout ce qu'il lui disoit : ses regards étoient glacés , & ses froideurs si outrées , que le Roi en fut démonté.

Il n'eut plus cette grace ni cet air qui dans ces momens le distinguoient des autres Princes ; & pour comble d'infortune , Mademoiselle de Portien , qui ce jour-là avoit paru d'une beauté incomparable, alla joindre après le ballet Monsieur & Madame de Guise, & eut pour ce Duc des distinctions qui lui firent bien-tôt oublier le dépit que le Roi lui avoit fait , de ne le pas mettre de cette fête.

Le ballet finit , & le Roi vit sortir Mademoiselle de Portien avec toute la douleur d'un Amant désespéré. Il ne sçavoit à quoi attribuer ce changement ; il examina sa conduite , & il ne se trouva coupable d'aucune chose depuis qu'il étoit retourné à cette Princesse. Il y étoit véritablement retourné de bonne foi.

La Reine , pour laquelle il avoit senti au commencement de son mariage une passion vive , ne lui inspiroit plus que de l'estime ; & il regardoit comme le plus grand des malheurs , de n'être pas aimé de Ma-

demoiselle de Portien. Le lendemain il alla à l'Hotel de Guise , & il trouva Monsieur de Guise avec elle. La joie qui brilloit dans les yeux du Prince , & le froid que lui témoigna Mademoiselle de Portien , fit entrevoir au Roi une partie de la vérité ; il fut convaincu ce jour-là de la passion de M. de Guise pour cette Princeisse ; & en tira sur le champ la conséquence que ce Prince en étoit aimé. La jalouſie succéda à la douleur , ou plutôt s'y joignit , & causa beaucoup d'altération dans l'esprit du Roi.

Comme il bruloit d'impatience de parler à Mademoiselle de Portien , il tâcha de s'en procurer le moyen ; & tout d'un coup s'étant retourné vers Monsieur de Guise : « J'avois promis à la Reine (lui dit-il) de diner avec elle ; & nous devions ensuite aller jouer chez Monsieur de Rets ; cependant Monsieur de Bellegarde m'a engagé à une partie qui ne me permettra pas de me rendre au diner de la Reine. Je vous prie d'aller dégager ma parole ; vous me ferez même plaisir , si vous voulez diner avec elle , & la conduire chez Monsieur de Rets. La Reine ma mère doit s'y trouver , & il y aura un fort gros jeu. Le Comte de Hohenloë (c'étoit un Allemand qui paroiffoit depuis peu à la Cour) ne refuse aucun parti ». Monsieur de Guise se troubloit à mesure que le Roi lui parloit , parce qu'il étoit combattu du desir de s'excuser auprès du Roi , ce qui ne pouvoit manquer de lui attirer quelque brusquerie.

Il devinoit aisément le dessein du Roi , il connoissoit l'ascendant de ce Prince sur Mademoiselle de Portien , il trembloit à la seule pensée qu'elle alloit avoir une conversation avec lui : cependant ne trouvant aucune excuse raisonnabla , & n'étant pas en état d'offenser le Roi impunément , il partit ; mais il laissa voir au Roi tout son desespoir.

Le Roi resta seul avec Mademoiselle de Portien , si troublé , qu'il fut quelque temps à se remettre . « Par où me suis-je attiré (lui dit-il enfin d'une voix foible) le traitement que vous me fîtes hier , Mademoiselle , & que vous me faites encore aujourd'hui ? Suis-je devenu plus criminel ? Vous aurois-je offensée sans m'en être apperçu ? Expliquez-vous , & ne me laissez pas dans l'état du monde le plus cruel . « Je ne suis point changée à votre égard (lui répondit la Princesse) & je ne crois pas avoir donné à Votre Majesté aucun sujet de se plaindre ; mais vous-même aviez-vous reçu de moi quelque injure , lorsque vous me quittâtes pour Madame de Condé ? « Je vous entens (reprit le Roi avec un air assez fier) mon exemple vous autorise à changer , & Monsieur de Guise profitera de mon inconstance » .

« Je ne comprens pas bien ce que veut dire Votre Majesté (ajouta Mademoiselle de Portien d'une maniere assez séche) je lui ai déjà dit que je n'avois point changé de conduite à son égard ; & je

» n'ai apporté l'exemple de Madame de Condé , que
» pour faire voir a Votre Majesté , quand je ferois ca-
» pable de n'avoir pas la même conduite , que ce la pour-
» roit arriver , sans qu'on en eût de fort bonnes rai-
» sons . « Aviez-vous oublié (repliqua le Roi) depuis
» un mois que je vous vois avec assiduité , que j'avois
» autrefois aimé Madame de Condé ? Que signifie
» ce nouveau reproche ? Vous ne m'entendez que
» trop , Mademoiselle : j'ajouterai qu'il est quelque-
» fois dangereux d'imiter toutes les circonstances ;
» mais puis-je vous parler à cœur ouvert , & de vo-
»tre côté . . . « Je n'ai point d'autre secret à dire à
» Votre Majesté (interrompit Mademoiselle de Por-
» tien) & je la supplie de ne m'en point dire ; car je
» me suis répentie de les avoir entendus dans
» temps où je pouvois les entendre , & présente-
» ment cela m'est défendu . »

Madame de Guise arriva sur ces entrefaites , & le Roi ne voulut pas continuer devant elle une conversation qui l'aigrissoit . Il quitta les Princesses dans un véritable désespoir ; il demeura persuadé que Mademoiselle de Portien aimoit Monsieur de Guise . La haine qu'il commençoit de ressentir contre ce Prince , redoubla ; & s'étant mêlée à l'intérêt d'Etat , qui déjà l'avoit éloigné de ce Prince , il vint à le haïr autant qu'il l'avoit aimé autrefois .

Le Roi de Portugal convaincu que Mademoiselle de Portien aimoit le Roi , & qu'elle étoit aimée de

Monsieur de Guise, avoit cessé de la voir sans pourtant cesser de l'aimer. Il avoit travaillé avec application à l'armement que le Roi lui avoit fait préparer à Brest. Le Roi lui donna le Maréchal de Strozzi pour commander cette flotte : elle étoit composée de trente gros vaisseaux, & de dix mille hommes de combat.

Le Roi de Portugal se flatoit avec ce secours de remonter encore une fois sur le Trône. Lorsqu'il fut prêt de partir, il vint prendre congé de Mademoiselle de Portien. Elle ne s'attendoit pas à un pareil adieu. « Je me suis apperçu (lui dit-il avec une timidité respectueuse) que je vous ai souvent importunée : peut-être n'avez-vous pas démêlé la cause de mon importunité ; j'ose vous la découvrir, Mademoiselle, dans l'état où je suis. Je vais reconquérir un Royaume, ou mourir : si je réussis, l'amour d'un Roi qui vous offrira son Trône, n'aura rien de honteux pour vous ; si j'y péris, ma mort effacera le souvenir que vous pourrez avoir d'une flamme désagréable. Après cela je ne vous dirai point que je vous aime, vous n'en pouvez douter ; mais je vous prierai de ne rien répondre de fâcheux à un Prince qui peut-être vous parle pour la dernière fois de sa vie ».

Mademoiselle de Portien fut étonnée de la déclaration du Roi de Portugal : elle ne lui répondit rien de positif ; elle lui souhaita un heureux succès, le remercia de sa générosité, & s'excusa d'y répondre sur

la nécessité qu'il auroit d'élever sur le Trône une Princesse qui pût l'y soutenir. Ce Roi partit le lendemain pour Brest, & s'embarqua quelques jours après avec Monsieur de Strozzi.

Cependant Monsieur de Guise s'estimoit le plus heureux de tous les hommes. Le désespoir du Roi, dont il voyoit tant de marques, lui donnoit une joie sensible. Mademoiselle de Portien lui avoit raconté la conversation qu'elle avoit eue avec ce Prince. Il s'établissoit entr'eux une espece de confidence qui avoit bien des charmes pour Monsieur de Guise. Il étoit tous les jours avec une Princesse qu'il adoroit : elle permettoit qu'il l'en assurât quelquefois ; & bien qu'elle parût fort éloignée de répondre à sa passion, il se flatoit de surmonter sa répugnance.

Il tâchoit de se rendre agréable aux yeux de cette Princesse, il avoit pour elle tous les soins des Amans les plus tendres ; & il ne se pouvoit pas que tous ces empressemens joints au respect qu'il gardoit sans cesse auprès d'elle, ne fissent dans son cœur une profonde impression. Madame de Guise commença à se persuader que Mademoiselle de Portien ne se défendoit plus avec tant de sévérité contre Monsieur de Guise.

La conduite de Mademoiselle de Portien n'afioiblit point la passion du Roi. Il fit encore quelques efforts pour lui parler, & la ramener à lui ; mais il reconnut avec douleur qu'elle le fuyoit avec une obstination invincible. Les égards qu'elle témoignoit pour

Monsieur de Guise, & qu'elle affectoit quelquefois de faire paroître aux yeux du Roi, & les regards passionnés de Monsieur de Guise, firent bientôt passer en fureur le désespoir du Roi. Cependant il ne put haïr Mademoiselle de Portien ; & toute sa haine se tourna contre l'Amant.

La Cour s'apperçut de l'éloignement que le Roi & Monsieur de Guise avoient l'un pour l'autre : leurs ennemis communs les irriterent encore ; & dans la disposition où ils se trouverent, il ne se pouvoit pas que leur animosité n'éclatât bientôt d'une maniere funeste.

Le Duc de Joyeuse avoit été tué à la bataille de Coutras, & avoit laissé vacans la charge d'Amiral & le Gouvernement de Normandie. Monsieur de Guise avoit demandé au Roi la charge d'Amiral pour le Maréchal de Brissac, qui étoit étroitement attaché aux intérêts de la maison de Lorraine ; mais qui d'ailleur avoit beaucoup de naissance & de mérite.

Le Roi voyoit bien qu'il auroit beaucoup de peine à refuser cette grace aux services de Monsieur de Brissac, appuyés de la demande de Monsieur de Guise ; mais il ne pouvoit se résoudre à rendre si puissant un partisan de la Ligue. L'hiver se passa dans cette incertitude ; mais la jalouſie le détermina, & il fut ravi d'avoir cette occasion de mortifier Monsieur de Guise ; non seulement il refusa de donner cette charge à Monsieur de Brissac, mais encore il chercha pour la rem-

plir, le plus mortel ennemi de Monsieur de Guise ; c'étoit Monsieur d'Epernon. Le Roi le fit recevoir Amiral ; & pour désespérer son Rival, il lui donna encore le Gouvernement de Normandie, quoique Monsieur d'Epernon en eût plusieurs autres, & qu'il fut comblé des bienfaits du Roi.

Monsieur de Guise en ressentit une douleur qu'il eût fait éclater, si en la dissimulant, il n'eût cru pouvoir se venger plus sûrement. Il reconnut fort bien que la jalouſie du Roi lui avoit attiré cette disgrâce : il alla trouver Mademoiselle de Portien pour se plaindre & se consoler avec elle. Elle le reçut avec plus de bonté qu'à son ordinaire.

Le chagrin qu'il recevoit à son occasion, faisoit partager sa douleur à la Princesse. Ces manières firent oublier à Monsieur de Guise cet affront : il s'estima heureux qu'il lui eût procuré cet avantage ; il ne résolut pas moins de s'en venger ; il réunit ses amis ; il renouvela ses intelligences avec les Puissances étrangères ; & il sentoit que de jour en jour il devenoit & plus amoureux & plus ambitieux.

Le printemps qui approchoit, l'obligea de quitter Paris. Il prit congé de Mademoiselle de Portien, la conjura de perséverer dans les sentimens qu'elle avoit pour le Roi, & dans l'amitié qu'elle lui avoit promise. Il lui jura qu'il l'aimeroit éternellement, & qu'il feroit en sorte de rendre sa passion légitime. Mademoiselle de Portien ne comprit pas le sens de ces dernie-

res paroles : cependant Monsieur de Guise partit , & se rendit à Nancy , où tous les Princes de sa Maison devoient se rendre pour recevoir ses ordres.

Le lendemain qu'il fut parti , Saveuse vint trouver Mademoiselle de Portien. Cette fille étoit la confidente de Madame de Guise & de Mademoiselle de Portien ; mais Monsieur de Guise l'avoit entierement mise dans ses intérêts : Madame de Guise s'en étoit apperçue , & avoit vécu avec elle d'une maniere plus réservée. Saveuse s'étoit entierement attachée à Mademoiselle de Portien. En entrant dans la chambre de Monsieur de Guise , elle avoit trouvé sur sa table ses tablettes qu'il avoit apparemment oubliées ; la curiosité les lui fit ouvrir ; mais elle y trouva des choses si importantes pour Mademoiselle de Portien , qu'elle courut trouver cette Princesse , & lui porta ces tablettes.

Mademoiselle de Portien fit quelque difficulté de les prendre : elle crut que c'étoit quelque galanterie de Monsieur de Guise ; mais Saveuse l'ayant assurée du contraire , elle les examina.

Elles pouvoient bien passer pour un présent de ce Prince magnifique. La couverture en étoit d'or pur ; d'un côté on voyoit gravé au naturel François Duc de Guise , pere de Monsieur de Guise ; de l'autre côté on avoit gravé au milieu la bataille de Dreux gagnée par cet invincible Prince ; & aux quatre coins les quatre célèbres Villes de Metz , de Calais , de Thion-

ville , & d'Orleans , dont il avoit fait ou soutenu les sièges : l'un des quatre auroit suffi pour immortaliser un Prince. Il avoit défendu Metz contre Charles-Quint qui l'assiégeoit avec cent mille hommes ; il avoit pris Calais , la seule Ville qui restoit en France aux Anglois ; Thionville avoit été aussi sa conquête ; enfin Orleans étoit sur le point de la devenir , lorsqu'un parricide affreux l'enleva à sa partie.

Les tablettes se fermoient avec deux agrafes de diamans : Mademoiselle de Portien les ouvrit ; mais quel fut son étonnement , lorsque sur le revers du portrait de feu Monsieur de Guise , elle trouva le sien peint avec les plus vives couleurs , & si parfaitement ressemblant , que personne ne l'eût pu méconnoître ? Sa surprise redoubla infiniment , lorsqu'elle remarqua qu'on lui avoit mis sur la tête une couronne : cette couronne paroissoit d'une main moins habile ; & au commencement de la premiere feuille des tablettes , elle lut ces mots qu'elle reconnut pour être écrits de la main de Monsieur de Guise.

« Marie de Croy , Reine de France ».

Elle ne comprit pas ce qu'ils pouvoient signifier. Une secrete frayeur s'empara de son ame ; elle tourna en tremblant ces tablettes où elle trouva des choses terribles. A la seconde feuille elle lut ce qui suit , toujours écrit de la main de Monsieur de Guise.

« Généalogie de Henri de Lorraine Duc de Guise ,
» issu de mâle en mâle de Charles Duc de Lorraine ,

» fils de Louis IV. Roi de France ».

« Décisions des Jurisconsultes de Strasbourg , qui
» prouvent qu'après le sixième degré il n'y a plus de
» parenté ».

« Application de cette décision à Messieurs de
» Bourbon & au Roi ».

« Ces trois pièces sont dans une cassette de mon
» cabinet ».

La Princesse lut ce qui suit dans la quatrième.
« Comparaison de Childeric III. & de Charles de
» Lorraine avec Henri III. Roi de France ».

« Excommunication du Roi de Navarre & du Prin-
» ce de Condé ».

« Ligue faite pour le soutien de la Religion Ca-
» tholique , où ont signé. . . .

« Traité fait avec Sa Majesté Catholique , qui doit
» me fournir 500000 livres par mois deux ans du-
» rant ».

« Ces Originaux sont dans la même cassette ».

Dans la cinquième feuille.

« Noms des seize Capitaines de Paris , & ce qu'on
» peut assébler de monde en huit jours ».

Dans la sixième feuille.

« Généalogie des Maisons de Lorraine & de Cle-
» ves , par lesquelles on connoît que Monsieur &
» Madame de Guise sont parens du trois au qua-
» trième degré ».

« Décisions de la Cour de Rome , qui dissolvent

» les mariages faits du trois au quatrième degré ».

« Monsieur le Cardinal d'Offat aura soin de cette
» dissolution ».

« Généalogie de la Maison de Croy ».

« Exemple des mariages dissous pour cause de pa-
» renté entre Rois ou Princes souverains, au nombre
» de cent quatre ».

« Tout cela est dans ma cassette ».

Voilà tout ce que contenoient ces tablettes. Mademoiselle de Portien en resta si effrayée, qu'elle fut long-temps sans dire un seul mot à Saveuse qui n'étoit gueres moins étonnée qu'elle. La Princesse voyoit que Monsieur de Guise formoit trois projets également criminels. Le premier, de détrôner le Roi pour se mettre en sa place ; le second, de répudier Madame de Guise ; le troisième, de l'épouser elle-même. Tant de choses se présentoient à son imagination, que sa raison n'avoit pas le temps de les discerner.

Sa passion pour le Roi qu'elle croyoit ne plus aimer, & dont son cœur cependant conservoit un tendre souvenir, lui donna d'abord de la frayeur pour la grandeur du péril qu'il courroit : ensuite elle est flattée par la fortune qui l'attend. Sa vertu surmonte ces deux idées : elle blâme dans son cœur le dessein de Monsieur de Guise ; mais elle n'en résout pas moins de garder fidélement son secret. Pour l'espérance du Trône, elle la rejette comme un crime ; & le reste du penchant qu'elle conservoit pour le Roi,

ne lui servit pas peu à prendre une résolution digne de sa naissance. Elle fut long-temps cruellement agitée ; elle se remit enfin, & chassa bien loin d'elle la pensée de porter une Couronne qu'elle ne pouvoit accepter, sans paroître complice d'un crime qui lui paroissait épouvantable.

Monsieur de Guise en arrivant à Nancy, s'apperçut qu'il avoit perdu ses tablettes ; il frémît en le reconnoissant. S'il les avoit laissées chez lui, Madame de Guise devoit les avoir trouvées ; quel effet eussent-elles produit dans son cœur ? Si le hazard les lui avoit ôtées, elles pouvoient être parvenues jusqu'au Roi ; quelles suites devoit-il en attendre ? Dans cette inquiétude mortelle, il fit prendre la poste au Chevalier d'Aumale ; & il lui donna ordre de n'oublier aucun endroit de l'Hotel de Guise pour les chercher, non pas même les lieux les plus secrets où Madame de Guise pouvoit les avoir mis. Il les lui dépeignit d'une maniere à les reconnoître aisément ; & il lui confia cette partie de ses secrets qui regardoit Mademoiselle de Portien : car il n'ignoroit presque pas les autres.

Cette Princesse se doutoit bien de la crainte où Monsieur de Guise se trouveroit : aussi avoit-elle fait partir un Courier exprès pour l'avertir que ses tablettes étoient entre ses mains. Il arriva comme le Chevalier d'Aumale alloit partir. La Lettre que Monsieur de Guise reçut de cette Princesse, empêcha le Chevalier

Échevalier de partir. Voici ce qu'elle lui écrivoit :

Savense m'a remis entre les mains, Monsieur, des tablettes qui vous appartiennent. Comme leur perte pourroit vous inquiéter, j'as cru que je devois vous en donner avis : je vous les aurois envoyées, si j'en eusse cru qu'elles se pussent confier en d'autres mains que les vôtres : au reste, si elles sont sérieuses, ce que je ne souhaite pas, il me semble que vous portez trop loin votre vengeance ; & je vous prie très-humblement d'y faire réflexion. Pour l'autre projet, je ne veux point l'envisager : si sans consulter mon honneur & le vôtre, vous avez été capable de le former, ne soyez pas étonné, si je vous dis que je ne vous dois plus ni amitié ni estime. Si vous faites quelque cas de l'une & de l'autre, éloignez de votre pensée un dessein honteux à votre gloire. Je monrois pluôt que d'y entrer en aucune manière.

MARIE DE CROY.

Monsieur de Guise reçut moins de joie d'avoir recouvert ses tablettes, qu'il ne ressentit de douleur de la Lettre de Mademoiselle de Portien. Il étoit vrai que son ambition & son amour étant parvenues jusqu'à une violence qui lui étoit une partie de sa raison, il avoit résolu de satisfaire l'une & l'autre en détrônant le Roi, & en répudiant Madame de Guise. Quelque difficiles que parussent ces deux projets,

Tome I.

A a

Monsieur de Guise étoit comme assuré de les surmonter.

Il étoit à la tête d'un parti qui l'assuroit de tous les Catholiques ; & les traités cités dans ses tablettes , lui devoient fournir de l'argent & des hommes autant qu'il en auroit besoin. Il étoit le plus grand Capitaine de l'Europe , estimé des gens de guerre , idolâtré des peuples. Le Roi par son malheur autant que par sa faute , leur étoit devenu odieux. Ils l'accusoient de fausse dévotion , & il n'avoit point d'enfans qui fussent le soutien de sa puissance.

Le Roi de Navarre étoit Calviniste ; le Pape l'avoit excommunié. Les Catholiques le regardoient avec horreur : ils croyoient que le Roi le favorisoit. Une partie de l'effroyable haine qu'ils portoient au Roi de Navarre , étoit passée au Roi. Ainsi Monsieur de Guise se flatoit de ne pas trouver de grands obstacles à détrôner le Roi ; & il étoit sûr , lorsqu'il regneroit , de faire bientôt dissoudre son mariage avec Madame de Guise , dont il destinoit la place à Mademoiselle de Portien.

Il réerivit à cette Princesse ; il la supplia de suspendre son ressentiment jusqu'à son retour ; il l'assura qu'il n'y avoit pas dans ses desseins tant d'injustice qu'elle se l'étoit imaginé , & que si elle vouloit se souvenir sans cesse de l'injure mortelle que le Roi lui avoit faite , elle n'auroit pas tant de facilité à ôter son estime & son amitié à un Prince qui l'adoreoit.

Cependant il continua de prendre à Nancy ses dernières mesures pour commencer l'année prochaine à exécuter ses ambitieux desseins ; & le Duc de Bouillon étant mort dans ce temps-là, sa ville de Sedan lui parut une place dont il devoit s'assurer pour introduire les Allemands en France. Il fit donc valoir quelques prétentions qu'il avoit sur les Etats de ce Prince ; en peu de jours il se rendit le maître des principales villes.

Les seize Capitaines qu'il avoit mis dans Paris, lui acquéroient de jour en jour un nombre prodigieux de créatures. Le Roi fut informé de leurs brigues, sans sçavoir positivement que Monsieur de Guise fut l'ame de leurs entreprises. Il résolut de punir ces rebelles, & il fit venir des troupes pour soutenir son autorité.

Tout Paris fut ému de leur approche. Les Partisans de Monsieur de Guise prévirent le dessein du Roi ; ils le manderent à Monsieur de Guise, & lui marquerent en même temps que cette Ville puissante, qui semble donner le branle au reste du Royaume, alloit lui échapper, s'il ne venoit lui-même la défendre. Ce Prince fut surpris d'une nouvelle si fâcheuse.

Il n'étoit point en état de commencer la guerre, & il voyoit ses mesures rompues : cependant comme il lui étoit de la dernière importance de conserver Paris, il en prit aussi-tôt le chemin. Il étoit accompagné seulement de quatre à cinq cens Gentilshom-

A aij

mes ; mais il donna des ordres secrets à deux mille hommes de son parti , de se rendre dans cette Ville, par des chemins différens , à petites troupes , & avec des habits ordinaires.

Le Roi sçut la marche de Monsieur de Guise , & s'imagina qu'il vouloit s'opposer au dessein qu'il avoit de réduire les Parisiens. Il lui envoya Monsieur de Belliévre lui défendre d'entrer dans Paris. Monsieur de Guise fut fort embarrassé : il prévit combien sa lenteur lui alloit attirer de malheurs : cependant il répondit à Belliévre qu'il avoit des affaires à communiquer à Sa Majesté , qui ne lui permettoient pas de suspendre sa marche ; qu'il retournat trouver le Roi , & que si Sa Majesté persistoit dans la même résolution , il lui en donnât avis le lendemain. Monsieur de Guise prévoyoit ce qui arriva. Le Roi commanda à Belliévre de défendre plus expressément au Prince de venir à Paris : mais ce Ministre mit ses Lettres à la poste. Monsieur de Guise feignit de ne les avoir pas reçues , & partit de Soissons où il étoit , avec sept gentilshommes feulement.

Le Roi avoit choisi le lendemain pour faire entrer ses troupes dans Paris. Cette ville étoit remplie de frayeur & de crainte : chacun croyoit déjà la voir teinte de sang , chacun se croyoit du nombre des proscrits. L'arrivée de Monsieur de Guise en changea entierement la face : cette nouvelle se répandit d'un bout à l'autre de la Ville en un instant. L'air retenu

tit des cris de joie : tout le monde s'empresse à voir celui qu'ils appellent leur Libérateur.

La majesté du triomphe n'eut jamais l'agrément de l'entrée de Monsieur de Guise dans Paris. Il fut obligé de mettre pied à terre ; & il marcha au milieu de ses amis avec un air plein de confiance , mais éloigné de l'orgueil. Le peuple battoit des mains : les plus emportés se mettoient à genoux devant lui , & crioient : *Vive Guise.* Une Damoiselle qui le voyoit passer d'une fenêtre où elle étoit , lui crioit , en tenant les mains : *Généreux Prince , puisque tu es ici , nous sommes tous sauvés.* Lui de son côté semble répondre aux marques de leur tendresse. Il salue celui-ci : il regarde cet autre favorablement : des yeux , des mains , de la tête , il satisfait tout le monde.

Au bruit de ces acclamations , il arrive à l'Hotel de Guise. Madame de Guise étoit à Joinville depuis quelques jours avec Madame de Nemours. Une légère indisposition avoit retenu Mademoiselle de Portien à Paris. L'absence de Madame de Guise ne déplut pas au Prince. Il alla saluer Mademoiselle de Portien , qui étoit seule avec Saveuse.

« Comment faut-il que je m'adresse à vous ? (lui) » dit ce Prince en la regardant avec une tendresse infinie . Est-ce comme un homme que vous n'estimez plus ? est-ce comme un malheureux à qui même le Trône seroit inutile pour gagner votre cœur ? « Vous êtes le maître de ma réponse . (lui)

» répondit Mademoiselle de Portien) si vous faites
» quelques cas de mon estime , il ne tient qu'à vous
» de la conserver. « Ah ! Mademoiselle (reprit
» Monsieur de Guise) à quel prix la mettez-vous ?
» ne puis-je la garder sans vous perdre ? mon cœur
» doit-il souhaiter sans cesse ? serois-je si malheureux
» du côté de l'amour , quand mon ambition est sur
» le point d'être remplie ? Je le vois bien , Made-
» moiselle , vous aimez encore le Roi. Si vous ne l'ai-
» miez pas , pourriez-vous refuser la main d'un Prin-
» ce qui vous adore , pour qui vous avez de l'ami-
» tié , & qui ne souhaite la grandeur que pour la
» partager avec vous ? que trouvez-vous de si ex-
» traordinaire dans la dissolution de mon mariage ?
» est-ce la première fois qu'on a desuni deux cœurs
» mal assortis ? Madame de Guise . . . « N'en par-
» lons plus , Monsieur , si vous voulez que je conti-
» nue à vous voir (interrompit Mademoiselle de
» Portien) ôtez-vous de l'esprit ce dessein bizarre.
» Madame de Guise est ma belle sœur , c'est mon
» amie ; quand elle n'auroit pas ces deux qualités ,
» jamais je n'accepterois une place remplie par une
» autre , & qu'on ne peut lui ôter sans crime. « Ne
» croyez pas , Mademoiselle , (reprit Monsieur de
» Guise) qu'il y ait du crime , souffrez . . . « Je
» sciais qu'il y en a (interrompit encore Mademoisel-
» le de Portien) toute votre éloquence ne me per-
» suadera pas le contraire. Ne m'en parlez jamais

» Monsieur, ou vous m'obligerez à faire un aveu à
» Madame de Guise, qui seul pourroit me mettre en
» repos de votre poursuite. Déjà mon cœur s'aigrit,
» notre amitié s'altère; si vous m'aimez, contentez-
» vous-en, & ne me rendez pas odieux un Prince
» qui mérite d'être estimé de toute la terre ». Elle lui
tendit la main en disant ces paroles, avec beaucoup
de bonté.

Monsieur de Guise la baissa avec transport: « Ai-
» dez-moi donc à me vaincre, Mademoiselle (lui
» dit-il) que votre vertu soutienne la mienne: que
» la tendresse de votre amitié flate un peu ma pas-
» sion: songez qu'on ne peut pas d'abord quitter une
» espérance qu'on avoit conçue comme la seule féli-
» cité de sa vie. « J'y consens, Monsieur (répondit
» Mademoiselle de Portien) ayez pour Madame de
» Guise tous les égards dûs à son mérite & au rang
» qu'elle tient auprès de vous: je vous en tiendrai
» compte, cet effort est digne de vous ».

Ils parlerent ensuite des troupes qui étoient aux portes de Paris, & que le Roi vouloit y faire entrer. Monsieur de Guise lui avoua qu'il étoit résolu de s'y opposer; qu'il alloit trouver le Roi, & qu'il se flaitoit de l'en empêcher par ses raisons. Mademoiselle de Portien lui dit qu'elle le trouvoit bien hardi d'aller au Louvre après les défenses que tout le monde sçavoit bien que le Roi lui avoit faites d'entrer à Paris. Là-dessus elle lui parla du dessein qu'il avoit de dé-

trôner ce Prince : elle le pria d'en bien peser l'injustice & les difficultés. Elle ne s'y arrêta pas fort long-temps , parce qu'elle s'aperçut que Monsieur de Guise s'irritoit , & qu'il attribuoit ce qu'elle lui disoit à l'inclination qu'elle avoit pour le Roi. Elle le quitta donc , afin de ménager son esprit sur lequel elle crut avoir assez gagné.

Monsieur de Guise mangea à la hâte , & monta en carrosse pour aller au Louvre. La Reine mere lui avoit mandé de la prendre. Il fut donc trouver cette Princesse. Elle monta en chaise : Monsieur de Guise marchoit à côté d'elle à pied , & le chapeau sous le bras. Ses carrosses & ceux de la Reine suivoient. Tout le peuple avoit les yeux sur ce Prince , & marquoit sa joie & son emportement par des cris qui retentissoient jusqu'au Louvre.

Le Roi avoit été frapé jusqu'au vif lorsqu'on lui avoit appris que Monsieur de Guise étoit arrivé à Paris malgré ses ordres. On ne pouvoit pas être plus mal disposé à son égard que l'étoit ce Prince : jaloux de Monsieur de Guise jusqu'à la fureur : ayant reçu depuis quelques jours de nouvelles rigueurs de Mademoiselle de Portien : cherchant les occasions d'abaisser son rival , il vient se livrer entre ses mains , coupable du crime irrémissible d'avoir desobei à son Roi.

Aussi le Roi ne consultant que sa fureur , assembla son conseil en tumulte , pour délibérer ce qu'il y avoit

à faire dans cette occasion. Belliévre y exposa les ordres qu'il avoit portés lui-même à Monsieur de Guise, & qu'il lui avoit réitérés par deux lettres écrites coup sur coup.

Le Duc d'Eperton, homme sévere & ennemi de Monsieur de Guise, conclut le premier qu'il falloit l'arrêter; & le Roi approuvant son avis, entraîna tout le monde dans ce sentiment. L'ordre en fut donné à du Guast Capitaine des Gardes, à un certain signal que le Roi devoit donner; & le Roi lui commanda de le tuer, s'il faisoit résistance: mais on n'avoit pas pris garde, en tenant ce conseil dans une chambre joignant la sale du Louvre, que cette sale étoit remplie de Princes & de Princesses. La Princessse de Lorraine attachée aux intérêts de Monsieur de Guise, avoit vu le Roi altéré. Elle se coula adroitemment proche le lieu du conseil, & en entendit assez pour trembler du destin de ce Prince.

La Reine mere & Monsieur de Guise entrerent au Louvre. Lorsque Monsieur de Guise fut passé, on voulut refermer la porte. Saint Paul, Capitaine des Gardes du Prince, frémissant du danger que son Maître alloit courir, met son épée entre la porte, & la poussant avec violence, entre dans la cour du Louvre, suivi de quelques Gentilshommes & de vingt des Gardes du Duc, en disant avec assez de hardiesse: *La scène ne se jouera pas sans nous.*

Monsieur de Guise suit la Reine, & entre dans la

sale. La Reine l'y laisse, & va trouver le Roi. Alors la Princeffe de Lorraine aborde Monsieur de Guise, & lui apprend ce qu'elle a entendu. Ce Prince la remercie avec sa civilité ordinaire; & s'enflammant par la grandeur du péril, il retrousse son manteau sur le bras gauche, & met la main droite sur son épée, résolu de vendre chérement sa vie, & même d'aller droit attaquer le Roi. Saint-Paul s'étoit glissé dans la sale; Monsieur de Guise lui fait signe de l'œil de s'approcher.

Peu après le Roi vient, suivi de la Reine mere, de Monsieur d'Epernon, de Belliévre, de du Guast, & de cinquante de ses gardes. Il aborde Monsieur de Guise avec un air furieux: ce Prince le salue profondément. « Comment (lui dit le Roi) avez-vous osé au préjudice de mes ordres, venir dans une ville dont je vous avois défendu l'entrée » ? Monsieur de Guise lui répondit avec une fermeté modeste, que ces ordres dont il lui parloit, lui étoient inconnus. « Belliévre (reprit le Roi) ne vous les a-t-il pas portés ? » « Il est vrai, Sire (dit Monsieur de Guise) qu'il me les a exposés à Soissons; mais je le priai de faire de très-humbles remontrances à Votre Majesté, sur ce que j'avois à lui communiquer; & il me promit si Votre Majesté persistoit dans les mêmes sentimens, de me les faire sçavoir le lendemain ». Là-dessus Belliévre prend la parole, lui demande s'il ne lui a pas écrit deux fois. Monsieur de Guise

assure qu'il n'a reçu aucune lettre : la contestation dura quelque tems entr' eux.

Pendant ce tems-là le Roi chancelle, & ne sait ce qu'il doit faire. Il voit bien à travers les défenses de Monsieur de Guise, qu'il est coupable. Il le hait. Il sait qu'il aime Mademoiselle de Portien : il l'en croit aimé : du Guast attend l'ordre fatal. D'un autre côté, les réponses soumises de Monsieur de Guise, l'incertitude de son crime, l'idée d'une guerre effroyable que sa mort va exciter, le souvenir d'une amitié tendre dont il l'a autrefois honoré, suspendent sa colère & calment son ressentiment.

Sur ces entrefaites, on vient avertir la Reine mère, que le peuple ayant appris que la vie de Monsieur de Guise étoit exposée, s'assembloit dans les rues, & éclatoit en menaces : que Saint-Paul à un certain signal devoit être appuyé de trente amis de Monsieur de Guise. Cette Princesse, qui voit le Roi balancer, & qui craint les suites d'un coup si funeste, tire le Roi à part, lui donne avis de ce qu'elle vient d'apprendre, & achieve de l'apaiser.

Le Roi prend un air plus serein, & reçoit les excuses de Monsieur de Guise. Il le mène dans les Tuileries, où il lui confie le dessein qu'il a de faire sortir de Paris les étrangers qui le remplissent. Monsieur de Guise tâche de l'en détourner ; mais songeant sans cesse que sa vie est à la disposition du Roi, il ne s'y oppose que foiblement. Le Roi l'exhorte à y contribuer avec lui, & le congédie.

B b ij

Lorsque Monsieur de Guise fut sorti du Louvre , il s'étonna de son imprudence ; & moins sensible au repentir du Roi , qu'irrité des préparatifs de sa mort , il en médita une furieuse vengeance. Il courut à l'Hotel de Guise ; & abordant Mademoiselle de Portien : « Vous aviez raison , Mademoiselle (lui dit-il) de me solliciter pour le Roi. Le perfide avoit donné l'ordre pour m'assassiner ; je ne dois ma vie qu'à l'amour du peuple. Sans doute que par ma mort on vouloit se défaire d'un rival d'amour , plutôt que d'ambition ; peut-être êtes-vous fâchée que le hazard ne vous ait pas délivrée d'un Amant important ». Mademoiselle de Portien s'irrita du discours de Monsieur de Guise : il étoit dur ; & lorsque la premiere chaleur de ce Prince fut passée , il lui en demanda pardon.

Cependant Mademoiselle de Portien lui voulut faire remarquer qu'il regardoit l'action du Roi d'un mauvais côté ; que ce Prince avoit eu un juste sujet de s'offenser ; & que Monsieur de Guise étoit redétable de sa vie à sa bonté : il ne put goûter ces raisons ; & il joignit au desir de s'élever celui de sa vengeance.

Le lendemain à peine le jour paroissoit , que le Roi fit entrer dans Paris les compagnies des gardes Suisses & Françaises pour arrêter dans les maisons suspectes les étrangers & les gens de guerre qu'il savoit bien qui s'y étoient coulés. Monsieur de Guise avoit prévu toutes ces démarches. Ses émissaires

avoient fait entendre aux principaux Bourgeois, que le moment étoit venu qu'on les alloit sacrifier au parti Calviniste, détruire la Religion Catholique, & perdre les Princes de la Maison de Lorraine. Aussitôt les plus zélés prennent feu.

Au seul nom de Monsieur de Guise, chacun s'arme, & s'oppose aux recherches des Commissaires du Roi. Monsieur de Guise lui-même, suivi d'une foule prodigieuse de Noblesse, se trouve à la tête d'un corps de deux mille hommes, invincible par son Chef & par son courage. Le menu peuple apprend que ce Prince est dans ses intérêts; il se souleve d'un commun accord, tend les chaînes, & barricade les rues. Monsieur de Guise voit avec transport que les efforts du peuple sont au-dessus de ses espérances; il se retire à l'Hotel de Guise, & laisse à Monsieur de Brissac la conduite de l'entreprise.

Jamais on ne vit tant de valeur d'un côté, ni tant de frayeur de l'autre. Les troupes du Roi sont repoussées & battues partout. Les Suisses qui avoient percé jusqu'à la Cité, sont presque tous assommés; le reste se jete à genoux, crie miséricorde, vive Guise; le brave Saint-Paul enferme huit compagnies des gardes au milieu de ses troupes; les barricades se poussent de rue en rue. Monsieur de Brissac, à qui le Roi avoit reproché qu'il n'étoit bon ni sur terre ni sur mer, lui mande insolemment qu'il a trouvé son élément, qu'il est bon sur un pavé. Le respect dû à la

Majesté Royale se perd & s'évanouit. Monsieur de Brissac investit le Louvre par trois côtés. Les barrières s'étendent jusqu'à cinquante pas du Louvre. Un Bourgeois fait reculer la première sentinelle.

Le bruit court d'un bout de Paris à l'autre que le Louvre est investi ; que le Roi ne peut échaper ; il parvient jusqu'aux oreilles de Mademoiselle de Portien. Alors cette Princesse, qui croyoit depuis long-temps ne plus aimer ce Prince, se sent pénétrée de douleur & de crainte du danger qui le menace : elle se flatte que la pitié y a part elle seule ; mais les mouvements de son cœur lui font sentir qu'elle est excitée par une passion plus forte ; elle apprend que Monsieur de Guise est dans la cour de son Hotel ; elle a envie de lui parler ; elle s'approche de la fenêtre, & le voit en effet qui marche à grands pas comme un homme agité, & méditant un grand projet.

Sur ces entrefaites, elle voit arriver Monsieur de Brissac ; ses yeux étinceloient de joie. « Vous êtes le maître du Roi & du Louvre, Monsieur (lui dit-il) donnez vos derniers ordres. « Huit compagnies des gardes sont enfermées par Saint-Paul : je me charge (ajouta-t-il en baissant la voix) de vous répondre de la personne du Roi ». Il continua de lui parler tout bas. Dans ce moment Mademoiselle de Portien envoie prier Monsieur de Guise de venir lui parler. Un moment plus tard elle l'eût manqué.

Il obéit aveuglément, & vint trouver cette Prin-

esse avec cette soumission qu'il lui avoit toujours témoignée : « Hé bien, Monsieur (lui dit-elle avec un air assez fier) vous allez assiéger le Roi dans son Louvre ; vous allez vous assurer de lui ; peut-être faire servir sa mort au superbe dessein que vous avez conçu : rien ne vous arrête-t-il dans ce moment ? » Rien , Mademoiselle (lui répondit Monsieur de Guise) que la cruelle pensée que vous refusez ce Trône où je vais monter ; & que ma joie sera combattue sans cesse par la douleur de ne pouvoir être uni à vous. « Moi (reprit la Princesse) je voudrois un Trône de la main d'un perfide, qui va la tremper dans le sang de son Roi , qui usurpe la Couronne d'un Prince son ami , son parent , son bienfaiteur , son Roi enfin , & un Roi qui ne porte pas ce nom indignement ? « Je n'ai jamais douté (dit Monsieur de Guise) que vous n'aimassiez le Roi. Vous m'avez voulu faire croire en vain que votre ardeur étoit refroidie. Cependant elle vous a trahie ; & moi qui n'ai jamais cessé de vous aimer , voilà ma récompense. Pour répondre cependant en peu de mots à vos reproches , ce Roi , mon bienfaiteur , donna hier l'ordre de ma mort ; & vous connoîtrez par la suite qui de nous deux doit porter la Couronne plus justement & plus dignement ».

« Vous suivez trop facilement de méchans conseils (ajouta la Princesse) craignez qu'il ne vous soit plus

» aisé de perdre un Prince surpris, que de gagner un
» grand Royaume. Pour l'estime & de vos amis & des
» gens de bien, je vois bien que vous n'yprétendez
» plus. Après une telle perfidie, permettez que je retire
» la mienne, & même que je vous évite la vue d'une
» Princesse qui ne peut que blâmer une action si in-
» juste. Je suis originaire de Flandres, je m'y en re-
» tourne · puis-ai-je être partie d'hier ! Adieu , Mon-
» sieur , souvenez-vous seulement que la gloire & la
» vertu doivent être plus recommandables à un grand
» Prince , qu'une Couronne ». Elle le voulut quitter
après ces mots ; mais Monsieur de Guise l'arrêtant :
« Que me dites-vous , Mademoiselle ? (s'écria-t-il)
» vous voulez me punir si cruellement ? vous vous
» intéressez jusques-là pour mon Rival ? Ah ! vous
» ne partez point. « Userez-vous aussi de violence
» à mon égard (reprit fièrement Mademoiselle de
» Portien) & suis-je ici votre prisonniere » ?
Monsieur de Guise fut terrassé de ces paroles. « Ah !
» Mademoiselle (lui dit-il) me prenez-vous pour un
» barbare ? oubliez - vous que je vous adore ? « Si
» vous m'aimez (dit Mademoiselle de Portien) que
» je le connoisse aujourd'hui. Sauvez le Roi , n'at-
» tentez point à ses jours ni sur sa liberté. « Que je
» sauve mon Rival ! (repliqua Monsieur de Guise) ne
» sera-ce point pour vous que je le sauverai ? non ,
» je n'y puis consentir. Quoi ! dois-je tout faire pour
» vous , & ne ferez-vous rien pour moi ? « Hélas !

» (répondit Mademoiselle de Portien avec un sou-
» pir , le premier auquel Monsieur de Guise eût eu
» part) je ne puis rien faire pour vous ».

« N'ai-je pas assez fait de ne plus aimer un Prince
» que j'adorois , & qui éroit revenu à moi de bonne
» foi ? « Vous pouvez m'aimer (ajouta Monsieur de
» Guise) aimez-moi ; & disposez de ma vie. « Je
» vous le promets (répondit Mademoiselle de Por-
» tien) une action si héroïque va faire naître dans
» mon cœur de la reconnaissance. Je ferai sensible à
» tant de services ; mais , Monsieur , ne me deman-
» dez rien de plus. Madame de Guise est liée à vous
» pour jamais , ne parlez point d'un divorce qui
» m'outrage. « Hé bien (reprit Monsieur de Guise)
» il faut donc se rendre ? disposez du Roi & de Royau-
» me. Vous me tromperez ; l'amour du Roi vous
» fait faire une promesse que vous ne tiendrez point ».

« Je la tiendrai (interrompit Mademoiselle de Por-
» tien) j'oublierai le Roi , je n'aimerai que vous , je
» ne vous quitterai jamais. Raccommodez - vous
» avec ce Prince , laissez - le regner le reste de sa
» vie. Si vous avez des prétentions sur la Couronne
» de France , à la bonne heure , assurez-vous-les ;
» faites que sa succession vous appartienne. Disposez
» tout pour monter sur le Trône après sa mort ; mais
» ne l'avancez pas. C'est la dernière pensée que je
» donnerai à ce Prince : votre gloire y est autant in-
» téressée que sa vie ».

Monsieur de Guise lui obéit ; & avec l'étonnement de tout l'Univers , il alla dégager les compagnies des gardes que Saint Paul tenoit investies , & il les renvoya au Roi. En même temps il écrivit à la Reine mère qu'il n'étoit point l'auteur de la révolte des Parisiens , & qu'il la supplioit de parler au Roi en leur faveur , offrant de faire cesser le désordre.

Mais la frayeur étoit si grande au Louvre , & il étoit si facile à Monsieur de Guise de s'en rendre maître , qu'on n'ajouta aucune foi à sa Lettre.

Le Roi crut qu'il vouloit l'amuser , & il assembla son Conseil assez à la hâte. Les plus braves excitoient le Roi à se servir de la force , & à entrer dans Paris avec ce qu'il avoit de gens de guerre , l'épée d'une main , & le flambeau de l'autre. Mais les plus sages remontrèrent le peu de secours que pouvoit donner une poignée de soldats déjà battus & étonnés , contre cinquante à soixante mille hommes : ils ajoutèrent que la personne du Roi étoit en la disposition du Due de Guise , & qu'il n'y avoit point de temps à perdre , si on vouloit la mettre en sûreté.

Lorsqu'on eut ouvert les yeux au Roi sur le péril qu'il courroit , la crainte de tomber entre les mains du Duc de Guise qu'il avoit voulu faire mourir le jour d'auparavant , lui fit précipiter son départ. Il se sauva à la hâte dans le jardin , suivi de quelques Seigneurs & de peu de soldats : de-là il se rendit aux Feuillans , & passa à côté de la Porte de Nesle.

Ce fut un spectacle bien surprenant, que de voir ce Roi jusques-là toujours suivi d'une Cour pompeuse, fuir à cheval de la Ville capitale de son Royaume, au milieu de quelques soldats étonnés sans Officiers, & dans le plus grand désordre du monde. A la Porte de Nesle il fut reconnu par un corps d'arquebusiers que les rebelles y avoient mis. Ces insolens firent une décharge sur le Roi; & la populace en vint jusqu'à ce point d'effronterie, de le suivre avec des cris d'indignation & de fureur.

La vitesse du cheval du Roi l'empêcha de tomber entre les mains de ces furieux; & il arriva enfin à Saint-Cloud. Là se tournant vers Paris avec des yeux enflammés: « Superbe Ville (s'écria-t-il) jamais je » ne rentreraï dans tes murs que par la breche » Il se rendit le lendemain à Chartres: cependant Monsieur de Guise resta le maître de Paris; & cette grande Ville se trouva dans un aussi profond repos, que si elle n'eût point chassé son Roi de son propre Palais.

La guerre civile suivit ce fatal événement, & elle découvrit la faiblesse & l'impuissance du Roi; plus des deux tiers de la France se déclara pour Monsieur de Guise. Le Roi ignoroit quelle protectrice la fortune lui avoit destinée. C'étoit Mademoiselle de Portien: elle pressoit Monsieur de Guise de lui tenir sa parole; de jour en jour elle lui témoignoit de nouvelles bontés. Ce qu'il avoit fait pour elle, s'il n'avoit pu introduire de l'amour dans son cœur, y avoit fait

place à une reconnaissance si forte, qu'elle approchoit beaucoup de cette passion. Lorsque les affaires de la Ligue florisoient davantage, Monsieur de Guise consentit à la paix. Le Roi fut obligé d'oublier le sanguinot outrage des barticades ; le nom & la majesté de Roi lui resta ; mais la plus grande partie de l'autorité passa à Monsieur de Guise. Le Roi le nomma Généralissime ; on donna à son parti des Villes de sûreté ; & les Etats généraux furent convoqués à Blois, où Monsieur de Guise avoit sa partie faite, pour faire déclarer le Roi de Navarre inhabile à succéder au Roi.

Il s'agissoit de régler l'entrevue du Roi & de Monsieur de Guise. Chaque parti craignoit leur ressentiment ; cependant comme le Roi étoit à Chartres, il paroissoit à propos que le Duc de Guise l'y allât trouver. Ce Prince n'en fit aucune difficulté ; comme il se reconcilioit de bonne foi avec le Roi, il se persuada que ce Prince en faisoit de même ; il alla donc à Chartres.

Il est vrai qu'il y fut suivi de toute la Noblesse de son parti, & d'une si prodigieuse quantité d'amis, que le Roi n'eût pas pu l'insulter impunément. Monsieur de Guise ne se trompoit pas : le Roi lui avoit pardonné ; l'amour du repos plus fort en lui que la vengeance, & sa propre générosité, lui avoient fait prendre cette résolution. Tout le monde reconnut bien qu'ils agissoient sincèrement. Monsieur de Guise

aborda le Roi avec un air noble & soumis tout ensemble ; il le salua profondément.

Le Roi avec un visage riant embrassa Monsieur de Guise ; il l'assura qu'il n'avoit rien sur le cœur contre lui ; il lui promit de s'abandonner désormais à ses conseils ; il le combla de caresses & de bienfaits. Monsieur de Guise de son côté jura au Roi une obéissance éternelle , & lui parla avec une entière soumission. La Cour se rendit à Chartres où les plaisirs la suivirent ; mais la vue de Mademoiselle de Portien ralluma les feux du Roi.

Le péril où il avoit été depuis qu'il ne l'avoit vue , de perdre la vie & l'Empire , l'avoit empêché de donner ses pensées à son amour. Il en sentit le retour avec douleur , parce que cette Princesse parut extrêmement éloignée de lui , & entièrement attachée à son Rival. La jalouſie se mit encore entre eux , leur haine se réveilla. Elle les accompagna à Blois , où le Roi & toute la Cour se transporterent , à cause des Etats généraux , dont l'ouverture étoit marquée au 15 de Septembre.

Quoique ces Etats fussent de la dernière importance pour le Roi , puisqu'on y avoit pris des mesures infaillibles pour rabaisser son autorité , & assurer sa succession à Monsieur de Guise , il se trouva tout occupé de sa passion. Les froideurs de Mademoiselle de Portien , qui sembloient aller jusqu'au mépris , ne lui laissoient pas assez de liberté d'esprit , pour

prendre soin de ses affaires ; il étoit tourmenté de toutes les fureurs de la jalouſie. Il tenta plufieurs fois de parler à cette Princesſe en particulier ; mais il n'y put jamais réussir ; il ne la vit qu'en public, toujours fiere, toujours avec lui dans une froideur qui le glaçoit.

Il ne doutoit pas que Monsieur de Guise ne fût la cause du changement de Mademoiselle de Portien : il ignoroit cependant le ſecret de leur intelligence ; il bruloit de le ſçavoir ; il en cherchoit depuis long-temps les moyens. Il s'en étoit expliqué au Baron de Lux, jeune Gentilhomme qui paroiffoit depuis peu à la Cour, & qui avoit autant d'adrefſe que d'esprit. Il s'étoit attaché au Roi avec une affiduité qui avoit plu à ce Prince : il avoit été le témoin de tous les chagrins que l'amour de Mademoiselle de Portien lui avoit donnés.

Il n'aimoit pas d'ailleurs Monsieur de Guise, de qui il prétendoit n'avoir pas été reçu comme il devoit l'être ; & ce fut autant pour ſatisfaire ſa propre vengeance, que pour remplir la curioſité du Roi, qu'il gagna un Valet de chambre de Monsieur de Guise. Ce domes‐tique manquoit également d'esprit & de conduite, & Monsieur de Guise ne l'avoit gardé que par une ſuite de cette bonté qu'il avoit pour tout le monde. Du Lux le trouva mécontent, fomenta ſon mécontentement, & commença par lui donner dix mille livres : c'en fut assez pour gagner ce ſerviteur infidèle.

De Lux lui fit entendre qu'il s'agissoit d'une affaire de galanterie ; que le Roi & Monsieur de Guise aimoient la même personne , & que s'il pouvoit découvrir où ce Prince mettoit ses Lettres , & les dérober , on offroit de lui faire tenir cent mille livres en quelque Ville de l'Europe qu'il voudroit choisir.

Le Valet de chambre accepta avidement la proposition : il s'attacha à observer dans quel endroit de son cabinet Monsieur de Guise mettoit ses Lettres ; & ayant remarqué qu'un jour qu'il en reçut une d'un homme inconnu , il l'avoit mise en une petite cassette qui étoit sous son lit , il revint trouver de Lux , & lui promit de lui apporter cette cassette un certain jour. Ce jour-là ce Valet de chambre se trouva assidûment au coucher du Prince ; & ses compagnons l'ayant malheureusement laissé seul , il prit la cassette lorsque Monsieur de Guise commençoit à dormir . ; & par un escalier dérobé , il la porta droit à la chambre du Roi , qui étoit logé dans le Château aussi-bien que Monsieur de Guise , mais dans l'appartement du Roi Louis XII.

Le Roi attendoit avec impatience l'arrivée de ce Valet de chambre. Son cœur fut agité d'un mouvement extraordinaire , lorsqu'il lui remit cette cassette entre les mains ; par une négligence insuportable elle n'étoit point fermée à clef : le Roi l'ouvrit avec précipitation.

Ces magnifiques tablettes lui fraperent la vue ; il

examina peu le dehors, & il trouva au-dedans ce portrait superbe de Mademoiselle de Portien couronnée en Reine de France : il la regarda avec indignation ; mais de quels mouemens de colere, de fureur & de rage se trouva-t-il transporté, lorsqu'il lut les funestes projets que l'amour & l'ambition avoient fait tracer à Monsieur de Guise. Ils étoient si épouvantables, que le Roi n'y ajouta aucune foi : il les prit pour des inventions d'un esprit ambitieux, mais chimérique. La suite le détrompa bien cruellement ; il trouva dans la cassette tous les originaux dont les tablettes n'avoient fait qu'un extrait.

Le Roi vit des choses qui le firent frémir ; le Duc de Guise lui parut le plus perfide de tous les hommes. Il ne douta pas que Mademoiselle de Portien ne fût de concert avec lui pour un projet qui devoit la couronner : il fut long-temps sans avoir la force de parler ; à la fin rompant le silence avec un air terrible : « Traître (s'écria-t-il) sont-ce-là les suites de cette reconciliation qui paroissoit si sincère ? Après que tu m'as chassé indignement de la Ville Capitale de mes Etats, tu brules encore de l'ardeur de regner, & tu ne peux l'éteindre que dans mon sang ; les honneurs & les biensfaits ne la peuvent assouvir. Il ne te manque plus que le vain nom de Roi ; tu l'estimes assez pour l'acheter aux dépens de ton honneur. Et vous, perfide Prince-
se, indigne de mon affection, le scélérat vous a
donec

» donc corrompue ? il doit vous couronner : votre
» honneur a été le prix de ce Trône imaginaire ».

Il se promenoit à grands pas, & n'étoit occupé que de sa douleur. Monsieur d'Epernon & le Maréchal d'Aumont étoient arrivés depuis qu'il avoit commencé de se plaindre, sans qu'il s'en fût apperçu. Enfin il sortit un peu de cette violente douleur ; il regarda ses amis. « Tenez (leur dit-il) voilà le salaire des bienfaits des Rois ». Il leur fit ensuite examiner tous ces papiers qu'ils lurent avec frémissement : il leur demanda leur avis. Ils convinrent tous qu'il se falloit défaire d'un Prince si criminel ; mais comme son appartement étoit rempli de plus de cinq cens Gentilshommes, & que Blois renfermoit plus de dix mille de ses créatures, ils jugerent à propos de n'y pas employer la violence, mais de l'attirer avec adresse. Pour cet effet on ordonna au Valet de chambre que de Lux avoit d'abord enfermé dans un cabinet éloigné de la chambre du Roi, de reporter au même endroit la cassette.

On lui donna des billets de change sur Londres pour cinquante mille livres, & on lui en promit pour les autres cinquante mille livres, s'il étoit assez heureux pour remettre la cassette dans la chambre de Monsieur de Guise sans qu'on le découvrît. Ce malheureux risqua une seconde fois sa vie pourachever sa fortune : il rentra assez heureusement chez Monsieur de Guise.

Tome I.

Ce

Ce Prince se levoit assez matin ; & comme l'on étoit en hiver , le Valet de chambre entra dans sa chambre plus matin qu'à son ordinaire. Il s'étoit chargé de l'éveiller ; il remit auparavant la cassette sous le lit , puis tira le rideau du Prince. Ainsi la négligence de Monsieur de Guise , & la confiance qu'il avoit en ses gens , firent exécuter si facilement un projet de cette importance.

Le soir de ce jour même , Madame de Guise alla seule chez la Reine ; & Monsieur de Guise entra dans l'appartement de Mademoiselle de Portien. Ils étoient l'un avec l'autre dans la plus étroite confidence , soit que la reconnoissance eût agi sur le cœur de cette Princesse , soit que la constance de Monsieur de Guise l'eût vaincue. Elle ressentoit en le voyant cette agitation qu'il lui avoit autrefois demandée avec tant d'empressement : elle obligeoit ce Prince à vivre avec elle dans les règles de la plus austere sagesse : c'étoit plutôt une amitié épurée , que ce qu'on appelle amour ; mais cette amitié étoit vive , tendre , animée. Elle l'obligeoit d'avoir de grands égards pour Madame de Guise : enfin cette Princesse mettoit un frein à l'humeur bouillante de Monsieur de Guise ; elle regloit son ambition , & modéroit le cours de son emportement.

Il lui apprit que les Etats suivoient ses seules impressions ; qu'il avoit fait mettre à la tête de leurs cahiers , que le Roi de Navarre seroit déclaré inhabil-

à succéder au Roi. « Cette déclaration (ajouta-t-il)
» m'applanit le chemin du Trône : vous refusez ,
» Mademoiselle , de vous y asseoir avec moi , vous
» n'en regnerez pas moins. Je ne m'applaudirai de
» mon autorité , que pour vous en faire hommage.
» La santé du Roi est chancelante : il vivra , puisque
» vous l'avez ordonné ; mais je n'oublierai rien pour
» lui succéder. « Ne regnez-vous pas déjà (lui ré-
» pondit Mademoiselle de Portien) toute la France
» fléchit sous vos loix ; on s'accoutume déjà à vous
» obéir. Mais , Monsieur , qu'avez-vous fait de ces
» tablettes que je vous ai rendues ? votre intérêt
» m'oblige de vous les demander : votre impruden-
» ce les a composées. Songez que votre gloire & ma
» vertu y sont intéressées »

Monsieur de Guise lui avoua qu'il les avoit encore ; il les lui donna ce soir même. Elle en brula tous les feuillets , & biffa la couronne qu'il avoit mise sur son portrait.

Cependant le Roi ne consultant plus que sa rage & son désespoir , assembla son Conseil secret pour y résoudre la maniere dont il feroit mourir Monsieur de Guise.

Monsieur d'Epernon & le Maréchal d'Aumont lu conseillerent de le faire arrêter , de soutenir toujours le caractere de Roi , & de lui faire faire son procès dans les formes. Rambouillet & Beauvais Nangis répondirent qu'on ne pouvoit suivre ce premier

C c i j

conseil , sans exposer la Monarchie à un renversement général. Ils demanderent fierement où seroient les Juges qui procéderoient contre Monsieur de Guise , dans un temps où toute la France étoit corrompue , si le crime n'étoit pas avéré , & s'il y manquoit quelque preuve. Ils finirent en disant qu'il falloit commencer par tuer le Duc de Guise , & que son procès suivroit sa mort.

La Roi n'étoit guéres en état d'abandonner sa vengeance aux longueurs d'une chicane , dont le projet recevoit de grandes difficultés. Il se déclara pour le second parti ; & ne suivant que les transports de sa fureur , il s'enferma avec deux ou trois de ses plus confidens serviteurs , & y marqua le second jour d'après celui-là , pour le jour de la mort de son ennemi.

Quelque secret que le Roi eût eu dessein d'apporter à sa résolution , l'ayant communiquée à son Conseil , elle ne fut pas long-temps sans se répandre dans sa Cour. La Princesse de Lorraine en apprit quelques particularités ; & aussi-tôt elle en donna avis à Monsieur de Guise. Il est incroyable le nombre de gens qui vinrent trouver ce Prince , & qui l'assurerent que le Roi avoit de funestes desseins contre lui.

Mais le nombre de ces gens , ausquels il n'y avoit nulle apparence qu'on eût confié ce secret ; les différentes circonstances qu'ils lui rapporterent ; le pouvoir excessif où il étoit monté , qui faisoit flétrir la

Cour devant lui ; le nombre prodigieux d'amis qu'il avoit à Blois , capables d'y détruire la puissance du Roi ; le profond secret qu'il croyoit avoir employé dans ses négociations ; enfin sa conscience qui ne lui reprochoit aucune entreprise sur la vie du Roi : tout cela le frapa d'un tel aveuglement , qu'il méprisa tous les avertissemens qui lui vinrent. Il les prit pour les derniers efforts du Roi de Navarre , qui tâchoit à l'éloigner de la Cour ; il plaignit sa foibleffe , & se confirma dans le dessein de pousser à bout son entreprise.

Dans le train heureux de ses affaires, il paroiffoit à ses amis beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire ; & même il tâchoit à faire passer en eux une partie de son enjouement. Eux au contraire , se trouvoient dans un assoupissement qui leur paroiffoit d'un mauvais augure. Il leur raconta le nombre d'avis qu'il avoit reçus , il plaisanta sur l'air différent avec lequel ces timides amis s'étoient expliqués.

Il étoit l'heure du diné , & l'on se mit à table. Madame de Guise , le Cardinal de Guise , frère de Monsieur de Guise , Mademoiselle de Portien , & l'Archevêque de Tours , dinoient avec ce Prince. En prenant sa serviette , il trouva un billet dessous : « Nouvel avis (dit-il au Cardinal en souriant.) En même temps il l'ouvrit , & y lut ces mots : *Si vous ne vous sauvez , on vous jonaera un mauvais tour.* Toute la compagnie ne répondit point à l'enjouement

de Monsieur de Guise. Il en railla ; & s'étant fait apporter une écritoire , il écrivit au-dessous de l'avis ces deux mots : *On n'oseroit*. Il le jeta ensuite sous la table , & continua en dinant à plaisanter sur l'étonnement que tout le monde faisoit voir.

Après diné Monsieur de Chiverni vint voir Monsieur de Guise. Les Princesses se retirerent , & l'on parla de quelques affaires qui devoient être traitées le lendemain au Conseil ; Chiverni dit que c'étoit le dernier jour du Conseil , parce qu'en effet les fêtes de Noël approchoient , & que le Roi avoit promis de les expédier.

Cette visite de Chiverni fut un coup de l'adresse du Roi , qui fit sçavoir à Monsieur de Guise par une voie non suspecte , qu'on termineroit le lendemain des affaires où ce Prince prenoit beaucoup de part , afin qu'il ne manquât pas de se trouver au Conseil. En effet Monsieur de Guise résolut d'y aller du matin , & le dit à Monsieur le Cardinal & à l'Archevêque de Tours , qui promirent de s'y rendre.

Lorsque Monsieur de Chiverni fut sorti , le Cardinal dit à Monsieur de Guise , que la diligence du Roi lui étoit suspecte , & que s'il l'en vouloit croire , il n'iroit point au Conseil le lendemain. Monsieur de Guise répondit en riant , s'il avoit été gagné par ses ennemis , s'il souhaitoit comme eux , que les affaires qui s'y devoient traiter , s'y terminassent à leur avantage. Monsieur de Lyon fut du sentiment de Mon-

sieur de Guise : le Cardinal n'osa pas insister.

Monsieur de Guise soupa chez le Duc d'Elbeuf. En arrivant chez lui, Saveuse le pria de la part de Mademoiselle de Portien de monter à sa chambre. Il trouva cette Princesse alarmée : « Calmez mon ef-
» froi , Monsieur (lui dit-elle) & n'allez point chez
» le Roi ; quelque ami infidèle vous a trahi. Ce Prin-
» ce sçait peut-être vos premiers desseins , & il igno-
» re les seconds. Il y a huit jours que nous ne l'a-
» vous vu , il est irrité contre moi ; il vous croit la
» cause de mes froideurs : n'allez point chez le Roi ,
» je vous en conjure. « Que ne dois-je point , Ma-
» demoiselle (répondit Monsieur de Guise) à votre
» crainte obligeante ? que me peut-il arriver de fâ-
» cheux , puisque vous vous intéressez pour moi ?
» bannissez votre appréhension ; depuis que j'a-
» vaincu le Roi dans votre cœur , il ne m'est plus
» redoutable ; votre pitié lui laisse le Trône , demain
» je l'assure à ma postérité ».

« Au reste , s'il faut parler sérieusement , je crois
» ne devoir rien craindre de lui ; il m'a paru à Char-
» tres parfaitement reconcilié ; si je l'ai trouvé ici
» plus froid , la jalouseur nourrit cette froideur ; je
» ne le crois point capable d'un grand crime. « Je
» ne sçais , Monsieur , quelle secrète frayeur me
» tourmente (reprit Mademoiselle de Portien) je
» n'ai point de raison pour trembler , cependant je
» tremble. Ne pouvez-vous différer ce Conseil à un

» autre jour ? « Je ne le puis , Mademoiselle (répondit le Duc de Guise) sans perdre le fruit des » plus longues & des plus heureuses négociations , » & même sans m'exposer à tout perdre. Vous le » connoîtrez par cette Lettre du Roi d'Espagne que » j'ai reçue ».

Il lut en même temps à Mademoiselle de Portien ce qu'elle contenoit.

J'apprends, mon cousin, que vous persistez dans la résolution de n'entreprendre rien contre la personne du Roi mon frere, & je vous loue de votre générosité. Tout ce que je vous ai promis, s'exécutera exactement. De votre côté ne manquez à rien. Je compte qu'avant Noël vous ferez rendre la Déclaration qui sera au Prince de Bearn une succession qui vous est destinée : C'est en la supposant rendue que mon armée entrera des le mois de Janvier dans la basse Navarre, pour affoiblir votre ennemi. Vous toucherez, quand vous voudrez, les fonds nécessaires à votre entreprise.

MOI LE ROI.

Mademoiselle de Portien reconnut véritablement par la lecture de cette Lettre la nécessité qu'il y avoit que Monsieur de Guise se trouvât au Conseil le jour suivant. Ainsi elle ne lui dit plus rien pour l'en dissuader. « Allez donc , Monsieur (lui dit-elle) je veux » bien

» bien condamner ma timidité ; & je m'estime heu-
» réuse qu'elle vous serve de preuve de mon amitié.
» Vous me la dévez, Mademoiselle, à cette amitié
» (répondit Monsieur de Guise) ou plutôt vous me
» devez quelque chose de plus ; puisqu'il n'y a que
» cela qui puisse répondre à une passion comme la
» mienne ».

« Laissons (reprit Mademoiselle de Portien) un
» nom qui me choque. Je souhaite de vous voir ;
» j'appréhende de vous perdre ; je vous estime & je
» vous admire. Mon cœur s'émut en vous voyant ;
» vous seul l'occupez ; n'êtes-vous pas satisfait de ses
» sentimens ? « Oui, Mademoiselle (s'écria Mon-
» sieur de Guise) il ne manque rien à mon bonheur ;
» & j'estime plus ces sentimens que la Couronne de
» l'Univers ».

« Je les aurai toute ma vie pour vous (ajouta cette
» Princesse) & je suis fâchée que vous ne soyez plus
» en état de m'attacher plus étroitement à votre de-
» stinée ». Monsieur de Guise fut transporté de joie ;
il prit la main à la Princesse, & la baissa mille fois.
Elle le fit enfin sortir ; mais son cœur sembloit le re-
tenir : elle le vit aller le plus loin qu'elle put ; & lors
qu'elle l'eut perdu de vue, une secrète & inconnue
douleur lui fit verser un torrent de larmes.

Monsieur de Guise se retira à son appartement. On
lui rendit cinq billets qui tous lui donnaient avis que
le Roi projectoit quelque exécution funeste contre

312 LA PRINCESSE
314 LA PRINCESSE

lui. Ce Prince fut fatigué de l'importunité de tant d'avis, il les jeta au feu de dépit; & s'étant couché, le souvenir des bontés de Mademoiselle de Portien le fit endormir agréablement.

Le Roi étoit bien éloigné de passer la nuit si tranquillement. Plus le moment approchoit, qui devoit assouvir sa vengeance, plus il se trouvoit rempli d'irrésolution & de crainte. Ce n'étoit pas l'innocence de Monsieur de Guise qui combattoit sa passion; il le eroyoit le plus traître & le plus perfide de tous les hommes; mais il envisageoit les suites de sa mort, & il en prévoyoit de funestes.

La puissance formidable de son parti, dont il auroit à soutenir la fureur, alarmoit son ame accoutumée à tout sacrifier au repos & au plaisir. Il avoit quelquefois la foiblesse de penser à Mademoiselle de Portien. Quelle haine s'alloit-il attirer? comment soutiendroit-il les regards de cette Princesse, après avoir donné la mort à son amant? Quelquefois la lâcheté d'un assassinat lui faisoit honte; mais il ne restoit pas long-temps dans cette disposition.

« L'infidele (s'écrioit-il) il attend donc ma mort pour monter sur le Trône? il n'a respecté ni son Roi ni son ami. L'honneur que j'ai fait à sa nièce, en la couronnant Reine, ne l'a point arrêté; il brûle d'une ambition sacrilége; il est altéré de mon sang; il m'a ôté le cœur d'une Princesse que j'adorois, il l'a corrompue en lui offrant mon Empi-

» re & ma vie : ils comptent les momens que je ref-
» pire. Va donc , traître , va regner aux enfers; tu as
» trop abusé de ma facilité ».

Il passa la plus grande partie de la nuit dans ces violens transports. Sur les deux heures après minuit, il se coucha ; mais les bouillons de sa colere l'agitant avec trop de fureur , il se leva , & resta jusqu'à quatre heures à se promener en robe de chambre. Alors il donna les derniers ordres pour la mort de Monsieur de Guise.

Dès le commencement des Etats craignant quelque conspiration , il avoit fait bâtier autour de sa chambre des cellules pour y placer ses gardes. De sa chambre au côté droit , on entroit dans son cabinet par une allée qui conduissoit à la porte ; & au côté gauche de sa chambre éroit une galerie par laquelle on pouvoit venir de la sale dans la chambre du Roi. Depuis deux jours le Roi avoit condamné la porte de son cabinet , & avoit fait faire une autre entrée si étroite , qu'on n'y pouvoit passer que de côté.

Le Roi alla lui-même suivi d'un Page , & tenant une bougie à la main , prendre vingt-un des quarante-cinq gardes qui étoient toujours auprès de sa personne : ces quarante-cinq étoient une garde nouvelle que Monsieur d'Epernon avoit introduite pour la sûreté du Roi.

Ils étoient choisis parmi les plus braves Soldats de France , & l'Europe n'auroit pu trouver leurs pareils.

D d ij

en valeur, en adresse, en intrépidité ; sur-tout ils étoient dévoués au Roi, jusqu'à affronter une mort certaine au moindre de ses ordres. Ils n'avoient rien à desirer de ce Prince pour la libéralité & la confiance. Il ne falloit pas des hommes moins hardis pour attenter sur la vie d'un Prince qui passoit pour un second Alexandre.

Lognac étoit leur Capitaine. C'étoit un Seigneur de Guienne, que le Roi avoit fait premier Gentilhomme de sa Chambre, & que des intérêts particuliers rendoient encore ennemi de Monsieur de Guise. Le Roi conduisit chacun de ces vingt-un soldats dans une des cellules de sa chambre, & les y enferma à clef. Sur les six heures on vint lui dire que les quatre cens Suisses de ses gardes & deux compagnies des gardes Françoises s'étoient rendues dans la cour du Château. Alors le Roi tira les vingt-un des quarante-cinq de leurs cellules, & les rangea dans sa chambre.

Il leur dit en peu de mots que le Duc de Guise abusant du pouvoir qu'il lui avoit confié, & tournant contre lui-même les bienfaits dont il l'avoit comblé, conspiroit contre sa vie ; qu'il n'avoit pas de moindre objet pour son ambition que le Trône ; mais que si leur fidélité ne le trompoit point, son insolence auroit un autre prix. Il leur ordonna, lorsqu'il paroîtroit, de le tuer, & il distribua à onze d'entr'eux des poignards à deux tranchans qu'il leur fit cacher sous leurs casques : il laissa ceux-là dans sa chambre ;

& il mit les dix autres à l'entrée de son cabinet. On n'y pouvoit aller qu'en levant la tapissérie.

Lognac étoit avec eux, & ils avoient tous l'épée nue à la main : jamais on n'avoit pris tant de précautions pour la mort d'un seul homme. Le Roi entra ensuite dans son cabinet ; mais si agité, que son étonnement lui avoit changé le visage.

Sur les huit heures Monsieur de Guise s'éveilla. Un de ses Valets de chambre lui dit que le Roi l'avoit envoyé demander, & qu'il y avoit près de deux heures que Monsieur le Cardinal & Monsieur de Tours étoient au Conseil. Monsieur de Guise s'habilla aussi-tôt avec assez de précipitation, & alla au Louvre suivi seulement d'un Page. A peine fut-il entré, qu'on ferma les portes du Château. Il monte l'escalier, & il arrive dans la sale où étoit le Conseil. Là tout d'un coup ses yeux s'ouvrent ; il se voit seul au milieu de ses ennemis, & n'apperçoit que des visages sévères, que des créatures du Roi.

L'obscurité du jour qui étoit fort sombre, quoiqu'il fût plus de huit heures & demie, contribue à augmenter sa frayeur : tant d'avis qu'il a reçus, & qu'il a méprisés, lui repassent devant les yeux. Il lui prend une sueur froide dont il est transi ; il demande du feu ; & pendant qu'on lui en allume, il envoie son Page chercher un mouchoir.

Le Page rencontre Mademoiselle de Portien qui allait faire un dernier effort auprès de Monsieur de

Guise. Monsieur de Retel , ami de cette Princesse , & qui sçavoit l'intérêt qu'elle prenoit à ce Prince , venoit de ltti écrire des circonstances terribles de la réolution du Roi. Elle n'eut pas plutôt appris du Page ce qu'il demandoit , qu'elle écrivit sur un moreau de papier ces mots : *Sauvez-vous, ou vous êtes mort.* Elle le noua dans un coin du mouchoir , & ordonna au Page de se hâter de le porter à son Maître. Ce fut inutilement ; personne ne sortoit plus du Louvre , ni n'y entroit.

Une foiblesse succéda à la sueur de Monsieur de Guise. Un Page du Roi lui apporta des brugnons confits. Peu après Revole , Valet de chambre du Roi , lui vient dire que le Roi est dans son cabinet , & qu'il le demande. Alors Monsieur de Guise bannit ces vaines terreurs qui sont venues le saisir ; il s'arme d'un courage invincible , & suit Revole. Il grate à la porte de la chambre du Roi ; l'Huissier ouvre , le Prince entre , on referme la porte. Les onze des quarante-cinq le saluent profondément , & le conduisent comme par honneur jusqu'à la porte du cabinet du Roi ; & tout prêt de lever la tapisserie , quatre d'entr'eux tirent leurs poignards , se jettent sur ce Prince , & l'en frapent , l'un dans la gorge , l'autre dans les jambes , celui-ci au dos , cet autre au côté.

Il est certain que si ce Prince eût pu seulement tirer son épée , il auroit fait une longue résistance ; mais un des quarante-cinq se jeta d'abord dessus.

Malgré cela, Monsieur de Guise les écarte, les traîne, les secoue; & sans jeter un seul cri de foiblesse, fait tout ce qu'une valeur désespérée peut entreprendre; mais le nombre des assassins, & leurs coups redoublent: il en reçoit plusieurs de mortels; en vain traîne-t-il ces assassins d'un bout de la chambre à l'autre, il va tomber aux pieds du lit du Roi; il s'écrie: *Roi perfide!* & meurt quelques momens après.

Cependant Logniac étoit sorti du cabinet, & le Roi ayant appris qu'il étoit mort, en fortit lui-même. Il vit ce redoutable Rival nageant dans son sang; sa contenance étoit encore fiere. Le Roi assouvit ses yeux de ce spectacle: « Voilà (dit-il en lui-même) ce superbe Monarque; voilà l'époux de Mademoiselle de Portien. » Les suites de cette mort sanglante que le Roi avoit prévues, repasserent encore dans son imagination. Tout Blois se trouva dans une consternation, un tumulte & un désordre épouvantable; tout retentissoit de cris, de lamentations. Le Roi avoit donné des ordres pour arrêter toute la famille de Monsieur de Guise. Et en effet Monsieur le Cardinal, Monsieur de Tours, Monsieur de Joinville, & plusieurs autres amis ou parens de ce Prince furent arrêtés; plusieurs se sauverent. Madamé de Guise & Mademoiselle de Portien furent de ce nombre.

Quoiqu'après les avis que Mademoiselle de Portien

D d iiiij

avoit reçus , elle dût s'attendre à cette funeste nouvelle , cependant elle s'y trouva si sensible , que sa constance ne fut pas capable de la supporter . Son cœur fut d'abord saisi , tous ses sens perdirent leur usage , elle s'évanouit . Madame de Guise étoit en un état peu différent : elle adoroit ce Prince , & ayant souffert avec une constance héroïque la passion qu'elle lui avoit reconnue pour Mademoiselle de Pottien .

Le Comte de Villars , ami de Monsieur de Guise , ne fut point si accablé en apprenant la mort du Duc , qu'il ne songeât aussi-tôt à le venger . Il vint pour cet effet chez Madame de Guise ; il la trouva avec Mademoiselle de Pottien , & il les fit mettre dans un cercueil qu'il avoit tout prêt , avec lequel il s'éloigna de Blois , & arriva peu de jours après à Paris .

La vengeance du Roi ne s'éteignit pas dans le sang de Monsieur de Guise ; il y ajouta la mort de Monsieur le Cardinal ; puis il fit brûler leurs corps , & jeter leurs cendres au vent . Cette conduite acheva de mettre le feu dans le Royaume . L'ombre de Monsieur de Guise le fit révolter si absolument , qu'il n'en demeura pas la sixième partie fidèle au Roi . Paris se répandit en injures & en invectives effroyables ; il s'alluma la plus affreuse guerre civile , dont l'Europe ait conservé la mémoire . Monsieur de Mayenne , frere de Monsieur de Guise , se déclara son vengeur . La France fut un théâtre de sang & d'horreur .

Le Roi fut obligé d'implorer le secours du Roi de Navarre, qu'il avoit jusques-là traité en ennemi. Ce secours fut si puissant, qu'il rendit le Roi maître de la campagne, & qu'il se disposa d'assiéger Paris, la tête & le centre de la rébellion. Madame de Guise & Mademoiselle de Portien s'y étoient retirées: la dernière vivoit dans la retraite & dans la solitude. La mort de Monsieur de Guise étoit sans cesse présente à sa mémoire; ses bontés, sa tendresse, touchoient encore son cœur. Elle se reprochoit quelquefois de n'avoir pas instruit le Roi de l'innocence de ses desseins.

Elle apprit qu'il alloit assiéger Paris. L'idée de tomber entre ses mains, lui parut une disgrâce affreuse: elle disposa tout pour son départ, & résolut de se retirer aux Pays-Bas. La mort de Monsieur de Guise lui avoit rendu le Roi odieux. Elle prit congé de Madame de Guise, & partit pour Bruxelles: elle ordonna à un Gentilhomme d'aller trouver le Roi, & de lui rendre une Lettre qu'elle lui écrivoit. Lorsqu'elle fut arrivée à Bruxelles, elle se condamna à une éternelle solitude. Jamais l'image de Monsieur de Guise ne put sortir de sa mémoire.

Cependant le Roi assiégea Paris, & prit son quartier à Saint-Cloud. Son armée étoit fort puissante; & il espéroit de réduire en peu de jours cette orgueilleuse Ville. Il se flatoit d'y rencontrer Mademoiselle de Portien: il n'eût pas moins estimé cette conquête.

que celle de son Royaume. Il songeoit aux moyens de l'appaiser ; & il étoit des momens où il espéroit qu'elle se trouveroit innocente des projets ambitieux de Monsieur de Guise.

Un jour qu'il éroit profondément occupé de ces pensées, en se promenant dans le jardin de Saint-Cloud, il crut voir dans un enfoncement un homme qui l'observoit. Il s'approcha pour connoître s'il se trompoit. En s'avançant il se sentit faisi de frayeur ; & lorsqu'il fut dans une distance raisonnable, les traits, la taille, & l'habillement de Monsieur de Guise lui fraperent l'imagination. Il lui sembla qu'il le voyoit il recula quelques pas en arriere ; mais cette figure avançant à mesure, le confirma dans la pensée que c'étoit l'ombre de Monsieur de Guise : ses sens furent glacés à cette vue. Il sembloit que cette ombre tenoit un poignard à la main ; & Roi crut le reconnoître pour un de ceux qu'il avoit distribués aux quarante-cinq.

Il jeta un cri ; alors l'ombre s'approchant, le regarda d'un œil foudroyant, & lui dit : *Tu mourras ainsi.* Elle disparut à ces mots, & les cris du Roi attirerent Monsieur d'Epernon, qui trouva le Roi à demi évanoui. Ce Prince lui raconta ce qu'il croyoit avoir vu, & lui avoua qu'il lui en restoit au fond du cœur une frayeur qu'il ne pouvoit vaincre.

Le lendemain le Gentilhomme de Mademoiselle de Portien lui apporta la Lettre qu'elle lui écrivoit. Le

Roi la reçut avec étonnement ; & l'ayant ouverte, voici ce qu'il y trouva :

Vous serez surpris sans doute, lorsque vous recevrez cette Lettre ; mais ce sera la dernière fois que vous entendrez parler de moi. Je suis de votre Royaume, dont vous avez banni la tranquillité en bannissant la justice. Vous voyez bien que je veux parler de la mort de Monsieur de Guise. Vous l'avez immolé à vos soupçons ; je ne scâis si c'est à votre jalouſie, ou à votre politique. Quelque fondement qu'ils ayent eu, ils n'en étoient pas moins injustes. Il m'a aimée, je n'en disconviendrai pas ; & son amour fait ma gloire ; mais je n'y ai répondu que conformément à ma vertu & à ma naissance. Cependant si j'avois dû aimer quelqu'un, c'eût été ce généreux Prince. Il a commençé à m'aimer avant que je connusse l'amour ; & ni les mépris ni une autre passion dont j'ai été prévenue, n'ont jamais pu le rebuter. Pour vous, qui vous êtes signalé à mon égard par votre inconstance, j'jugez quelle différence il y a eu entre sa tendresse & la vôtre. Cependant mon cœur, qui ne se laissoit pas gouverner par la raison, penchoit de votre côté plutôt que du sien : vous avez dû vous en appercevoir, ingrat que vous êtes. Si j'ai pu m'attacher à lui dans la suite, c'est que j'étois plus sûre au fond de m'en défendre ; & tout éloigné que vous étiez de moi, vous étiez peut-être encore le plus fort. Pour les desseins de Monsieur de Guise, ils n'étoient point criminels. Votre

nie lui a toujours été sacrée ; & je scris formellement qu'il a été une occasion, où il vous a laissé le Trône & le jour. Vous l'en avez dignement récompensé ; vous avez eu de légères apparences que vous n'avez pas pris la peine d'approfondir. Il y aura pressé à se faire aimer de vous, puisque vous traitez ainsi vos maîtresses & vos amis. Votre cruauté ne vous en a plus laissé. Pour moi je ne veux être au rang ni des uns ni des autres ; & je ne vous avrois pas écrit cette Lettre, si je n'en avoie eu devoir l'éclaircissement que je vous donne, à la mémoire du plus grand & du plus généreux Prince du monde.

MARIE DE CROY.

Les reproches de cette Lettre toucherent vivement le Roi. Il fit chercher le Gentilhomme pour sçavoir de lui où étoit Mademoiselle de Portien, & peut-être pour lui écrire ; mais on ne le trouva plus : sa suite le laissa dans un chagrin & une inquiétude mortelle. « Pourquoi (s'écria-t-il) m'êtes - vous venu » troubler ? je vous erois ingrate & criminelle ; je » croyois Monsieur de Guise perfide & ambitieux. » Vous m'assurez que vous m'avez toujours aimé, » & qu'il n'a jamais conspiré contre ma vie ; bien » plus je la lui dois, si je veux vous en croire. Ah ! » que ne me laissiez-vous dans mon ignorance. Je » ne me reprocherois pas une injustice si effroyable. » Mais que dis-je ? (reprovoit ce Prince troublé)

» n'ai-je pas là les traités criminels, dont le moins
» d'eût été digne du supplice ? Ah Dieu ! s'il s'étoit re-
» penti, quels remors ne sentirois-je point ? puisque
» je ne l'éclairei jamais » !

Il passa tout le jour dans ces inquiétudes. On ve-
noit en vain lui apprendre que la réduction de Paris
étoit infaillible, il y paroisoit indifférent. La nuit
fut encore plus triste pour lui ; il ne fut occupé que
de Monsieur de Guise. Les premières années de sa
vie, qu'il avoit passées avec lui dans la plus étroite
amitié, rappelloient sa tendresse pour ce Prince.

La générosité avec laquelle il avoit dégagé ses gar-
des aux barricades ; cette paix qu'il avoit faite avec
tant de facilité, lorsque la Ligue étoit triomphante ;
enfin la bonne foi avec laquelle il étoit venu se livrer
entre ses mains dans le Château de Blois ; tout cela
sembloit lui ouvrir les yeux, & lui montrer l'inno-
cence de ce Prince.

Il se leva le matin dans ces transports, résolu à
quelque prix que ce fût, de sçavoir où étoit Made-
moiselle de Portien, & de s'instruire plus particuliè-
rement de la conduite de cet infortuné Prince. L'a-
mour y agissoit bien de moitié, pour revoir cette
charmante Princesse. Malgré lui il fut obligé de don-
ner quelques momens au soin de ses affaires. On lui
dit qu'il y avoit un Religieux qui vouloit lui parler,
& qui avoit quelque chose à lui proposer de la part
de Monsieur de Harlay, Premier Président & secret
serviteur du Roi, Le Roi le fit entrer.

Ce Religieux ne voulut lui parler qu'en secret : la Gueule, Procureur Général, lui dit de parler haut, & qu'il n'y avoit-là que des serviteurs du Roi ; mais le Moine s'étant opiniâtré à ne rien dire, le Roi fit retirer la Gueule & Monsieur de Bellegarde. Alors le Moine s'approcha ; & tirant de sa manche un couteau à deux tranchans, il l'enfonça dans le ventre du Roi. Ce Prince infortuné fit un cri ; & ayant retiré le couteau, il en frapa l'assassin, qui fut aussi-tôt mis en pièces par quelques-uns des gardes du Roi.

Sa Majesté se trouva blessée à mort, & se prépara à mourir avec constance. Le souvenir de la mort de Monsieur de Guise lui causa les plus cuisans repentirs. Il mourut le lendemain ; & le malheureux Duc de Guise se trouva vengé dans l'année même de sa mort.

Mademoiselle de Portien apprit peu de jours après la mort du Roi. Toute prévenue qu'elle étoit de son crime, elle ne put s'empêcher d'y être sensible : elle passa le reste de sa vie dans la douleur & dans l'affliction, ausquelles les suites d'une passion malheureuse l'avoient de bonne heure accoutumée.

F I N.

